



[www.comptoirlitteraire.com](http://www.comptoirlitteraire.com)

**André Durand présente**

Françoise Quoirez  
dite

**Françoise Sagan**

**(France)**

**(1935-2004)**



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres  
qui sont résumées et commentées  
(surtout "*Bonjour tristesse*", "*Un peu de soleil dans l'eau froide*" et "*Les  
faux-fuyants*").**

**Bonne lecture !**

Elle est née le 21 juin 1935 à Cajarc, village du Lot où «*si on n'y est pas né, on s'y ennuie*». Troisième enfant de Pierre Quoirez, un ingénieur catholique qui dirigeait une compagnie d'électricité, sorte de hussard assez insupportable mais que Françoise trouvait très drôle, et de Marie Laubard, une femme d'esprit conservateur, frivole, toujours gaie, elle avait huit ans de moins que Jacques et Suzanne. De cette dernière elle fut jalouse car elle était très belle (elle devint d'ailleurs mannequin), alors qu'elle n'avait qu'une frimousse et était plutôt garçon manqué.

Sa famille bourgeoise lui fit donner, d'abord par une gouvernante, une éducation des plus strictes (on ne prononçait pas de gros mots, on ne devait pas dire du mal de quelqu'un ; à table, il était interdit de parler de politique, de religion ou d'argent), mais dans un cadre chaleureux. Comme elle était la petite dernière et que sa naissance, survenant après la perte d'un bébé, avait paru miraculeuse aux yeux de ses parents, ils la gâtèrent, lui passèrent tous ses caprices, lui accordèrent une totale impunité. Elle reconnut : «*Mes parents m'ont protégée.*»

Sa vocation se manifesta très tôt. À deux ans, elle s'emparait d'un livre pour essayer de le lire, mais ne le tenait pas dans le bon sens. Bien vite, elle ne vécut qu'un crayon à la main, gribouillant, a-t-elle révélé, les vagues idées qui lui passaient par la tête. Et de conclure : «*C'est devenu une manie qui a duré très longtemps, la preuve*». À cinq ans, elle écrivit à sa mère : «*Je n'ai pas beaucoup de chose à te dire parce que j'en ai pas beaucoup inventé dans ma tête ma chère maman.*» ce qui pourrait la résumer : franche mais portée sur le mensonge, espiègle, peu disert quand il est question de parler de soi. On peut aussi y voir la définition, précoce, d'un écrivain. Très tôt, elle inventa des contes de fées et se mit à écrire un roman de chevalerie, en vers. Elle adorait amuser ses proches avec ses jeux de mots. Elle pouvait citer «*Le Cid*» par cœur.

Elle passa son enfance à Paris, boulevard Maiesherbes, dans le XVII<sup>e</sup> arrondissement, un beau quartier de la rive droite. En 1940, la famille émigra à Saint-Marcellin dans le Vercors, où le père devait prendre la direction d'une usine, l'installation se faisant à La Fusilière, résidence bourgeoise en pleine campagne. Dès l'année suivante, son père lui offrit un cheval qu'elle baptisa Poulou et avec lequel elle fit de très nombreuses promenades. Elle fut pensionnaire à Lyon, au cours de la Tour-Pitrat, mais revenait à la maison pour les fins de semaine. À dix ans, elle devint championne de tennis. Elle apprit à conduire sur une petite voiture électrique achetée par son père, et à danser lors des surprise-parties de sa soeur. Elle fut pensionnaire au couvent du Sacré-Coeur de Grenoble.

À la Libération, toute la famille regagna Paris. Françoise allait prétendre que son père avait été résistant, mais ce n'était pas vrai, et elle fut taradée par la culpabilité, d'autant qu'alors, à travers un film d'actualité projeté dans un cinéma, elle découvrit les camps de la mort, ce dont elle allait rester hantée toute sa vie, ayant du mal à composer avec une famille qu'elle percevait comme banalement antisémite.

En 1947, elle entra au couvent des Oiseaux, dont elle allait être renvoyée trois ans plus tard pour son «*dégoût de l'effort*» et son «*manque de spiritualité*». Elle passa au cours Hattermer, autre établissement privé parisien très chic où elle se lia d'amitié avec Florence Malraux, la fille de Clara et André Malraux qui, comme elle, lisait beaucoup et qui allait rester son amie de toujours, la soutenir constamment. En 1951, à l'âge de seize ans, malgré une année surtout consacrée à écouter du jazz à Saint-Germain-des-Prés, elle obtint son baccalauréat, avec un 17 sur 20 à l'épreuve de français en dissertant sur ce sujet : «*En quoi la tragédie ressemble-t-elle à la vie?*» Elle entreprit alors des études de lettres à la Sorbonne, que, ayant raté ses examens, elle abandonna en plein milieu d'année.

Ayant beaucoup lu (Rimbaud [*Les illuminations*] lui avaient fait découvrir la littérature), mais aussi «*Adolphe*» de Benjamin Constant, Stendhal [elle aimait particulièrement «*La chartreuse de Parme*»], Gide, Camus, Sartre [*Les mots*], Faulkner [*Les palmiers sauvages*], surtout Proust [voyant en lui l'écrivain idéal, elle déclara : «*J'appris tout par Proust*»], cette enfant prodige, en 1954, à l'âge de dix-huit ans, écrivit en six semaines de l'été, sous Maxiton et Corydrane, sur un cahier d'écolier, un texte qu'elle ne considérait pas être un roman. Florence et Clara Malraux le lurent, et celle-ci l'incita à le présenter à des éditeurs. Elle en choisit trois. François Nourissier, qui était lecteur chez Denoël, reçut le manuscrit mais ne l'ouvrit pas ; quelques jours plus tard, il finit par le lire sur les conseils d'une amie. Mais c'était trop tard : René Julliard avait réagi le premier, et Françoise Quoirez venait de signer chez lui, demandant 25 000 francs, au hasard. Il lui en offrit le double, ayant flairé en elle un nouveau Raymond Radiguet, alors que le premier avait fait la fortune de la maison. Son père ayant

exigé qu'elle prenne un pseudonyme, elle choisit au hasard dans "À la recherche du temps perdu" le nom de ces personnages : le prince et la princesse de Sagan. C'est ainsi qu'on découvrit, signé Françoise Sagan :

---

**"Bonjour tristesse"**  
(1954)

Roman de 188 pages

La narratrice, Cécile, jeune Parisienne de dix-huit ans, fréquente avec son père, Raymond, un quadragénaire veuf depuis quinze ans, séduisant, frivole et libertin, et avec la nouvelle conquête de celui-ci, les caves de Saint-Germain-des-Prés. Mais, alors qu'elle va des bras d'un garçon à ceux d'un autre, elle ne goûte pas ces plaisirs, s'ennuie, est triste. *«Paris, le luxe, la vie facile. Je crois bien que la plupart de mes plaisirs d'alors, je les dus à l'argent : le plaisir d'aller vite en voiture, d'avoir une robe neuve, d'acheter des disques, des livres, des fleurs. Je n'ai pas honte encore de ces plaisirs faciles, je ne puis d'ailleurs les appeler faciles que parce que j'ai entendu dire qu'ils l'étaient...»* Tout lui est devenu fade depuis l'été précédent. En effet, pendant ces vacances sur la Côte d'Azur, elle a découvert son vrai visage et son propre destin.

Elle avait quitté son pensionnat pour venir vivre avec son père, auquel la liait une tendre complicité, ces deux-là s'adorant et se comprenant parfaitement. Avec lui et sa maîtresse d'alors, Elsa, une idiote âgée de vingt-neuf ans, elle vint passer l'été sur la Côte d'Azur, où, insouciant et légers, ils menaient une existence hédoniste faite de luxe, de nonchalance, de farniente, d'amis brillants et d'aventures rapides. Cécile flirtait avec Cyril, un jeune voisin, étudiant en droit qui était beau car *«sans partager avec mon père cette aversion pour la laideur qui nous faisait souvent fréquenter des gens stupides, j'éprouvais en face des gens dénués de tout charme physique une sorte de gêne, d'absence ; leur résignation à ne pas plaire me semblait une infirmité indécente.»* Avec lui elle découvrait la sexualité : *«Je connaissais peu de chose de l'amour : des rendez-vous, des baisers et des lassitudes.»* Elle découvrait aussi la magie de l'alcool, s'exclamant avec émerveillement : *«Quand on est ivre, on dit la vérité et personne ne vous croit.»*

Alors que leur vie se déroulait paresseusement, au rythme des baignades, des promenades en bateau, Raymond reçut la visite d'une ancienne amie de sa femme, Anne Larsen. Cette femme de quarante-deux ans, directrice d'une maison de couture, forçait l'admiration autant par sa beauté que par son intelligence, son calme légèrement affecté, son caractère volontaire et indépendant, son raffinement, ses façons posées, sa maturité. Cécile était fascinée car Anne représentait tout ce qui lui manquait. Raymond s'éprit d'elle qui s'installa à la villa qu'Elsa quitta. Puis il annonça à Cécile que, ayant décidé de renoncer aux amours éphémères, il allait épouser Anne dès leur retour à Paris. Sa fille en fut étonnée : *«Je n'avais jamais pensé à Anne comme à une femme, mais comme à une entité : j'avais vu en elle l'assurance, l'élégance, l'intelligence, mais jamais la sensualité, la faiblesse.»* D'abord heureuse à cette nouvelle, elle découvrit cependant peu à peu qu'entre Anne et elle les choses ne seraient pas simples car la future épouse et belle-mère entreprit de remettre un peu d'ordre dans l'existence du père et de la fille. Un jour, à table, elle interdit à celle-ci de continuer à voir Cyril, l'admonestant : *«Vous vous faites de l'amour une idée un peu simpliste. Ce n'est pas une suite de sensations indépendantes les unes des autres [...] C'est autre chose [...] Il y a la tendresse constante, la douceur, le manque... Des choses que vous ne pouvez pas comprendre.»* Puis elle lui ordonna d'étudier pour obtenir son baccalauréat de philosophie qu'elle avait manqué en juillet. Aussi cette bourgeoise toujours parfaite, calme, droite, qui pesait tous ses mots et toutes ses réactions, finit par exaspérer Cécile qui se rendit compte que c'en serait bientôt fait de l'insouciance qu'elle partageait avec son père ; que lui comme elle seraient refaçonnés par Anne selon de plus respectables mesures, et qu'ils l'accepteraient. Elle entendait ne pas renoncer à *«la liberté de penser, et de mal penser et de penser peu, la liberté de me choisir moi-même. Je ne peux pas dire "d'être moi-même" puisque je n'étais rien qu'une pâte modelable, mais celle de refuser les moules»* ; ne pas renoncer à la légèreté et à l'*«agitation extérieure»* qui leur étaient tellement nécessaires. Voulant à

tout prix empêcher la ruine de son univers, elle mit au point un stratagème pervers dans lequel elle impliqua les deux autres victimes d'Anne : Cyril, qui voulait la retrouver, et Elsa, qui voulait reconquérir son père. Elle obtint d'eux qu'ils feignent d'être amoureux, qu'ils s'affichent ensemble le plus souvent possible aux yeux de son père, lequel ne tarda pas à s'offusquer de voir son ancienne maîtresse au bras du soupirant de sa fille. Il finit par revenir à Elsa. Mais Anne les découvrit, et quitta aussitôt la maison en roulant à tombeau ouvert. On apprit un peu plus tard qu'elle s'était tuée non loin de là. Cécile et son père revinrent à Paris et reprirent bientôt leur ancienne existence insouciant. Mais la vie de Cécile serait à jamais teintée de tristesse : *« Sur ce sentiment, inconnu dont l'ennui, la douceur m'obsèdent, j'hésite à apposer le nom, le beau nom grave de tristesse. C'est un sentiment si complet, si égoïste que j'en ai presque honte alors que la tristesse m'a toujours paru honorable. Je ne la connaissais pas, elle, mais l'ennui, le regret, plus rarement le remords. Aujourd'hui, quelque chose se replie sur moi comme une soie, énervante et douce, et me sépare des autres. »*

### Commentaire

«*Bonjour tristesse*» est un emprunt au poème d'Éluard «*À peine défigurée*» :

«Adieu tristesse  
 Bonjour tristesse  
 Tu es inscrite dans les lignes du plafond  
 Tu es inscrite dans les yeux que j'aime  
 Tu n'es pas tout à fait la misère  
 Car les lèvres les plus pauvres te dénoncent  
 Par un sourire  
 Bonjour tristesse  
 Amour des corps aimables  
 Puissance de l'amour dont l'amabilité surgit  
 Comme un monstre sans corps  
 Tête désappointée  
 Tristesse beau visage» (dans «*La vie immédiate*»).

Françoise Sagan, jeune fille qui avait dépassé l'enfance sans totalement s'en départir, avait, en éludant les tentations aimables du «roman féminin», écrit avec la plus grande facilité un roman passionnant, au ton délicieux, qu'elle jugea elle-même «*rapide, heureux et bien écrit*», un galop «*instinctif et roué*», ajoutant qu'on peut le lire «*sans ennui et sans déchéance*» («*Derrière l'épaule*»). Son adolescente au regard désabusé, rebelle, non conformiste, indifférente à la morale et aux valeurs traditionnelles de la bourgeoisie de son époque, ne se rend toutefois pas encore compte de la portée de ses actes, ce qui fait qu'un caprice d'enfant gâtée conduit à une tragédie grecque.

Cette histoire, qui fait l'éloge de la richesse et de l'opulence, qui montre la cruauté d'une adolescente à l'égard d'une femme d'âge mûr, était étrangement trop vieille pour l'âge de l'autrice. Ce récit, fait par Cécile, qui, sous une apparence d'ingénue blasée, est une jeune fille qui se dit d'emblée séparée des autres, qui connaît l'ennui et le cynisme, qui est dépourvue de sens moral mais en phase avec l'époque, est celui du douloureux passage d'une adolescente à l'âge adulte. Est défendue la liberté de disposer de son corps chez une jeune fille mineure qui n'en est pas punie. On y trouve, d'un point de vue féminin, des descriptions de l'éveil à l'amour d'une adolescente à la fois innocente et perverse, de son désir sexuel, d'un assouvissement non puni, puisqu'elle échappe à la fois au mariage et aux «faiseuses d'anges», ce qui s'appelle jouir deux fois. C'est la représentation de l'émancipation tranquille de toute une jeunesse qui, sans illusions, entérinait la faillite des adultes, de leur monde et de leurs valeurs, qui ne se préoccupait guère des règles de la bonne éducation pour faire son chemin, se dépouillait des préjugés et des conventions, refusait la vie rangée, les passions exclusives et déchirantes, entendait vivre selon ses règles à elle, privilégiait l'hédonisme, pensait que rechercher le plaisir, jouir dans la fête, s'en tenir aux aventures sans complications inutiles, justifie l'existence, à une époque où la libération des mœurs commençait à peine à émerger de la gangu

des étouffantes années 50. Le livre préfigurait les turbulences des années 60, annonçait l'avènement d'une société française plus permissive.

Mais Cécile, voix timide, murmurée, des émotions fulgurantes de la jeunesse, ne hausse guère le ton, et cette mélodie douce-amère, tendre et pudique, est teintée d'ironie, d'un lyrisme atténué par une lucidité sans défaillance. En fait, cette étude de mœurs plutôt rondement bien menée, qui témoigne de remarquables qualités d'analyse des profondeurs de l'âme et des passions, se situe dans la grande ligne du roman psychologique français. On peut considérer aussi qu'en plein courant de l'existentialisme que menaient Sartre et Beauvoir, Françoise Sagan le comprenait à sa manière, en affirmant qu'il faut vivre maintenant, profiter tout de suite.

Remarquable écrivaine, elle s'exprimait avec justesse et sincérité, d'une voix pleine de tendresse et d'amertume, dans un français très pur, dans une langue classique, avec un style lapidaire, sur un mode mineur.

Le roman, sorti le 15 mars 1954 à cinq mille exemplaires, ceint d'une bande rouge portant les mots : «Le diable au cœur» (clin d'œil au "*Diablo au corps*" de Raymond Radiguet), fit aussitôt sensation. Très vite, se propagea la rumeur : cachée derrière un pseudonyme, une jeune fille de bonne famille aurait écrit un roman licencieux dans lequel une dévergondée, disposant de son corps en toute impunité, perdait sa virginité sur la plage sans même être amoureuse et se vantait de découvrir le plaisir sans qu'il fût étayé par un projet de mariage, une perspective de grossesse ou une punition. La presse (on lui consacra, paraît-il, 11,4 kilos de coupures de presse), tout en insistant sur «l'immoralité» du livre, saluait «l'enfant de Laclos», «un Radiguet en jupons», faisait d'elle la romancière «Nouvelle vague». Comme elle devint une princesse à paparazzi comme naguère l'avait été la princesse Margaret, les photos montraient une frêle jeune fille aux yeux cernés, qui gardait la cigarette aux lèvres, qui affichait 49 kilos et 1,66 mètre d'impertinence. Le grand public, émoustillé, chercha dans le livre, avec une curiosité naïvement scandalisée, l'image d'une jeunesse amoralisée, fut choqué par son aspect sentimentalement incorrect, pour ne pas dire diabolique dans la mesure où il était l'oeuvre d'un ange blond incarnant à la fois la fraîcheur et l'insolence.

Le livre remporta, contre Jacques Audoubert, le prix des Critiques qui comptait parmi les jurés Georges Bataille, Marcel Arland, Maurice Nadeau, Jean Paulhan et Roger Caillois. La lauréate était trop jeune pour toucher le chèque de 100 000 francs : qu'à cela ne tienne, on les lui versa en espèces. Le 1er juin, François Mauriac, prix Nobel de littérature, à la une du "Figaro", évoqua «ce je-ne-sais-quoi qui me touche toujours chez cette jeune femme, même dans le moins bon et même dans le pire de ce qu'elle écrit, le discernement du mal», reprocha au jury d'avoir préféré le «roman d'une petite fille trop douée», d'un «charmant monstre de dix-huit ans», la «férocité lucide de cette terrible petite fille dont le talent littéraire n'est pas discutable», à une oeuvre «qui rend témoignage à la vie spirituelle française» ; condamna «le dévergondage de l'adolescence féminine, plaie d'une époque où les plaies ne se comptent plus.» Un autre chrétien, le philosophe Gabriel Marcel fustigea «l'image déshonorante que donne ce roman de la famille française». Et le Vatican mit à l'index ce «poison qui doit être tenu à l'écart des lèvres de la jeunesse».

En revanche, une autre consécration vint du clan des «hussards», quand Jacques Chardonne écrivit à Roger Nimier : «Cette jeune fille est de bonne famille. La famille des grands écrivains.» Michel Déon, reporter à "Paris-Match", rendit visite au prodige en vacances et tomba amoureux.

Le scandale fait vendre : en un an, 500 000 exemplaires partirent. Le livre fut un best-seller en Italie, dans sa version... française. Traduit en vingt langues, il fut aussi un succès de librairie international. Et se vendit à deux millions d'exemplaires aux États-Unis, où les droits d'adaptation cinématographique qui avaient été cédés, avant sa publication, au producteur français Ray Ventura pour 3,5 millions de francs, furent rachetés pour 100 000 dollars (soit dix fois plus) par Otto Preminger. Jamais roman français n'avait connu pareille offre.

Aussi, Otto Preminger tourna-t-il, avec Jean Seberg (Cécile), David Niven (Raymond), Deborah Kerr (Anne Larsen), Mylène Demongeot (Elsa), une adaptation qui sortit en 1957. De ce court roman, grave comme par inadvertance, il tira une tragédie en trois actes, superbe, hiératique et figée. Les scènes parisiennes furent tournées en noir et blanc, alors que les scènes d'été, avec le chant des

cigales, l'amour au soleil et la mort dans l'Esterel, sont en couleur. Une chanson est détaillée par Juliette Gréco. La réussite fut absolue, sinon commerciale.

---

Le succès de "*Bonjour tristesse*" lança le phénomène Sagan. Les médias s'emparèrent d'elle, firent d'elle une vedette, le nouveau petit génie des lettres. Ce fut d'ailleurs le début des consécration instantanées de stars de la littérature française. La nouvelle reine de Paris, premier écrivain «people», était invitée partout. «*Ma vie était devenue une bande-dessinée*», confia-t-elle a posteriori. Elle était à la tête d'une fortune. Son père lui conseilla : «Dépense tout». Elle s'offrit deux Jaguar, dont une XK 140 payée comptant à un pilote de course. À son volant, les pieds nus sur les pédales, elle put savourer le plaisir de la vitesse comme un bonheur de vivre, en sillonnant les rues de Paris, les routes du Midi ou de la neige, avec ses amis. Elle passait ses nuits au "Whisky à gogo", une boîte de nuit rue du Beaujolais dont la barmaid, Régine Zylberberg, allait rester son amie tout au long de sa vie, au "New Jimmy's" ou chez Castel, s'affichait avec Jean-Louis Trintignant, se lia avec le danseur étoile et homme du monde Jacques Chazot, le cinéaste américain Jules Dassin. Conquise à la fois par son talent et par ses excentricités, la France fit d'elle une icône culturelle, l'incarnation même des folles années d'après-guerre.

En 1954, la directrice du magazine "Elle" lui demanda une série d'articles sur l'Italie, et l'hebdomadaire titra ses reportages "*Bonjour Naples*", "*Bonjour Capri*", "*Bonjour Venise*".

En février 1955, romancière timide mais têtue, elle se rendit à New York où le livre fut encensé. Comme elle le dédicait en écrivant «*with all my sympathies*», un Français, l'éditeur Guy Schoeller, lui indiqua que c'est un «faux ami» anglais qui, en français, se traduirait par «avec toutes mes condoléances». Comme il l'invita à venir écouter à Harlem la chanteuse de jazz Billie Holiday, elle quitta sur le champ la séance de dédicaces. Celle qu'on surnommait là-bas «Mademoiselle Tristesse» rencontra Truman Capote, puis, à Key West, Carson McCullers et Tennessee Williams avec lequel elle se lia d'amitié (elle allait faire adapter à Paris sa pièce "*Sweet birds of youth*").

Quand, en mai, elle fut de retour en France, Florence Malraux lui présenta le romancier et critique Bernard Frank, à qui, faisant allusion à l'un de ses romans, elle dit : «*J'ai lu "Géographie universelle" et j'ai aimé*». Et lui, qui déclara : «Sans Sagan, la vie serait mortelle d'ennui», allait rester un de ses amis les plus fidèles.

Cette année-là aussi, au volant d'une Jaguar décapotable, elle débarqua à Saint-Tropez, dont, avant Brigitte Bardot, elle lança la mode. Elle prit vite ses habitudes à l'hôtel de La Ponche. Elle passait la nuit à la cave de l'Esquinade. «*Ce n'est pas parce que je suis une intellectuelle que je dois vivre comme un croûton !*» répondait-elle à qui lui reprochait sa vie de patachon.

À Paris, elle et son frère, Jacques, vécurent ensemble près de trois ans à côté de l'ambassade de Russie, dont les gardiens les invitaient aimablement à se livrer plus loin à leurs débordements afin que l'ambassadeur ne se réveille pas chaque nuit à cause de leur tapage.

En 1955, Florence Malraux organisa une rencontre avec Juliette Gréco. L'égérie de Saint-Germain-des-Prés chantait déjà Prévert, Queneau et Sartre. Françoise Sagan lui écrivit quatre chansons, dont "*En dormant*", "*Sans vous aimer*". Elles eurent une liaison. La chanteuse révéla : «Nous étions deux jeunes femmes insouciantes et nous aimions l'amour. Nous le faisons souvent et pas toujours avec le même partenaire. [...] Françoise a toujours eu dans le privé ce mélange de gravité innée et d'humour acide. On a immédiatement trouvé un langage commun et partagé une complicité d'enfants.»

Françoise Sagan continua à briser la douce quiétude de la société des années 1950 avec :

---

## “Un certain sourire”

(1956)

### Roman

Dominique, qui est jeune, mène une vie indolente entre des études en droit en Sorbonne, qu'elle poursuit sans intérêt véritable, et l'amour que lui porte Bertrand, lui aussi étudiant. Elle s'ennuie : *«Il me fallait quelqu'un ou quelque chose. Je me disais cela en allumant ma cigarette, presque à voix haute : quelqu'un ou quelque chose et cela me paraissait mélodramatique.»* Or elle rencontre Luc, l'oncle de Bertrand. Elle reconnaît aussitôt en ce charmant quadragénaire et séduisant bourgeois marié quelqu'un de son espèce. Elle est prise d'une envie toute nouvelle, celle d'aimer sans penser aux conséquences, sans se soucier du temps que cela durera, de vivre au présent, sincère mais non passionnée. Elle constate : *«J'étais jeune, un homme me plaisait, un autre m'aimait. J'avais à résoudre un de ces stupides petits conflits de jeune fille ; je prenais de l'importance. Il y avait même un homme marié, une autre femme, tout un petit jeu de quatuor qui s'engageait dans un printemps parisien. Je me faisais de tout cela une belle équation sèche, cynique à souhait.»* Françoise, la parfaite épouse de Luc, qui a pris Dominique sous son aile, semble aveugle mais souffre en silence, tandis que Bertrand s'indigne et rompt. Ni l'un ni l'autre n'ont pu comprendre ce que peut avoir de singulier ce *«jeu dangereux entre deux personnes qui se plaisent vraiment et qui peuvent entrevoir l'une par l'autre une faille, même provisoire à leur solitude»*. Solitude que Dominique retrouve sans surprise, alors même qu'elle peut continuer de voir Luc ; elle sait que cette promesse qu'ils ont été l'un pour l'autre ne pourra jamais être tenue, sans que ni l'un ni l'un ni l'autre puissent se le reprocher. *«Le bonheur est une chose plane, sans repères. [...] Peut-être le bonheur, chez les gens comme moi, n'est-il qu'une espèce d'absence, absence d'ennuis, absence confiante. À présent je connaissais bien cette absence, de même que parfois, en rencontrant le regard de Luc, l'impression que tout était bien, enfin. Il supportait le monde à ma place. Il me regardait en souriant. Je savais pourquoi il souriait et j'avais aussi envie de sourire. [...] Je me surpris dans la glace et je me vis sourire. Je ne m'empêchai pas de sourire, je ne pouvais pas. À nouveau, je le savais, j'étais seule. J'eus envie de me dire ce mot à moi-même. Seule. Seule. Mais enfin, quoi? J'étais une femme qui avait aimé un homme. C'était une histoire simple ; il n'y avait pas de quoi faire des grimaces.»*

### Commentaire

Avec une facilité étonnante, Françoise Sagan décrit un amour initiatique et novateur ainsi qu'une jeunesse bercée au whisky, à la cigarette et aux voitures, ce qui était une description de sa propre légende.

On a souvent comparé ce deuxième roman au premier, “*Bonjour tristesse*”. Certes, il existe beaucoup de points communs entre eux : on retrouve la même désinvolture et la même légèreté : *«Rien ne paraît désespérément souhaitable que l'imprudence»*. Mais sont plus sérieuses les interrogations sur l'amour et la façon dont on peut le vivre, sans emportement ni démesure. Il est analysé avec une maîtrise remarquable et une grande sobriété d'expression, étant considéré comme un moyen d'échapper à l'ennui et à la solitude pour mieux y revenir, retrouver cette solitude inéluctable qui est au cœur de la narratrice, qu'elle supporte d'abord comme une épreuve familière (*«Un vide qui tenait au sentiment que ma vie ne me rejoignait pas»*) et que sa passion éclaire pour la rendre plus douloureuse (*«J'avais été bien étonnée, bien admirative de mon amour [...] J'avais oublié qu'il ne représentait rien, sinon pour moi l'occasion de souffrir»*).

Du côté du style, on retrouva ce qu'on commença à appeler une «petite musique», faite de phrases courtes, de formules fines et justes, de touches d'humour.

En 1958, le roman fut adapté au cinéma par Jean Negulesco, avec Christine Carrère, Rossano Brazzi, Joan Fontaine.

En 1956, Françoise Sagan revint aux États-Unis, y écrivit une série d'articles pour le magazine "Elle" qui ont été réunis dans :

---

**"Bonjour New York"**  
(1956)

Plus qu'une carte postale, c'est un tableau furtif de la ville : «*C'est une ville de plein air, coupée au cordeau, venteuse et saine, où s'allongent deux fleuves étincelants : l'Hudson et l'East River.*» et pas seulement un éloge : «*Il est assez agréable de parler d'une ville comme d'un être, et comme à un être de lui reprocher ses défauts.*»

---

Le 21 juin 1956, pour fêter son vingt et unième anniversaire, elle loua l'Esquinade à Saint-Tropez où elle et ses convives vidèrent cinquante bouteilles de champagne. Comme elle avait atteint sa majorité, elle put franchir le cercle magique d'un casino, celui de Cannes. Elle allait ensuite fréquenter aussi ceux de Monte-Carlo et de Deauville, devenir passionnée par le jeu. Cette année-là, elle écrivit avec Alexandre Astruc :

---

**"La plaie et le couteau"**  
(1956)

Scénario

Anna a rencontré Bruno, qu'elle a trouvé séduisant. Ils se sont aimés et, cet intense moment de bonheur passé, des larmes coulent sur le visage de la jeune femme. Pourquoi? Qui est-elle? Que ressent-elle, épanouie et bouleversée à la fois?... Mariée depuis cinq ans à un brillant entrepreneur, Éric, avec qui ses relations se sont usées, elle porte en elle l'irrépressible besoin de se sentir libre, d'exister par son propre travail, ses propres initiatives. Son mari lui a concédé la direction d'une galerie d'art, qu'il a achetée pour qu'elle soit occupée, ne perdant cependant jamais une occasion de lui rappeler qu'elle dépend matériellement de lui : «*Tu as des droits, tant que tu n'en abuses pas.*» Insatisfaite auprès de lui qu'elle n'a pourtant jamais trompé, au milieu de mondanités obligées et d'un travail réduit à un passe-temps, elle a donc rencontré Bruno... Il est directeur artistique d'une maison de disques. Il est libre, semble la comprendre, la pousse à quitter Éric. Ce dernier, surpris, choqué même, tente une ultime démarche auprès d'elle pour la retenir. Mais elle est bien décidée. Pourtant, Bruno ne tarde pas à la traiter en objet, exigeant d'elle une attitude de soumission qu'elle refuse. Éric, obligé de se rendre à l'évidence qu'il a perdu Anna, lui offre la galerie en cadeau de rupture. Touchée par son geste, elle le rejoint à l'aéroport, où il part avec une autre femme. Dans un accès d'orgueil, alors qu'elle prend conscience que tout lui échappe, elle rompt brutalement avec Bruno qui l'a suivie. «*Tu n'es pas assez fort pour moi*», lui hurle-t-elle dans le bruit des réacteurs de l'avion en partance alors que déjà l'enveloppe la solitude.

Commentaire

En 1960, Alexandre Astruc tourna le film sous le titre "*La proie pour l'ombre*", avec Annie Girardot, Daniel Gélin, Christian Marquand.

---

En 1956, Françoise Sagan écrivit pour Mouloudji les chansons "*Les jours perdus*", "*Ciel et terre*", "*Va vivre ta vie*", qui reçurent des musiques de Michel Magne.

En 1957 seulement, elle, qui aimait beaucoup ses parents, cessa d'habiter chez eux.

Le 13 avril 1957, conduisant son Aston Martin, où se trouvaient aussi Bernard Frank et Voldemar Lestienne, elle en perdit le contrôle à 160 km/h. La voiture fit plusieurs tonneaux avant de se retourner, ce qui faillit lui coûter la vie tandis que les autres étaient indemnes. Il fallut aux secours plus d'une demi-heure pour la désincarcérer. Elle était dans le coma. À l'hôpital de Honfleur, on constata des fractures du crâne, du bassin, du thorax. Son frère prit la décision de la faire transférer à Paris. Quand elle reprit connaissance, pour calmer ses douleurs, les médecins lui administrèrent quotidiennement un dérivé de la morphine, le palfium 875. Comme elle connut trois mois d'immobilisation, à ce régime, elle devint une droguée. Ne supportant pas l'idée d'être dépendante, elle entra alors dans la clinique du docteur Morrel, à Garches, afin de s'y désintoxiquer. Au cours de ce séjour, elle tint son journal, qu'elle allait publier sept ans plus tard sous le titre de "Toxique".

Dans une interview accordée à Madeleine Chapsal, elle déclara alors : «*Les épreuves n'apportent rien parce qu'elles sont rarement suffisantes pour tarir ces deux tendances profondes que sont un certain appétit du bonheur et un certain abandon au malheur. Cet équilibre, ou ce déséquilibre, chez une personne, varie peu.*»

Dans "L'express" du 13 septembre 1957, François Mauriac écrivit à son sujet : «Elle fait tenir dans les mots les plus simples le tout d'une jeune vie. Et il est vrai que ce tout n'est rien, et que ce rien, c'est pourtant la jeunesse, la sienne, celle de tant d'autres, en fait de tous ceux qui ne se donnent pas.» Et ce chrétien voulut absolument que son oeuvre manifeste un appel à la spiritualité : «L'âme, quoi ! [...] Les personnages de F. Sagan ne croient pas qu'ils en aient une. Elle est vivante en eux pourtant, liée à cette chair périssable, qui a déjà commencé à se corrompre, et moi je l'entends crier, Adieu Tristesse, Bonjour Tristesse».

Elle publia :

---

---

**“Dans un mois, dans un an”**  
(1957)

Roman de 180 pages

On découvre une petite société désinvolte et cultivée, où, bien que peu fortunés, Fanny et Alain Maligrasse, qui est éditeur à Saint-Germain-des-Près, tiennent salon une fois par semaine, recevant leurs jeunes amis écrivains, artistes et mondains agréables. Alain se demande s'il ne s'est pas trompé de vie, en étant au côté d'une femme terne et un peu niaise alors qu'il aime en secret la belle Béatrice, comédienne en quête d'un grand rôle. Un de leurs amis, le jeune Bernard, journaliste et romancier velléitaire, est lui aussi encombré d'une épouse fidèle mais fade et effacée, Nicole, alors qu'il a été l'heureux amant de Béatrice et qu'aujourd'hui, il tente vainement de séduire Josée, image parfaite de la fille libre et insaisissable que perd Édouard Maligrasse. Tous, dans l'ivresse de l'alcool et des plaisirs parisiens, poursuivent des rêves illusoire, sont à la recherche vaine et éternelle du sens de la vie sociale et de la vie tout court, et font le malheur de leurs proches. «*Dans un an*», quand Alain, Bernard ou Béatrice auront atteint leur but, que restera-t-il de leurs succès ou de leurs échecs? quelques moments de bonheur, un peu d'amertume et beaucoup de tristesse. Et rien n'aura changé !

Commentaire

“*Dans un mois, dans un an*” est un emprunt à “*Bérénice*” de Racine (acte IV, scène 5).

Tout en faisant le tableau d'un petit monde aisé, élégant, où on s'exprime bien et où on a des liaisons, la ronde des amours se faisant et se défaisant, Françoise Sagan semble avoir eu le projet de présenter différentes formes d'amour. On pourrait reprocher à ses personnages de n'avoir de réalité que dans leur présent et dans l'histoire racontée, de n'avoir pas une existence plus complète, qui impliquerait un vrai passé, une formation de la personnalité. Les sentiments mis en œuvre, les situations évoquées semblent plus théoriques que vécus. D'ailleurs, l'autrice elle-même y vit, dans “*Derrière l'épaule*” (1998), un «*petit roman inoffensif, maigrichon, comme un enfant prématuré, avec*

*le même air cotonneux», s'indigna devant ce texte caractérisé par le manque de soin, «bourré de phrases de moraliste [...] Où donc allais-je chercher ce ton de vieille femme cynique? Je me le demande encore. Mais ces maximes définitives, cette fausse audace mêlée de sagesse me réjouissent énormément : je croirais volontiers que plus sa vie est tumultueuse, plus un auteur est sentencieux.»*

---

Jacques, le frère de Françoise Sagan, lui ayant déclaré qu'il n'aimait pas *‘Dans un mois, dans un an’*, ce fut la rupture entre eux.

Son accident ne l'empêcha pas d'acheter une Maserati encore plus puissante.

Elle eut une liaison avec Pierre Bergé, homme d'affaires amateur d'art et en particulier de danse, ce qui la conduisit à écrire :

---

### ***‘Le rendez-vous manqué’***

(1958)

#### Argument d'un ballet en deux actes

On apprend au début : *«Il est très jeune. L'ayant rencontrée par hasard, il l'aime et il a pu croire, un soir, qu'elle l'aimait aussi. Depuis seulement deux semaines ils se connaissent. Et pourtant, ce soir, elle lui a promis de laisser partir sans elle, à deux heures du matin, l'avion de New York (l'avion du mari) et de venir chez lui le rejoindre pour toujours. Elle est encore très jeune. Il l'attend chez lui. Mais viendra-t-elle?»* Il vit dans une vaste garçonnière où est bien visible la pendule de la cheminée. Il danse, joyeux, tout en mettant la dernière main aux préparatifs de la réception. Il esquisse quelques pas avec le bouquet d'un vase. Le foyer de la haute cheminée s'éclaire, et c'est la *«danse des flammes»*. Puis l'orchestre amorce le tic-tac qui déclenche la *«danse des aiguilles»*. L'impatience du jeune homme s'accroît. Dans la bibliothèque a lieu une surprise-partie. Le voisin, un homme en pyjama indigné, fait irruption dans cette bacchanale subitement calmée. Mais, acceptant «drink» après «drink», il se livre à une danse endiablée, étourdissante de drôlerie, et devient la vedette de la bande, dansant jusqu'au moment où une acariâtre épouse en bigoudis vient l'arracher aux délices de ces saturnales.

Parmi les hôtes bruyants et bientôt intempestifs s'est glissée une vamp qui se charge d'arracher le jeune homme à la tristesse. D'où une scène érotique dans la salle de bains

Au deuxième acte, le jeune homme revoit sa première rencontre avec la jeune femme devant un kiosque à musique, le premier rendez-vous devant une bijouterie, la première étreinte dans une chambre. Il finit par s'empoisonner dans la solitude du désespoir. Elle arrive trop tard, et, le croyant endormi, continue à danser, inconsciente et légère.

#### Commentaire

Cette œuvre, qui entendait mettre en relief, dans une note moderne, le vieux thème de l'amour inaccompli et nostalgique, qui donnait le visage du romantisme de 1958, reste indécise, pas vraiment achevée.

Sur une musique de Michel Magne, dans une mise en scène de Roger Vadim, des décors de Bernard Buffet, des chorégraphies de John Taras et Don Lurio, le ballet fut créé en janvier 1958 par le théâtre de Monte-Carlo (où le prince Rainier exigea la suppression de la scène de la salle de bain !).

---

Le 13 mars 1958, Françoise Sagan épousa Guy Schoeller, son aîné de dix-neuf ans, qui allait la protéger comme un père. Elle déclara alors : *«Si j'ai une fille, je la laisserai libre de tout.»* Mais il ne l'aimait pas et, réputé grand séducteur, la trompa, se montra distant. Très vite, elle quitta le domicile conjugal, et, du fait de cette mésaventure, acquit beaucoup de pessimisme sur l'amour.

Délaissant la Côte d'Azur et Saint-Tropez pour la Normandie, elle loua, au-dessus de Honfleur, à Equemauville, le manoir du Breuil, «*une grande maison poussiéreuse et dégingandée*» entourée d'un parc de huit hectares, qui avait autrefois accueilli Sarah Bernhardt, Sacha Guitry, Yvonne Printemps et ceux qu'elle appelait «*les joyeux barbés à bretelles*», Alphonse Allais, Alfred Capus, Tristan Bernard et Jules Renard. Mais elle découvrit que la mer était toujours trop basse, trop froide, alors que le casino de Deauville était toujours ouvert, proche et accueillant. Elle allait donc y passer toutes ses nuits en compagnie de ses deux meilleurs amis, Bernard Frank et Jacques Chazot, dormant le jour. À l'aube du dernier jour de location, le 8 août, elle gagna à la roulette, grâce au chiffre 8, 80 000 francs. Comme elle eut «la flemme» de faire l'inventaire de la maison, elle l'acheta avec cet argent, étant d'emblée décidée à y rester toute sa vie. Elle allait y passer des étés à écrire ou à faire la sieste dans un pré, ses scottish-terriers assoupis contre elle, et à aller au casino !

Sur la proposition de son ami Pierre Lazareff, elle s'essaya au reportage judiciaire pour "France-Soir".

Elle publia :

---

---

### **“Aimez-vous Brahms..”**

(1959)

#### Roman

Paule, qui est décoratrice et divorcée, a une quarantaine «*un peu usée*». Elle a, depuis quelques années, un amant, Roger, un homme de son âge qui, tout à ses affaires et à ses caprices, lui rend de distraites visites qu'elle attend, fidèle et dolente. Il «*ne pouvait même pas admettre l'idée qu'elle pût être seule et malheureuse par lui*», et a quelques aventures sur lesquelles elle ferme les yeux. Il refuse de changer, malgré l'amour que lui voue Paule dont la vie s'écoule ainsi sur fond de bonheur triste. Or, un jour, «*au moment où elle perdait sa propre trace*», elle rencontre le fils d'une riche cliente, Simon van den Besh, qui est de quinze ans son cadet. Il est d'une grande beauté «*encore qu'il ne tirait de son physique aucune assurance, seulement un soulagement : "Je n'aurais jamais eu la force d'être laid."*» «*Il ne semblait absolument pas conscient de son physique : c'était inespéré.*» Il est nonchalant et enfantin, mais s'éprend d'elle, la courtise, lui disant : «*Vous aimez Roger mais vous êtes seule. Vous êtes seule, le dimanche, vous dînez seule et probablement vous... vous dormez seule souvent. Moi je dormirais contre vous, je vous tiendrais dans mes bras la nuit, et je vous embrasserais pendant votre sommeil. Moi, je peux encore. Lui, plus. Vous le savez...*» Elle regarde de loin, avec attendrissement, ses efforts, jusqu'au jour où il la conquiert, en l'invitant à un concert salle Pleyel. S'ensuivent plusieurs semaines où, lasse de n'être pour Roger qu'une habitude, qu'une partie de son quotidien, elle se laisse aller à la passion qu'elle inspire au jeune homme. Mais vient le temps où Roger se rend compte de ce qu'il a perdu en Paule et décide de la reconquérir, tandis qu'elle, poussée par la peur que son âge lui inflige, se demande qui de Simon ou de Roger lui procurera le bien-être dont elle a besoin, un bien-être situé quelque part entre le confort moral et l'amour. Elle comprend que sa liaison avec Roger est plus forte que tous les élans de jeunesse que Simon a voulu lui rendre : «*Elle ignorait pourquoi. Peut-être parce que les efforts qu'elle avait faits pour leur amour depuis six ans, ces incessants, ces douloureux efforts lui étaient enfin devenus plus précieux que le bonheur.*» Elle renvoie donc Simon, qu'elle ne peut s'empêcher d'envier pour «*ce chagrin si violent, un beau chagrin, une belle douleur comme elle n'en aurait jamais plus*», lui disant : «*Simon, maintenant je suis vieille, vieille...*» Elle retrouve Roger, ce «*quelque chose d'inéluctable*» dans sa vie, où il ne sera désormais question que de garder, plus de prendre.

#### Commentaire

Dans ce très beau roman d'un dernier amour, ce portrait tout en subtilités et douceur, tendre et touchant mais aussi ironique, lucide, sans complaisance, d'une femme de quarante ans, Françoise Sagan s'attacha encore une fois à ce sentiment et à la solitude. On retrouve les impitoyables

paradoxes de l'amour : l'étonnement d'une rencontre et la difficulté d'aimer. Mais, pour l'autrice, toute tentative amoureuse est une guerre contre la solitude. Paule est seule avec Roger qui l'aime par habitude comme on aime son confort, seule avec Simon et ses quinze ans de moins qu'elle n'assume pas en public, seule avec ses envies et ses besoins, seule face à l'image qu'elle se fait d'elle, seule enfin avec ce qu'elle est vraiment et qu'elle (re)découvre peu à peu.

Dans ce roman fin et subtil, très poignant, Françoise Sagan montra le vide de nos vies centrées sur elles-mêmes, opposa la liberté et la résignation. La gravité prenant le pas, l'humour est peu présent si ce n'est dans le portrait de Maisy, la maîtresse de Roger. La romancière livra aussi une vue acerbe sur le milieu mondain parisien, ses futilités.

Grâce à ce roman, elle échappa aux pages "faits divers" des magazines et réussit à se faire respecter en tant qu'écrivaine.

En 1960, il fut porté à l'écran par Anatole Litvak, avec Ingrid Bergman, Yves Montand, Anthony Perkins. Durant des années, toutes les quadragénaires en mal d'amour allaient avoir pour Anthony Perkins (hélas doublé par Jean-Claude Brialy dans la version française) les yeux d'Ingrid Bergman. Le film, charmant mais désuet, est difficilement regardable aujourd'hui, sauf pour la «grande scène» où l'héroïne, en larmes, lance à son jeune amant, qui dévale un escalier après leur rupture : «*Simon, maintenant, je suis vieille, vieille*». Françoise Sagan y fit une apparition : on la voit danser avec Sacha Distel. À ce jour, c'est, parmi toutes les adaptations cinématographiques de ses romans, le plus gros succès.

---

En 1959, Françoise Sagan tint un rôle dans le film "*Le testament d'Orphée*" de Jean Cocteau. Elle fit jouer :

---

**"Château en Suède"**  
(1960)

Pièce de théâtre

Dans un château isolé au nord de la Suède vivent Hugo Falsen, terrible gentilhomme fermier, Agathe, sa sœur, leur mère impotente, Éléonore von Milhem, sa jeune femme, Sébastien, le frère de celle-ci, Ophélie, sa première femme, qu'il séquestre en la faisant passer pour morte. Un climat de sereine bizarrerie règne dans ce petit monde clos où on joue constamment aux cartes mais où chacun ne vit que selon sa passion particulière ou sa folie plus ou moins douce : Agathe a le culte du passé et des ancêtres et oblige toute la maisonnée à se vêtir comme au XVIIIe siècle ; Hugo se complaît dans le bon sens rustique et la tranquille possession d'Éléonore ; celle-ci n'a qu'une indifférence passionnée ; Sébastien, s'il est un ironiste universel, est animé par la complicité sans faille avec sa soeur et l'admiration qu'il lui voue. Survient un jeune cousin, Frédéric, qui rompt cet équilibre étrange. Charmant et passionné, il ne tarde pas à s'éprendre d'Éléonore qui lui cède, par indifférence ou curiosité. Comme il finit par découvrir la bigamie d'Hugo, il y voit un moyen d'enlever Éléonore dès la fonte des neiges. Mais tous les autres personnages se mobilisent tacitement contre les prétentions de l'intrus : Hugo, qui ne sait pas ou ne veut pas savoir le caprice de sa femme, simule la folie, feint de tuer un vieux domestique et d'enfermer dans un placard Sébastien et Ophélie, celle-ci se prétendant enceinte de celui-là. Affolé, Frédéric s'enfuit du château : on retrouve son cadavre au printemps dans la forêt, tandis qu'un nouveau jeune visiteur de Stockholm est annoncé...

Commentaire

Dans ce premier essai dramatique, Françoise Sagan eut recours aux trucs frivoles du nouveau théâtre de boulevard, illustré par les Cocteau, Giraudoux, Anouilh. Elle ne s'imposa point de

contraintes, ne se soucia pas des règles dramatiques, se livra à un jeu distrayant où les genres sont mêlés, où les personnages entrent et sortent, selon son bon plaisir.

Si elle créa une étrange famille aux allures gothiques, cyniques et cruelles, Éléonore et Sébastien, qui mènent une vie de joyeux fêtards, sont ses doubles, ses porte-parole. Ils sont unis dans une connivence d'enfants terribles, comme celle qui existait dans la vie réelle entre Françoise et son frère, Jacques.

La pièce ne manque pas de réflexions instructives : *« Quand une femme a un mari qui lui plaît et que par quelque perversion cérébrale elle prend un amant, il faut que ce dernier soit gai, car autrement ce n'est plus le mari qui est ridicule. »* - *« Vous croyez vraiment que les femmes tiennent à être comprises? Elles s'en moquent, mon petit. Les femmes veulent être tenues, vous m'entendez, tenues, et elles tombent sur des benêts qui sont tout juste bons à leur faire des discours et, au mieux, l'amour. »*

La pièce, financée par la grande amie de Françoise Sagan, Marie-Hélène de Rothschild, fut mise en scène par André Barsacq, avec Françoise Brion, Claude Rich, Annie Noël. L'autrice participa aux répétitions où elle s'amusa beaucoup, le théâtre étant pour elle la découverte d'un travail en commun. Créée au théâtre de l'Atelier le 9 mars 1960, la pièce remporta du succès.

En 1994, un film en a été tiré par Roger Vadim, avec Curd Jurgens, Jean-Claude Brialy, Françoise Hardy, Monica Vitti, Jean-Louis Trintignant et Sylvie. On est dans l'anodin décoratif.

En 2008, l'adaptation de la pièce par Florian Zeller fut tournée pour la télévision par Josée Dayan, avec Guillaume Depardieu, Jeanne Moreau, Géraldine Pailhas, Marine Delterme.

---

En 1960, Françoise Sagan divorça de Guy Schoeller, ce dandy ayant été le seul homme qui la fit jamais souffrir. Leur entente avait été brève, car, entre autres causes de désaccord, un homme d'affaires ne pouvait pas suivre sa femme au casino.

En septembre, elle signa le «manifeste des 121», pétition de cent vingt et une personnalités contre la poursuite de la guerre d'Algérie et appelant les recrues à l'insoumission. L'extrême droite lui envoya alors des lettres anonymes sur papier vélin.

En 1961, elle prit, dans "L'express", la défense de Djamila Boupacha, jeune Algérienne membre du F.L.N. qui avait été arrêtée, mise au secret, ignoblement torturée par les parachutistes français, violée alors qu'elle était vierge et musulmane pratiquante.

Françoise Sagan rencontra Fidel Castro.

Elle collabora à la rédaction du scénario du film de Fabien Collin, "La récréation".

Elle publia :

---

### ***"Les merveilleux nuages"***

(1961)

#### Roman

En 1957, Josée avait croisé la route de Béatrice et Édouard Maligrasse, de Bernard et Nicole... On s'était demandé alors ce qu'il resterait de leurs amours *« dans un mois, dans un an »*. Josée, qui adorait la liberté, qui faisait ce qu'elle voulait avec qui elle voulait et où bon lui semblait, était partie aux États-Unis. En 1961, on la retrouve mariée depuis peu à Alan Ash, un jeune, beau, riche et névrosé Américain, qui l'aime d'une façon si exclusive (elle constate : *« Il lui était indifférent d'être beau alors qu'elle aimait plaire, indifférent d'être riche alors qu'elle aimait dépenser, indifférent d'exister alors qu'elle aimait la vie. Son indifférence ne cédait que devant elle. Et d'une façon si affamée... si morbide. »*) - il lui dit : *« Je t'userai, je m'userai, je ne te quitterai pas, nous n'aurons pas de répit. Deux êtres humains doivent pouvoir vivre cramponnés l'un à l'autre sans respirer. Ça s'appelle l'amour. »*) qu'il la soupçonne d'inclinations coupables pour tous les hommes de leur entourage et qu'il

menace de se tuer si elle le quitte. Sa jalousie malade le pousse même à provoquer les situations qui confirmeront ses craintes. C'est ainsi qu'à Key West, où ils passent l'été, Alan organise une partie de pêche pour sa femme et un de leurs amis. Mais Josée le déjoue, oblige l'ami à débarquer et part seule au large avec le pilote, à qui elle cède. C'est entrer désastreusement dans le délire de son mari, qui a besoin de ces tourments pour se fustiger et par là lui démontrer qu'il l'aime. N'en pouvant plus d'être l'«*objet impuissant d'un amour maladif*», Josée mesure sa détresse en rencontrant à New York un vieil ami français. Elle s'échappe, revient en France, s'enterre en Normandie, mais bientôt regagne Paris, retrouve son ancienne vie, et Alan, qui est venu la chercher. Elle l'aime au-delà de ses tares («*J'ai envie de lui, pensa-t-elle, je le trouve un peu ridicule, il parle comme un mauvais livre, mais j'ai envie de lui.*»), et il le sait : le «*cauchemar trop tendre*» va recommencer. Alan s'improvise peintre et joue cruellement avec la passion qu'il inspire à une ancienne beauté quinquagénaire, Laura, dont il fait sa muse. Josée veut croire un moment qu'il a trouvé en peignant un moyen de se sauver de lui-même, quand elle s'aperçoit avec horreur que tout cela (la peinture. le marivaudage cruel avec Laura) n'est qu'un raffinement calculé de sa névrose. Quand, résolue à se séparer de lui, elle lui annonce qu'elle a renoué avec son ancien amant, Alan est à la fois accablé et soulagé, son délire est satisfait même si son amour est déchiré par «*ce qu'il a fait*» de sa femme, déchirement dont elle aura pitié, et qui la retiendra peut-être encore prisonnière de son mauvais charme.

### Commentaire

Le titre reprend la réponse que fait, dans le poème en prose de Baudelaire "*L'étranger*" (qui est cité in extenso dans l'épigraphe) ce personnage à qui on demande ce qu'il aime : il n'aime que «les nuages... les nuages qui passent... là-bas... là-bas... les merveilleux nuages.»

Dans ce roman plus sombre et plus grave que d'ordinaire, où les êtres s'entredévorent, qui distille de très rares pointes d'humour, on sent poindre un peu l'autobiographie, bien que Françoise Sagan s'en soit défendue. Il fut en effet écrit au moment de son divorce avec Guy Schoeller. Le style s'en trouve bien moins léger, comme si elle avait mis moins de distance entre elle et ses personnages, moins d'indifférence compréhensive.

Au-delà du tableau clinique des impasses de la névrose amoureuse, ce roman vaut surtout par le portrait de son personnage principal, Josée, jeune femme «*calme, souriante, inerte*» (Alan lui dit : «*Tu as l'air d'un enfant. En fait d'ailleurs, tu n'as jamais quitté ton enfance, elle marche près de toi, tranquille, pudique, lointaine, comme une double vie. Tes essais pour te rapprocher de la vraie vie sont bien infructueux...*»). La «*vraie vie*» pour Josée est au contraire du côté des «*merveilleux nuages*» dont la contemplation réduit l'agitation ordinaire à un «*rêve idiot*», «*accompli aux dépens de cette sérénité poétique*». Mais, si elle connaît la vanité des humains et de leurs passions («*ces frères assemblages d'os, de sang et de matière grise qui s'arrachaient entre eux des petites souffrances, des petites joies avant de disparaître*»), elle ne cherche pas dans les «*merveilleux nuages*» un divertissement : «*Elle savait bien qu'il ne servait à rien de confronter les problèmes de leur vie à un infini plus sage.*»

---

### **“Les violons parfois”** (1961)

#### Pièce de théâtre

L'atmosphère est à l'orage dans le salon cossu de Poitiers où sont réunis Antoine, Charlotte et Augusta. Contrairement à leur attente, le frère d'Augusta a légué son immense fortune non pas à Charlotte, sa compagne théoriquement fidèle depuis cinq ans, mais à un neveu inconnu, garçon de vingt ans nommé Léopold, un peu simple s'il faut en croire ce qu'on dit. Il survient juste à point pour prouver que sa réputation est encore au-dessous de la vérité. C'est une belle proie pour la quarantaine experte de Charlotte, qui est décidée à obtenir par son charme ce dont un testament l'a privée. Déposséder et transformer en esclave ce bon jeune homme épris de valse et de rêves

azurés est l'affaire d'un moment. Mais «*les violons parfois causent des ravages*», d'où un dénouement aussi malicieux qu'inattendu.

### Commentaire

Françoise Sagan troussa prestement cette comédie bouffonne pour la grande comédienne Marie Bell qui fut Charlotte.

Ce personnage déclare : «*Je déteste les martyrs, les intellectuels, les bavards. J'aime les gens calés en large dans leur fauteuil, ou calés en long dans leur lit, repus, silencieux, solitaires et contents de l'être. Les gens qui savent le prix du caviar et se fichent du prix de la baguette. Les autres sont d'une espèce qui m'ennuie.*» Cet être sans foi ni loi rencontre la bonté, la candeur et la maladresse, d'où des joutes verbales qui laissent un goût de sang dans la bouche, l'autrice pouvant être violente sans jamais tomber dans la vulgarité. Dans cette atmosphère de libertinage, l'amour est condamné comme «*un sentiment affreux, égoïste et démesuré [...], une sorte de cannibalisme épouvantable*». François Mauriac vit dans la pièce «l'incarnation du mal qui se démasque et qui se dénonce lui-même, avec une franchise si atroce que cette conscience que les personnages ont de leur infamie, et la profession ouverte qu'ils font, pêche sans doute contre la vraisemblance humaine.»

La pièce fut créée au Théâtre du Gymnase le 9 décembre 1961, dans une mise en scène de Jérôme Kitty, avec Marie Bell (Charlotte), Pierre Vaneck (Léopold), Roger Dutoit (Antoine), Henriette Barreau (Augusta).

---

Le 23 août 1961, comme Françoise Sagan avait signé le «manifeste des 121», la porte de l'appartement de ses parents, boulevard Malesherbes, fut plastiquée par l'O.A.S.. Son père avait aperçu un étrange paquet dans le hall, l'avait laissé, était monté chez lui ; juste après avoir fermé la porte de l'appartement, il entendit une explosion ; tous les carreaux de l'immeuble volèrent en éclats. Ce jour-là, l'écrivaine s'était absentée, fut donc à nouveau rescapée.

En 1962, elle divorça.

Elle rencontra alors un bel Américain, Robert Westhoff, ancien soldat, acteur puis mannequin. Ce fut un coup de foudre. Elle se retrouva enceinte de lui, et il lui fallut se marier vite. À la fin juin 1962, naquit son fils, Denis Westhoff. Selon Massimo Gargia, playboy et gigolo mondain italien qui était un de ses amis, «elle voulait vraiment cet enfant, elle n'aurait pas pu vivre sans en faire un.» Cette maternité la rendit heureuse : elle promenait sans arrêt son bébé en poussette, comme une maman modèle. Elle allait longtemps être une mère attentive, Denis ayant révélé : «Elle savait en permanence où j'étais. Elle s'inquiétait pour moi.» Irresponsable pour elle-même, elle ne le fut pas avec lui et l'éleva selon ses principes : «Quand elle a réalisé que je traînais un peu trop dans les bars, elle a tenu à ce que je fasse mon service militaire.» Et elle n'omit pas une bonne instruction : «Elle m'a fait lire ses romans préférés, en commençant par "*La chartreuse de Parme*".» Cependant, en 1982, alors qu'il avait vingt ans et qu'il vint la voir avec sa fiancée, ils se brouillèrent, et elle n'eut plus qu'indifférence à son égard.

Le 1<sup>er</sup> juillet, mourut l'éditeur René Julliard, mais, à la maternité, on se garda bien de donner la nouvelle à la jeune maman.

Très vite, elle divorça, ne supportant pas d'avoir une bague au doigt. Cependant, cela n'empêcha pas elle et Robert, qui fut l'un de ses traducteurs en langue anglaise, de vivre ensemble encore six ans, lui avec son amant car il était bisexuel.

Elle fit jouer :

---

**“La robe mauve de Valentine”**  
(1963)

Pièce de théâtre

Quittant Rochefort, Marie et son fils, Serge, se sont installés à Paris, à l'hôtel Acropole, le temps qu'elle gagne le procès qui lui permettra de récupérer la fortune indûment léguée à quelqu'un d'autre par son époux défunt.

Survient Valentine, jeune cousine de Marie, qui leur demande l'hospitalité jusqu'à ce que soit passée la dernière fantaisie de son mari, Jean-Lou, qui a de nouveau succombé aux charmes d'une jeune fille. Elle consent à s'effacer pour assurer le règne éphémère de cette remplaçante qui ne la vaut pas. Cette pauvre victime est pleine d'humour, vive, virevoltante, tournoyante. *«Pourquoi ne vivons-nous pas dans une ivresse perpétuelle, cher neveu, trouvant les gestes faciles, les gens charmants, les obstacles enfantins? Pourquoi ne passons-nous pas notre vie à sourire et dodeliner de la tête et faire des plaisanteries idiotes?»* dit-elle à Serge à qui, dans sa robe mauve, elle plaît, et qui tente de la séduire, tandis que Marie, qui ne partage pas ses choix de vie, lui reproche son inconséquence : *«Le cerceau et la fessée, voilà tes rêves. [...] La vie, je m'y suis toujours cramponnée. Ma nature. Toi, c'est la glissade. Toute petite déjà, tu avais ça. Pas jolie, non, mais si légère. C'était mon rêve, alors, pouvoir glisser. Je n'ai compris qu'après que pour moi, l'amour par exemple, c'était peser, prendre, s'attarder, des mots lourds, des mots d'affaire.»* À la visite de Jean-Lou, il est révélé qu'il est en fait un homme patient tandis que Valentine est une femme aux folles passions successives, qui joue à la roulette au casino de Monte-Carlo, qui ne se soucie ni de justice, ni de vérité (elle constate avec dépit : *«Ah ! je le savais bien, qu'ils me gâcheraient tout avec leur manie de vérité»*). Jean-Lou lui assène : *«Tout ce qui fait de toi une bonne maîtresse en même temps qu'une femme charmante et distraite, c'est ton passé. Ta faculté à voir certaines choses et à fermer les yeux sur d'autres. Les yeux ouverts sur ton plaisir, Valentine, les yeux fermés sur tout ce qui pourrait le gêner.»*

Commentaire

De la divergence de vue entre Valentine et les autres naît le ressort dramatique de cette comédie gaie, marivaudage moderne dans le style spirituel et léger où Françoise Sagan excellait. Elle montrait toujours la même facilité dans les mœurs.

La pièce connut un très grand succès, Danièle Darrieux ayant triomphé au théâtre des Ambassadeurs dans une mise en scène d'Yves Robert.

---

Au début des années 1960, le producteur Georges de Beauregard avait réuni Françoise Sagan à Claude Chabrol sur un projet autour de George Sand. Mais cela les assomma vite. Ils collaborèrent plutôt sur :

---

**“Landru”**  
(1963)

Scénario

Henri Désiré Landru, ancien entrepreneur parisien, marié et père de quatre enfants, condamné à la relégation pour escroqueries multiples, mit en place un système lui permettant de subvenir aux besoins de son foyer alors que la Grande Guerre sévissait : séduire, dépouiller puis étrangler et brûler dans sa cuisinière des veuves esseulées. Il nia ces meurtres, mais ne put échapper à la guillotine.

## Commentaire

Françoise Sagan conçut une comédie de meurtre pleine d'humour noir dans la veine du "Monsieur Verdoux" de Charles Chaplin (1947). Elle rendit le personnage de Landru presque sympathique. Il est à la fois : un bon père de famille, aimant et épuisé par la tâche ; le séducteur qui se déguise, change de costume comme d'identité, joue la comédie ; l'assassin rigolo qui cache l'âpreté de sa «profession» derrière des formules et une activité trépidante (l'autrice lui fit dire qu'il «*a trouvé une solution... Et quand on a trouvé une solution, il faut l'appliquer... C'est terrible [...] Je suis avant tout un père et un mari, je ne l'oublie pas.*»), le meurtriercarnassier qui fait froid dans le dos quand il s'attaque à une jeune fille de dix-neuf ans, sans fortune, quand il sacrifie les petits chiens d'une de ses compagnes, quand il tient les comptes de ses macabres opérations dans ses fameux carnets, entre deux assassinats, deux découpages de cadavre ; le prisonnier détruit, résigné, qui face à ses juges se maintient dans le silence, le silence de celui qui sait que la société ne pourra jamais comprendre son système. La galerie de femmes, idiotes, écervelées, cocottes, midinettes, bigotes, prête à rire ; l'une dit à Landru : «*Cette cuisinière est bien exiguë, mon chéri !*» juste avant d'y être brûlée. La presse ne disait-elle pas des victimes qu'elles étaient des «boniches en mal d'amour».

Le film fut tourné par Claude Chabrol avec Charles Denner (Landru), Michèle Morgan (Célestine Buisson), Danièle Darrieux (Berthe Héon), Stéphane Audran (Fernande Segret), Raymond Queneau (Clémenceau)... L'interprétation de Charles Denner fut magistrale.

---

---

Françoise Sagan fit jouer :

---

---

### ***"Bonheur, impair et passe"*** (1964)

#### Pièce de théâtre

Le prince russe Igor est un impénitent coureur de femmes, et dilapide toute sa fortune au pharaon.

## Commentaire

Françoise Sagan collabora avec Claude Régy à la mise en scène de la pièce qui fut créée au Théâtre Édouard VII le 10 janvier 1964, avec Daniel Gélin (Igor comte Deverine), Alice Cocéa (comtesse Deverine), Michel de Ré (Ladislas Deverine), Juliette Gréco (comtesse Angora Deverine) et Jean-Louis Trintignant (prince Wladimir Demisof).

En 1977, Roger Vadim en fit un téléfilm avec Philippe Léotard (Igor), Danielle Darrieux (comtesse Deverine), Ludmila Mikaël (Angora), François Marthouret (Wladimir), Jean-François Balmer (Ladislas). Grâce à cette distribution de rêve et à sa sophistication nostalgique, il fit oublier tout ce qu'il avait fait subir à "Château en Suède", quelques années auparavant.

---

---

### ***"Toxique"*** (1964)

#### Autobiographie

C'est le journal des mois d'immobilisation que valut à Françoise Sagan son grave accident de la route. Elle avoue : «*Cet accident m'a appris qu'on est vulnérable. Quand on a mal, on est toujours seul.*» - «*La souffrance me diminue et me fait peur.*» Elle décrit son combat contre la drogue («*Je suis une bête qui épie une autre bête au fond de moi.*»), la lutte entre son corps et sa tête, le lent

décrochage, la perspective de la mort («*Je me suis habituée peu à peu à l'idée de la mort comme à une idée plate, une solution comme une autre si cette maladie ne s'arrange pas. Cela m'effraye et me dégoûte, mais c'est devenu une pensée quotidienne et que je pense être à même de mettre à exécution si jamais... Ce serait triste mais nécessaire, je suis incapable de tricher longtemps avec mon corps.*»), le combat contre la peur de devenir schizophrène, contre l'inactivité et la hantise de n'être plus jamais écrivain («*Ainsi donc les écrivains tomberaient dans le même piège que les comptables, les industriels et autres abrutis de travail. Pour se retrouver plus tard en proie à quelle solitude inactive : ça donne le frisson.*»). Avec le temps, au fil des pages, l'esprit s'éclaircit, l'humour tente de refaire surface, l'ironie esquisse un sourire, en vain. Elle est trop épuisée et trop en face d'elle-même pour faire preuve de cette distance avec les choses qu'elle manifestait dans ses oeuvres. Consciente de ce qu'elle est parfois déçue et souvent triste, elle veut échapper au renoncement, s'accrocher à la vie. «*Mon domaine c'est apparemment "il a mis le café dans la tasse, il a mis le lait dans le café, il a mis du sucre, etc." Le quotidien triste, Prévert, Buffet, notre chère époque? Sartre, personne n'est gentil ni méchant et, d'ailleurs, comment l'être? L'ennui, le bel amour qui se cache la tête sous son aile, qu'en peut-on savoir, et pourquoi essayer, etc.*»

#### Commentaire

C'est un texte passionnant, poignant, rempli d'émotion, de colère, de souffrance et de réflexions. Le dépouillement du style ajoute au désarroi.

Il a été illustré de dessins de Buffet.

Il ne connut alors qu'une distribution confidentielle. En 2009, le fils de Françoise Sagan, Denis Westhoff, le republia.

---

### ***“Un piano dans l'herbe”***

(1964)

#### Pièce de théâtre

Revivre sa jeunesse est le rêve caché de nombre de gens. Maud, la riche propriétaire d'une maison en Touraine, la quarantaine venue, invite ses amis de jeunesse à revivre les jours heureux d'un été, consignés par elle dans son journal intime, vingt ans auparavant... Ils sont tous au rendez-vous et partagent avec elle ces moments bénis, boivent, fument, jouent à la belotte, pour s'étourdir, pour conserver l'élégance de ne pas se plaindre, ni s'apitoyer sur soi-même. Tous, sauf Jean-Loup, le poète et musicien adoré de tous, qui animait leur quotidien, un quotidien plein de promesses et d'insouciance, qui était le premier et grand amour de Maud, mais qu'elle a éconduit. Est-il encore en vie? Viendra-t-il au rendez-vous de leur jeunesse? Et, si oui, sera-t-il encore le même, lui qui faisait toujours tout à fond? L'empreinte du temps qui passe sera-t-elle plus forte que les souvenirs heureux? «*On ne sait jamais ce que le passé nous réserve*», dit Françoise Sagan. Et elle ajoute, à propos des amis : «*Contrairement à ce qui se dit, ce n'est pas pendant la jeunesse qu'on les rencontre, mais plus tard, quand l'ambition de plaire est remplacée par l'ambition de partager*». Comme Jean-Loup n'est pas venu, Maud s'ouvre les veines ; sauvée à temps, elle choisit de vivre désormais avec Henri, dont l'alcoolisme n'a pas totalement détruit le charme.

#### Commentaire

Les personnages sont de vieux grands enfants qui ne peuvent, sans risque, tenter de retrouver leur jeunesse.

---

**“La chamade”**  
(1965)

Roman de 223 pages

À Paris, dans les années soixante, Lucile est une jeune bourgeoise de trente ans, gaie et enjouée, qui mène une existence d'oisiveté, d'indolence («*Je supporte de n'avoir rien à moi, ni le moindre projet ni le moindre souci. Je suis bien dans la vie, c'est affreux, je ne sais pas pourquoi, quelque chose en moi s'accorde avec la vie dès que je m'éveille. Je ne pourrais jamais changer.*») et de luxe, de soirées mondaines, en compagnie de son amant, Charles Blassans-Lignièrès, un riche homme d'affaires quinquagénaire, distingué et affable, qui la comprend, l'aime, l'adore, la laisse vivre comme bon lui semble. Son argent, sa discrétion et son élégance innée font qu'a un air naturel sa liaison avec Lucile qui fait l'admiration de tout le petit groupe d'amis mondains où évolue le couple. Au fil des soirées sans fin passées dans les cabarets parisiens, des sorties au théâtre, des séances de potins entre femmes, on ne sent pas les heures passer. Et Lucile est heureuse et en paix, jusqu'au jour où elle fait la connaissance de l'amant d'une de ses amies, Antoine, un jeune homme blond, grand et sec, qui vit en poète, est assez pauvrement mis, travaille chez un éditeur. C'est le coup de foudre immédiat. Après quelques hésitations, elle devient sa maîtresse, et, très vite, c'est le grand amour car il lui fait découvrir le plaisir physique : «*Ils ne savaient rien l'un de l'autre, mais leurs corps se reconnaissaient avec tant de ferveur, de piété, un tel sentiment d'absolu que leur mémoire se décrochait sous la force de l'instant*». Bien qu'il sente que Lucile se transforme, Charles ferme les yeux. Et Lucile parvient à concilier ses deux relations, en fuyant les décisions. «*Sentimentalement aussi, elle vivait aux crochets de Charles et cela la gênait bien plus que le reste. Elle ne voulait pas le faire souffrir, elle ne voulait pas lui mentir, elle ne voulait pas lui dire la vérité, elle voulait simplement la lui laisser supposer sans qu'elle eût à s'en expliquer. Oui, elle était vraiment d'une lâcheté parfaite.*» Mais, un jour, Antoine lui pose un ultimatum : ou bien elle quitte définitivement Charles, ou bien lui, Antoine, ne la revoit jamais. Son cœur battant la chamade, elle souffre de devoir quitter Charles et sa belle demeure, mais elle cède. Elle vient s'installer chez le jeune homme, investit sa petite chambre. Elle y passe ses journées enfermée, à lire, à écouter des disques, sortant peu, retrouvant son amant avec bonheur, se donnant alors avec fièvre, s'endormant contre lui. Elle est heureuse. Mais, un jour, Antoine a cette idée choquante : faire travailler Lucile. «*Il pensait vraiment qu'elle ne pouvait pas ne pas s'ennuyer en vivant ainsi, qu'elle finirait par se lasser de sa vie et de lui-même. Plus bas, il se disait aussi que ces cent mille francs, ajoutés à son salaire à lui, permettraient à Lucile une vie beaucoup plus facile matériellement. Avec ce bel optimisme des hommes, il imaginait Lucile s'achetant gaiement deux petites robes par mois qui, évidemment, ne seraient pas signées d'un grand couturier, mais lui iraient parfaitement puisqu'elle était bien faite. Elle prendrait des taxis, elle verrait des gens, elle s'occuperait un peu de politique, du monde en général, des autres enfin.*» Elle accepte, non sans crainte. Il lui trouve un travail d'archiviste dans un journal. Mais elle ne tarde pas à trouver que travailler la fatigue, l'enlaidit. Fatalement, elle découvre l'ennui ; inexorablement, elle se détache de tout, même de sa vie avec Antoine. «*Il avait introduit la notion de futur dans la tête de Lucile et, ce faisant, il semblait qu'il l'eût rendu impossible entre eux.*» Devenue consciente de son incapacité à envisager quoi que ce soit, à anticiper la vie, à se projeter dans l'avenir, elle ouvre les yeux. Plutôt que de continuer à travailler, elle vend un bijou, mais, pour faire plaisir à Antoine, continue de faire semblant d'aller au bureau. Il finit par découvrir le subterfuge, et entre dans une vive colère. Elle s'aperçoit de plus en plus qu'il ne comprend rien aux femmes, et en particulier à elle-même. Elle se prend à regretter Charles qui l'aimait pour ce qu'elle était, et non pour la transformer. Lorsqu'elle se trouve enceinte et qu'elle n'a pas assez d'argent pour avorter, l'aide de Charles est alors indispensable, et elle comprend, comme une évidence, qu'elle doit retourner vers lui, que là est son destin. Son aventure avec Antoine et la pauvreté a pris fin.

## Commentaire

La chamade était le signal militaire qui se donnait avec le tambour ou la trompette pour avertir qu'on se rendait.

En épigraphe, on peut lire : «*J'ai fait la magique étude du bonheur, que nul n'élude*» (Arthur Rimbaud). Et le roman est, en quelque sorte aussi, une étude du bonheur.

Il reprend les thèmes chers à Françoise Sagan : le milieu mondain, l'oisiveté, l'amour et la passion.

Elle écrit de très belles pages sur :

- le bonheur : «*Il y a des moments de bonheur parfait, quelquefois dans la solitude dont le souvenir, plus que celui de n'importe qui d'extérieur, peut, en cas de crise, vous sauver du désespoir. Car on sait qu'on a été heureux, seul et sans raison. On sait que c'est possible. Et le bonheur – qui vous semble si lié à quelqu'un lorsqu'on est malheureux par lui, si irrévocablement, organiquement presque, dépendant de lui – vous réapparaît comme une chose lisse, ronde, intacte et à jamais libre, à votre merci (lointaine, bien sûr, mais forcément possible). Et ce souvenir est plus réconfortant que celui d'un bonheur partagé avant, avec quelqu'un d'autre, car ce quelqu'un d'autre, ne l'aimant plus, vous apparaît comme une erreur et ce souvenir heureux basé sur rien.*» ;

- l'amour : «*Pour qu'un homme et une femme s'aiment vraiment, il ne suffisait pas qu'ils se soient fait plaisir, qu'ils se soient fait rire, il fallait aussi qu'ils se soient fait souffrir.*» ;

- la passion : «*La passion se nourrit de tout, y compris les signes les plus contraires à ses désirs.*».

Lucile est une femme libre comme l'air, égoïste, une créature insaisissable, inaccessible, qui vit avec une profonde légèreté, comme un enfant qui refuse d'avoir des responsabilités : «*Elle ne faisait rien de sa vie, elle n'aimait personne. Quelle dérision. Si elle n'avait pas été si heureuse d'exister, elle se serait tuée*». Mais la réalité la rattrape. L'amour est à la fin vaincu par l'argent : le roman s'achève sur une défaite, mais consentie et lucide.

En 1968, Alain Cavalier tira du roman un film, avec Catherine Deneuve et Michel Piccoli. A priori, tout opposait Françoise Sagan et Alain Cavalier. Mais, parce qu'il filma les personnages comme les membres d'une tribu exotique sacrifiant à des rites de lui inconnus, le cinéaste les rendit (presque) aussi mystérieux et troublants que ceux du livre. Et il dirigea Deneuve comme Garbo jadis : visage constamment offert, mais à jamais insaisissable. Cependant, ce film, atypique, fut boudé par la critique, injustement traité de film mineur.

---

Grâce au succès de «*La chamade*», Françoise Sagan acheta une Ferrari 250 GT.

En 1965, elle rencontra Massimo Gargia qui révéla : «*Coup de foudre. Elle était très jolie, très gentille. Elle voulait s'amuser avec moi. On ne parlait surtout pas de littérature ! Elle voulait oublier ses problèmes...*» Mais il y eut tout de même un projet de mariage, et elle vécut un temps à Rome avec lui.

Le 1<sup>er</sup> décembre 1965, au moment de la première élection présidentielle au suffrage universel, elle appela à voter De Gaulle contre Mitterand, dont elle allait pourtant devenir une des plus ferventes admiratrices. Dans le duel qui l'opposa alors à Marguerite Duras, dans «*Paris-Match*», elle fut battue à plates coutures. Mais, à cette époque-là, s'intéressait-elle vraiment à la politique?

Elle fit jouer :

---

### **«*Le cheval évanoui*»** (1966)

#### Pièce de théâtre

Pour vivre en homme fortuné sans se donner la peine de gagner une fortune, le malicieux et inquiétant Français Hubert Darsay a trouvé la solution : épouser une riche, geignarde et lubrique

héritière anglaise, Priscilla, qui s'est aventurée à Paris, et dont il entend croquer ensuite la dot en compagnie de Coralie, son amante.

Le rideau se lève sur la présentation du fiancé à ses futurs beaux-parents, lord Henry-James et lady Felicity Chesterfield qui, après tant d'années de mariage, vivent au milieu de leurs chevaux et de leurs domestiques. Cela provoque drame et pleurs, mais on y consent. L'entrée en scène du frère de Priscilla, Bertram, un dadais genre «homme savant» et puceau douloureux, donne à Hubert, le séducteur cynique aux dents longues, l'idée d'un fructueux doublé : un mariage entre ce Bertram et Coralie. Celle-ci, gracieuse et «*si française*», amusée par le projet, accourt. Mais, moins cynique que son ami et plus intelligente, elle est sensible au charme de son hôte, le lucide Henry-James : il s'ennuie tant qu'il joue sa dernière carte, pour la plus grande des confusions familiales, car c'est lui qui est séduit, qui déclare «*qu'il faut être libre de tout pour être libre de soi. Et qu'il ne faut rien supporter, jamais... que la passion ! Parce que, justement, elle, n'est pas rassurante*».

### Commentaire

La pièce doit son titre à un cheval qui s'est évanoui après s'être fait couronner en sautant la grande haie.

Elle commence comme un vaudeville, armant les ressorts de l'intrigue, qui sont cependant vite déjoués pour laisser place au mélodrame, avant de finir en comédie de moeurs spirituelle et nuancée sur les rêves d'amour et d'or de deux générations. Mais, une fois n'est pas coutume, le dénouement est moral : l'amour triomphe exceptionnellement de l'argent et de la frivolité.

Françoise Sagan la subversive signa là une de ses pièces sur les surprises de l'amour les plus légères et les plus profondes. On rit beaucoup, on savoure les mots et les métaphores, on s'étonne de l'esprit vivace et de la légèreté, du ludisme du langage.

En 1966, la pièce, mise en scène par Jacques Charron, fut créée au Théâtre du Gymnase.

---

### **"L'écharde"** (1966)

### Pièce de théâtre

Élisabeth, comédienne obscure, mûrissante et désargentée, rêve de gloire théâtrale, à un point qui confine à la mythomanie. Elle est un poids mort pour le jeune chacal aux dents longues qu'est son petit ami, Ivan. Il conduit une voiture décapotable payée par Élisabeth, et, grisé par la vitesse, provoque un accident qui la rend invalide et met fin à sa carrière.

### Commentaire

En 1966, la pièce, mise en scène par Jacques Charron, fut créée au Théâtre du Gymnase, étant au même programme que "*Le cheval évanoui*".

---

### **"Le garde du cœur"** (1968)

### Roman

Sur une route côtière de Santa Monica, sans raison apparente, un jeune autostoppeur se jette sous les roues de la Jaguar de la narratrice, Dorothy Seymour, que conduit Paul Brett, son amant et ami. Le jeune homme blessé à la jambe, un certain Lewis, est amené à l'hôpital. Mais ce consommateur de L.S.D. s'y montre si désarmé et enfantin que Dorothy, une scénariste hollywoodienne d'une

quarantaine d'année, séduisante, amatrice de whisky, gaiement amorale, sans illusions sur tous les plaisirs de la vie et relativement désabusée par rapport au monde du cinéma dans lequel elle est immergée, décide, par gentillesse, de l'installer chez elle. Il s'y trouve très bien, et lui voue bientôt une adoration exclusive. Sous les yeux tolérants et étonnés de Paul, une relation amoureuse ambiguë naît entre ces deux êtres. Peu à peu, Dorothy laisse Lewis envahir agréablement sa vie. Elle tente de l'obliger, une fois sa jambe guérie, à s'émanciper, en faisant de lui un fantastique jeune premier à la beauté irréelle : des yeux verts, des traits félins, une chevelure brune et un charme envoûtant. Néanmoins, s'il est devenu un acteur qui n'a besoin de personne, il continue de l'entourer d'une tendre et violente sollicitude. Et la situation commence à se compliquer lorsque, pris d'une sorte de folie protectrice, il entend éliminer, par tous les moyens, tous ceux qui pourraient nuire à sa bienfaitrice...

### Commentaire

Ce «polar» sentimental, atypique et très attachant, fut d'abord un scénario.

On y trouve, comme habituellement chez Françoise Sagan, la vie facile et brillante, les amours étranges et vaguement impossibles entre individus que séparent une vingtaine d'années.

Si rapproche Dorothy et Lewis une semblable forme de jeunesse triste et de désillusion, de générosité et d'attitudes enfantines, ils s'opposent par l'exigence radicale de pureté qu'il incarne tandis qu'elle a une manière conciliante de prendre la vie, car, personnage auquel Françoise Sagan s'identifie évidemment, femme jolie, forte de son pouvoir de séduction et aimant l'utiliser, elle a la morale habituelle de ses personnages, une morale floue, volontairement à courte vue, qui fait du plaisir, dont il faut jouir dans l'instant, le seul but raisonnable : «*La terre seule me rassure, quelle que soit la part de boue qu'elle contient*». Paul Brett est en quelque sorte l'incarnation de l'homme normal : étranger à cette relation, il ne la comprend pas vraiment, mais lui aussi aime Dorothy.

---

---

Lors des événements de mai 1968, Françoise Sagan ne se sentit concernée que lorsqu'une bombe lacrymogène fut lancée dans la boîte de nuit de Régine. Interpellée par un émeutier sur la marque de sa voiture, elle lui répondit crânement : «*C'est une Maserati, camarade*.» Et sa réflexion sur le mouvement, loin d'être socio-politique, la conduisit plutôt à proposer que chacun puisse avoir une «*Rolls Royce*» au lieu d'une «*deux chevaux*».

---

---

### **“Un peu de soleil dans l'eau froide”**

(1969)

Roman de 240 pages

Gilles Lantier, journaliste célibataire de trente-cinq ans, très parisien, brillant et flegmatique, cynique et tendre, lucide et léger, a tout reçu de la vie : le succès, l'aisance, les femmes, papillonnant de l'une à l'autre, vivant dans un milieu d'agitation, d'alcool et de futilité. Mais, un jour, désabusé, il découvre le vide et l'ennui. Tout à coup, sa maîtresse le fatigue, son métier l'indiffère, le temps ne passe plus. Il bascule dans la dépression nerveuse. Cette découverte l'humilie et lui fait peur. Pour tenter de se retrouver, il part se mettre au vert chez sa soeur, à Limoges. Il y rencontre la très belle Nathalie Silvener, une femme comme il n'en a jamais connu, intelligente et passionnée, grave mais brûlante, exigeante mais généreuse. Il tombe sincèrement amoureux, et le coup de foudre est réciproque. Dans un premier temps, elle le sauve. Puis, sans hésiter, elle abandonne tout pour lui, confort, mari, ennui de la province. Heureux et éblouis, ils reviennent ensemble à Paris pour réaliser leur difficile et merveilleux projet : vivre pleinement un grand amour, cet amour unique dont chacun avait rêvé, un amour construit pour résister aux épreuves du temps, du mensonge et de la jalousie. Mais, lentement, la passion s'émousse, l'incompréhension s'installe, avec ses doutes, Gilles néglige son amour au point de perdre de vue sa rareté. Nathalie finit par devenir sa victime et, quand il tient à

reprendre sa liberté, elle se sent incapable de surmonter sa déception, et se suicide dans un hôtel en avalant du gardénal.

### Commentaire

Le titre est, comme l'indique l'épigraphe, emprunté à un poème d'Éluard :

«Inconnue, elle était ma forme préférée,  
Celle qui m'enlevait le souci d'être un homme,  
Et je la vois et je la perds et je subis  
Ma douleur, comme un peu de soleil dans l'eau froide.»

(*"X"* dans *"Les petits justes"*, dans *"Capitale de la douleur"*)

Dans ce roman, dont le sujet est un peu le même que celui du *"Repos du guerrier"* (1958) de Christiane Rochefort, qui est plus dense et consistant que les autres qui pêchent parfois par excès de légèreté, Françoise Sagan, qui le définit comme *«le plus passionné, le plus passionnant de mes livres»* (*"Derrière l'épaule"*), explora les sentiments extrêmes et poussa ses personnages dans leurs plus secrets retranchements, avec l'acuité d'analyse d'une grande romancière. Pour la première fois, pénétra dans son «petit monde» une femme sans détours ni mensonges, la femme d'une seule passion, un beau et bouleversant personnage. Et, avec une étonnante maîtrise, elle trouva pour faire vivre Nathalie Silvener des mots graves, émus, nouveaux. Avec finesse, elle sut décrire toute l'insidieuse et lente évolution des sentiments, *"Un peu de soleil dans l'eau froide"* étant un des romans où la passion amoureuse est la plus finement analysée, les *«sentiments disséqués, subtils et durs à la fois»* selon les mots de l'autrice.

Certains critiques se demandèrent si «le charmant monstre» avait brusquement changé. Certes, on retrouvait dans ce nouveau livre le style sensuel, à la fois ciselé et désinvolte, qu'aimaient ses lecteurs ; mais le ton se révélait plus grave et le livre... plus épais que d'habitude. N'hésitant plus à s'attarder avec bonheur aux descriptions de la campagne, elle s'était laissé porter par une histoire toute simple. Ce livre montrait qu'elle était une écrivaine en pleine maturité. Elle confia à Jean-Jacques Brochier : *«Je crois que c'est la première fois qu'il y a dans un de mes romans un personnage un peu absolu. Dans ma malheureuse littérature, c'est la première passion absolue, le premier drame. Alors que j'ai toujours tendance à éviter le drame. Nathalie, l'héroïne d'"Un peu de soleil dans l'eau froide", est une femme qui aime un homme, et qui décide que rien d'autre n'existe. Un point c'est fini. Et il n'y a plus moyen de la raisonner, de lui expliquer que la vie est faite de petites concessions, que les passions, comme le temps, passent. Quelquefois, les réflexes de mes personnages me surprennent ou me gênent moi-même. Un moment, Nathalie donne une claque à son amant. J'avais écrit ça comme ça, dans le mouvement. Quand j'ai relu ça, je me suis demandé ce qui se passait, et je me suis dit : elle est folle, et en même temps je savais que c'était logique dans son comportement à elle. Et j'ai laissé ce passage.»*

La narration est accompagnée, comme il se doit dans un roman psychologique, de maximes : *«Il savait qu'en amour il y en a toujours un qui finit par faire souffrir l'autre et que quelquefois, rarement, cette situation est réversible.»* - *«Il vérifiait en une seconde, grâce à cette blessure, la vérité de son amour.»*

Françoise Sagan donna aussi un tableau de la vie en province qui, selon elle, n'avait pas changé depuis Balzac : elle se plut à décrire les réceptions désuètes entre notables dans les salons démodés où brille avec éclat une petite cousine d'Henriette de Mortsau.

En 1971, le roman fut adapté au cinéma par Jacques Deray. Du roman le plus racinien de Françoise Sagan, il fit un drame gelé, avec des interprètes (Claudine Auger, Marc Porel) carrément frigorifiés. Dans la série d'émissions de télévision "Dim, Dam, Dom", fut produit un roman-photo inspiré du livre, bref mais autrement plus intense, interprété par Maurice Ronet et Françoise Fabian.

---

En 1969, Françoise Sagan écrivit les dialogues de l'adaptation par Marc Allégret du *"Bal du comte d'Orgel"* de Raymond Radiguet.

Après l'élection de Georges Pompidou, elle alla souvent déjeuner avec lui à l'Élysée, en compagnie de Jacques Chazot.

À partir de 1970, elle dicta ses textes, n'hésitant pas à convoquer sa secrétaire, Isabelle Held, à quatre heures du matin, inaugurant ainsi une méthode de travail qui donna un élan tout à fait nouveau à sa phrase.

Le 5 avril 1971, elle signa le manifeste des 343 femmes (dit le «manifeste des 343 salopes») qui déclaraient avoir avorté illégalement, réclamaient le droit à l'avortement libre. Elle écrivit aussi en ce sens un article dans "L'observateur". Mais elle le regretta aussitôt, réduisant même par la suite le M.L.F. à «*une manie qu'ont les bonnes femmes de parler en groupes.*»

Passant par une «*dépression*» et voulant la guérir par la grâce cathartique de l'écriture et de la colère, elle dicta à toute vitesse un texte d'une liberté séduisante, qu'elle qualifia de «*bizarroïde*», et publia :

---

---

**“Des bleus à l’âme”**  
(1972)

Roman de 176 pages

Dans le Paris de 1972, les deux personnages de “*Château en Suède*”, Éléonore et Sébastien Van Milhem, toujours élégants parasites et fiers de l'être, méprisant toute forme de travail, mais décatis car ils sont maintenant quasi quadragénaires, qui jouent toujours au quasi-inceste avec innocence, sont accueillis par l'imprésario Robert Bessy, un ancien condisciple admirateur de Sébastien. Celui-ci devient l'amant de Nora Jedelman, Américaine opulente et décrépète, tandis qu'Éléonore se laisse conquérir par le jeune comédien Bruno Raffet. Il se trouve que ce Bruno est le protégé de Robert Bessy, lequel, abandonné, se suicide de désespoir. Les Van Milhem quittent aussitôt Paris pour la Normandie où l'autrice les héberge un moment avant de les laisser repartir pour la Suède, d'où ils ne reviendront pas.

Commentaire

Sont intercalés dans la fiction les chapitres d'un journal improvisé où l'autrice, originalité non négligeable, confie ses vérités, des audaces d'autofiction et de narrations multiples. Elle prit le prétexte de se montrer en train d'écrire ce petit roman pour nous faire entrer dans le processus de création. On trouve ainsi des phrases magnifiques sur l'écriture. Mais elle exprima aussi sa conception du temps, de la vie, des hommes, de l'argent, de l'amour, de l'ennui, du suicide, du «*mythe Sagan*». Elle confessa tout naturellement : «*Entre mes Ferrari conduites pieds nus, les verres d'alcool et ma vie débridée, il serait bien extravagant que quelqu'un me considérât comme respectable*», ajoutant : «*Mais ces moments de plaisir, d'adhésion à la vie, si on se les rappelle bien, finissent par faire une sorte de couverture, de patchwork réconfortant qu'on pose sur le corps nu, efflanqué, tremblotant de notre solitude. Le voilà lâché, le mot clef : solitude*». Avec une lucidité volontiers acerbe, elle analysa tout ce qui étouffe ou abîme l'«*âme*» de ses contemporains, «*le mode de vie destiné à les abrutir*», tout autant que ces «*systèmes de diversion*» censés le combattre, et qui, au fond, le renforcent : guerre des sexes, compétition sociale, contestation de la jeunesse.

Dans son dernier chapitre, le livre s'unifie par la forme romanesque, et l'autrice devient son propre personnage pour demander à l'amitié des Van Milhem, ces «*grands oiseaux de passage*» qui la fascinaient tant, un improbable réconfort qu'eux seuls pourraient peut-être lui donner.

---

---

En collaboration avec Guillaume Hanoteau, Françoise Sagan écrivit :

---

---

## **"Il est des parfums"**

(1973)

### Essai

C'est «une promenade à travers le jardin des parfums».

### Commentaire

Le journaliste-historien et la romancière se complètent admirablement.

---

En janvier 1973 furent diffusés sur France Culture des entretiens de Françoise Sagan avec André Halimi. Elle y déclara en particulier : «*Ça me dégoûte, l'idée que je vais mourir un jour, que les gens que j'aime vont mourir un jour. Je trouve ça infect, sincèrement, je ne trouve pas ça bien. Ce n'est pas convenable. [...] On vous donne plein de cadeaux qui sont la vie, les arbres, le soleil, les printemps, les automnes, les autres, les enfants, les chiens, les chats, tout ce que vous voulez... Et après on vous dit... On sait qu'un jour on va vous enlever tout ça... C'est pas gentil, c'est pas bien, c'est pas honnête.*»

---

## **"Un profil perdu"**

(1974)

### Roman de 210 pages

On retrouve les personnages des "*Merveilleux nuages*", Josée Ash, qui est la narratrice, et son mari, Alan. Cette jeune femme charmante, ayant subi pendant quatre ans son amour délirant et sa jalousie forcenée, est sur le point de rompre. Elle rencontre, dans une soirée parisienne, Julius A. Cram, richissime industriel habitué à faire plier les êtres et les événements. Il parvient à l'arracher à cette passion dévastatrice, à la sauver du naufrage. Il va être pour elle un ami, un protecteur, tissant autour d'elle un douillet cocon, lui offrant paix et équilibre. Mais comment accepter d'un homme cette existence nouvelle, où l'argent joue un rôle si ambigu, sans paraître pour ce qu'elle n'est pas aux yeux de la bonne société parisienne? Que veut Julius au juste, sachant que Josée n'éprouve aucune attraction pour lui? Comment va-t-il réagir lorsqu'elle rencontre et aime Louis, un homme sain et libre? Lui permettra-t-il de parvenir enfin au terme de cette angoissante quête d'elle-même?

### Commentaire

L'épigraphe de Baudelaire : «*Mais ne suffit-il pas que tu sois l'apparence / Pour réjouir un coeur qui fuit la vérité?*» est significative de l'histoire de cette femme faible qui semble vouée à être victime de ses illusions. Est constaté avec une ironie cruelle le désarroi de ceux qui ont cru à l'amour fusionnel : «*C'est bien là le pire des ruptures : non seulement on se quitte mais on se quitte pour des raisons différentes. Après avoir été si heureux, si emmêlés, si proches que rien n'est vrai sauf l'un par l'autre, on se retrouve égarés, hagards, cherchant dans le désert des pistes qui ne se recoupent plus.*» Dans "*Derrière l'épaule*", Françoise Sagan condamna ce roman en se demandant : «*Comment peut-on écrire, pendant six mois sur des gens inintéressants?*» Ses personnages sont en effet un peu unidimensionnels, et elle peignait encore, à son habitude, un milieu parisien très aisé. Surtout, il n'y a pas de réelle surprise dans la trame, tout est prévisible puisqu'on sait pertinemment ce que veut Julius et ce qu'il peut faire pour l'avoir. Avec l'apparition de Louis, commence une nouvelle idylle, mais le changement est si brutal, l'enchaînement des événements si rapide, qu'on ne peut que rester dubitatif, incrédule.

Mais le roman est fort bien écrit (on remarque cette comparaison : «*des cils étonnants pour ses yeux : des voiles de pirates sur une barque de pêche*»), de manière alerte et avec un humour subtil.

---

**“Des yeux de soie”**  
(1975)

Recueil de dix-neuf nouvelles et de 192 pages

---

**“Des yeux de soie”**

Nouvelle de 20 pages

Jérôme et Monika forment un couple heureux depuis dix ans. «*Parfois, cependant, il se demandait ce qu'il y avait derrière la tranquillité, les yeux sombres et calmes de sa belle épouse.*» Pour ce week-end de chasse à la montagne en Bavière au cours duquel il veut tuer un isard, ils ont invité Stanislas avec sa nouvelle compagne, Betty, qui, blonde et sottée, est l'idéal ornement pour ce Don Juan, libre, changeant et soucieux de plaire, que, dans l'avion, Jérôme entend dire à Monika : «*Je te veux, tu sais, débrouille-toi, je ne sais pas quand, mais je te veux ce week-end*». Après l'avion, ils roulent vers le chalet. Comme Jérôme conduit avec une précision virile, Monika, un instant amusée, se dit qu'il a dans la vie, quoi qu'il fasse, un air de vainqueur. Mais il surprend dans le rétroviseur «*la main longue et maigre de Stanislas appuyée, paume à paume, à celle de Monika*». Ses illusions s'écroulent, ce geste lui révélant brutalement un abîme d'entente complice. Aussi la tension monte-t-elle entre les deux couples. Cependant, Stanislas et Jérôme partent chasser. Jérôme a des idées noires : qui veut-il tuer ? l'isard ou Stanislas ? Il s'épuise à pourchasser l'animal que, dans ses ruminations de plus en plus confuses, il confond avec son rival. Quand il peut le tirer, il y renonce. Quand il rentre tard dans la soirée, Monika «*se pencha sur lui, mit la tête sur son épaule. Pour la première fois de sa vie, elle avait un geste envers lui en public.*», cela sous les yeux de Stanislas qui ne cache pas son dépit alors que c'est à sa vengeance contre lui qu'a renoncé Jérôme.

Commentaire

Ce texte cynique et intelligent est passionnant.

En 1975, Françoise Sagan en fit, sous le titre «*Les fougères bleues*», un film, avec Françoise Fabian, Jean-Marc Bory, Gilles Segal, Caroline Cellier, Francis Perrin. «*Je ne savais pas faire une photo, je suis toute éberluée d'avoir fait un film*», dit-elle alors. Dans ce «*Megève, mon amour*», elle se montra fidèle à elle-même : insolente, indolente, indocile, snob, sincère, sagace. On ne peut le lui reprocher, mais, terriblement raté, le film fut froidement accueilli.

---

**“Le gigolo”**

Nouvelle de 12 pages

Une femme de soixante ans qui, a, depuis six mois, pris un gigolo, Nicolas, s'étonne de sa constante sollicitude et, éprouvant de ce fait une soudaine lassitude, déclare qu'elle va le quitter et l'offre même à une autre vieille femme. Il en vient à lui déclarer son amour.

---

### **“L’homme étendu”**

Nouvelle de 8 pages

Un homme, qui meurt auprès de sa femme, Marthe, à laquelle il est uni depuis vingt ans, et qui sait qu’elle a un amant, la trouve peu attentionnée. Alors qu’il lui reproche : «*Tu ne vas pas me voler ma mort*», cela rappelle à Marthe que, quinze ans auparavant, alors qu’il avait une maîtresse, il lui avait dit : «*Tu ne vas pas me priver de cette femme*». En fait, elle est émue, mais «*il n’était qu’un cœur battant, et rebattant et c’était en cette heure, la seule chose qu’il aimait.*»

---

### **“L’inconnue”**

Nouvelle de 12 pages

La Londonienne Millicent qui se rend dans le chalet familial en banlieue y découvre un grand désordre et, étalées dans le salon, les deux robes de chambre d’elle et de son mari, David. Elle n’arrive pas à croire qu’il ait pu y amener une autre femme, une de leurs amies ou une professionnelle. Elle se rend soudain compte qu’il a étonnamment peu d’amis. Elle se souvient qu’un jour elle lui vit d’étranges marques dans le dos. Enfin, dans la chambre, sur la table de chevet, elle voit «*une grosse montre d’homme*» qu’«*un autre homme avait oubliée là.*»

---

### **“Les cinq distractions”**

Nouvelle de 6 pages

La vie de la comtesse bavaroiise Josepha von Krafenberg se résumait en «*cinq distractions*». La première, elle l’avait eue à l’égard de son jeune mari : alors qu’il se mourait pendant la guerre d’Espagne, elle avait été attirée par la beauté d’un champ de blé. La deuxième s’était produite quand, son nouveau mari, le comte von Krafenberg, étant entré dans une forte colère en se plaignant de son indifférence, elle avait remarqué que son bas avait filé. La troisième survint au moment où le jeune et beau Wilfrid lui déclarait son amour : elle suivit des yeux une plume échappée d’un éventail. La quatrième l’amena, alors qu’un médecin, l’avertissait du mal dont elle souffrait, à aller remettre droit un tableau qui se trouvait derrière le bureau. La cinquième enfin lui fit interrompre son suicide car, en appuyant sur la détente de son revolver, elle se cassa un ongle qu’il lui fallut limer avant de poursuivre.

---

### **“L’arbre gentleman”**

Nouvelle de 7 pages

Alors qu’à trente-cinq ans Lord Stephen Kimberley va se marier, sa fiancée, Emily, s’ébahissant devant la beauté du parc, le conduit malgré lui vers un platane qui lui rappelle qu’à quinze ans il avait connu avec Faye, la fille des métayers, «*le rouge enfer des amours enfantines*», et qu’il y avait gravé leurs initiales, S et F. Il craint d’avoir à lui expliquer le sens de ces lettres ; mais, si le S a conservé sa forme, le F est devenu un E !

### Commentaire

«*Le rouge enfer des amours enfantines*» est un contrepied au «*vert paradis des amours enfantines*» célébré par Baudelaire.

---

**‘‘Une soirée’’**

Nouvelle de 4 pages

Abandonnée par Marc, elle ne sait que faire de sa soirée, téléphone à Simon, qu'elle a aimé autrefois, pour prendre un verre. Ils vont dans une boîte de nuit, dansent et passent la nuit ensemble.

---

**‘‘La diva’’**

Nouvelle de 6 pages

Le beau gigolo d'une énorme diva, qui souffre de sa dépendance et envisage de reprendre sa liberté, est, lors d'un récital où elle donne un opéra qu'elle n'a chanté que trois fois, intrigué et inquiet quand elle lui dit espérer que sera là celui qui est déjà venu trois fois. Mais elle lui révèle que *«c'est le contre-ut, la note la plus haute chez Verdi»*.

---

**‘‘Une mort snob’’**

Nouvelle de 8 pages

La riche veuve Laura, ce soir-là au ‘‘Sniff’’ de Munich, congédie Kurt, son gigolo. Au petit matin, elle est accueillie par le jeune portier auprès de sa voiture qu'il a gardée, et, pour lui faire plaisir, décide de l'emmener à son haras de Starnberg où elle n'est plus allée depuis la mort de son mari, Bruno. Là-bas, l'entraîneur, Jimmy, l'incite à monter un bel étalon, Devil, et à faire un galop. Mais elle chute et *«prit le sabot de Devil en plein front.»*

---

**‘‘La partie de pêche’’**

Nouvelle de 6 pages

Françoise Sagan fit venir un peintre pour retaper sa maison de Normandie. Cet homme, amateur de pêche, incita la romancière et son ami, Bernard Frank, à y aller avec lui. Mais il leur arriva toute une série de mésaventures, et elle conclut : *«Nous ne serons jamais des sportifs»*.

---

**‘‘La mort en espadrilles’’**

Nouvelle de 12 pages

À Hollywood, Luke Hammer, un acteur de second rang dans des westerns de séries télévisées, roulant vers les studios de Wonder Sisters pour y signer un contrat, est envahi par la pensée de toutes les précautions que lui fait prendre sa femme, Fanny. S'étant arrêté, il est soudain trempé et se croit mort, interpellé par *«une mort»* qui portait *«des espadrilles»*, alors que ce n'est que le propriétaire du tourniquet qui l'a arrosé, et qui s'en excuse.

---

### **“La paupière de gauche”**

Nouvelle de 18 pages

Lady Garrett a pris à Paris le Mistral, pour aller signifier à Lyon à son amant, Charles, qui est commissaire-priseur, sa décision de rompre. Mais, étant allée dans les toilettes pour s’y remaquiller et n’étant parvenue qu’à refaire sa paupière gauche, elle y resta coincée par le loquet rebelle. Elle eut ainsi le temps de réfléchir pour, arrivée à Lyon, proposer à Charles de l’épouser.

#### Commentaire

Le sujet est le même que celui de “*La modification*” (1957), roman de Michel Butor.

---

### **“Une nuit de chien”**

Nouvelle de 8 pages

M. Ximenestre dépense beaucoup d’argent pour satisfaire sa passion pour le jeu, et n’en a pas pour offrir à Noël des cadeaux à sa femme et à ses deux enfants. Il a l’idée de récupérer un chien à la fourrière. Mais Médor ne leur plaît pas, et ils vont à la messe de minuit sans lui. Il s’y rend lui aussi, mais s’assied dans la neige et reçoit alors les aumônes des fidèles qui sortent de l’église. Aussi peut-il donner en cadeau cet argent aux membres de sa famille.

---

### **“La rupture romaine”**

Nouvelle de 12 pages

L’architecte romain Luigi de Santo a annoncé à ses amis qu’il allait, au cours d’un cocktail, rompre avec le blond mannequin suédois Inge Ingleborg qui est sa maîtresse depuis deux ans. En s’y rendant, il ne cesse de ruminer cette pensée. Mais, lorsque les amis les entourent, attendant qu’il assène son estocade, «*tout se renversa*» quand elle déclara trouver tous ces gens «*ennuyeux*», ce qu’il comprit comme : «*Je t’aime, imbécile*».

---

### **“Le café du coin”**

Nouvelle de 6 pages

Marc vient d’apprendre qu’il a un cancer du poumon et trois mois à vivre. Mais, comme il sort de chez le médecin, la vie justement lui sourit et, au «*café du coin*», se sentant heureux, il boit un Pernod puis offre une tournée générale, avant de monter dans sa voiture et de «*se jeter sur un platane*».

#### Commentaire

Le sujet de la nouvelle est proche de celui du roman “*Un chagrin de passage*” que Françoise Sagan allait publier en 1994.

---

### **“La piqûre de sept heures”**

Nouvelle de 12 pages

La comédienne Cecily B. voulant imposer sa façon personnelle de voir son personnage, l’auteur de la pièce, Dick Leighton, encouragé par la présence d’un vieux camarade de classe, la rembarre et s’apprête à affronter aussi le metteur en scène. Mais, entrant dans les toilettes, il se donne «*sa piqûre d’héroïne à l’heure convenue*» et, revenu sur la scène, accepte tout.

---

### **“Le ciel d’Italie”**

Nouvelle de 12 pages

L’Écossais Miles a déjà trop bu, et sa femme, Margaret, le lui a reproché, car ils reçoivent les Simester devant lesquels il se met à parler de «*la campagne de France et d’Italie*» à laquelle il avait participé dix ans auparavant, ce qui lui fait évoquer les femmes de là-bas, avant de s’éloigner pour mieux se remémorer le séjour qu’il avait fait, étant blessé, dans une famille italienne, sa relation avec la belle Luigia. Puis il revient auprès des autres qui font, et lui aussi, comme si rien ne s’était passé.

---

### **“Le soleil se couche aussi”**

Nouvelle de 12 pages

Après que le torero Juan Alvarez ait tué son taureau et que Lady Brighton ait pensé qu’il l’avait «*épinglé*» comme il «*l’épinglait*», elle, «*dans l’amour*», apparaît un autre torero, Rodriguez Serra, auquel son taureau se refuse et qui réclame la grâce de l’animal. C’est une honte, mais cela plaît bien à Lady Brighton qui lui avait «*interdit de faire le malin avec ces bêtes*».

#### Commentaire

Le titre, qui paraphrase celui du roman d’Hemingway, “*Le soleil se lève aussi*”, indique que la nouvelle prend le contrepied de l’éloge de la virilité et de la tauromachie que fit le romancier américain, virilité qui, en fait, ne tient pas compte du plaisir féminin («*Il ne fallait pas plus de temps à Juan pour épingler ce taureau dans la mort que pour l’épingler, elle, dans l’amour*»)

---

### **“L’étang de solitude”**

Nouvelle de 7 pages

Prudence Delveau, dont «*le prénom était, par rapport à son existence un pur paradoxe*» car elle est très téméraire et dynamique, par une journée d’automne, quitte sa voiture pour marcher dans la forêt vers un étang où elle sent «*quelqu’un d’autre en elle*» qui la pousse vers «*la vraie vie, c’est-à-dire la mort*», avant que ne l’emporte «*la deuxième voix*» qui la fait revenir vers «*ce qu’on appelle l’existence*».

---

#### Commentaire sur le recueil

Ces nouvelles varient du comique au tragique, mais elles montrent toutes qu’il est des moments dans la vie où un rien suffit à faire basculer le destin.

---

**‘Encore un hiver’**  
(1975)

Scénario

Une vieille femme attend sur le banc d'un parc par un jour d'hiver un amant qui revient chaque année.

Commentaire

Françoise Sagan réalisa ce film qui demanda trois jours de tournage, dure dix minutes et obtint à New York le prix du meilleur court métrage.

---

**"Réponses"**  
(1975)

Recueil d'entretiens

Rappelant l'émoi causé à la parution de *‘Bonjour tristesse’*, Françoise Sagan confesse : *«Je suis devenue une denrée, une chose : le phénomène Sagan, le mythe Sagan, et j'avais honte de moi-même. J'étais la prisonnière d'un personnage. Condamnée à vie aux mornes petites coucheries sans pittoresque de personnages imbibés d'alcool, balbutiant des locutions anglaises, lançant de grands aphorismes, et tout aussi privés d'encéphale qu'un poulet de laboratoire.»*

Elle affirme : *«Je ne suis inscrite à aucun parti politique, mais je suis engagée à gauche. Je déteste tuer, s'il y avait une guerre, je m'en irai, où? je ne sais pas... Mais s'il y avait une invasion fasciste, je me battrais. Contre une cause indigne, je me battrais.»*

---

**"Brigitte Bardot racontée par Françoise Sagan "**  
(1975)

Commentaire

Le livre fut illustré de photographies de Ghislain Dussart.

---

En 1975, Françoise Sagan subit une opération du pancréas que l'alcool avait boursoufflé. À la morphine qu'elle prenait pour dormir, elle ajouta la cocaïne pour se réveiller.

En 1976, elle rencontra la styliste Peggy Roche, qui ressemblait à Juliette Gréco et avec laquelle elle eut une relation qui allait durer jusqu'à la mort de celle-ci.

Le 29 avril 1977, à son émission "Apostrophes", Bernard Pivot la fit parler, avec Roland Barthes qui venait de publier *"Fragment d'un discours amoureux"*, de la sentimentalité qui lui paraissait désuète.

Elle publia :

---

## **“Le lit défait”**

(1977)

### Roman

Béatrice Valmont écrit dans son journal : *«Retrouvé Édouard. Toujours autant de charme. Toujours cet air affamé qui me l'avait fait aimer...»* À cette phrase, Édouard Maligrasse pourrait répondre que cette brève liaison date d'il y a cinq ans et a été rompue par une Béatrice cruelle qui ne l'aimait pas... Mais ils se retrouvent dans une entente physique inconnue qui les enchante et les comble. Aujourd'hui, il est un jeune auteur dramatique d'«avant-garde», et, elle, une célèbre comédienne de boulevard. Pour lui, c'est l'amour total, fatal. Pour elle, qu'est-ce? Dans le monde léger, pailleté, du spectacle et du Tout-Paris, elle n'a connu qu'intrigues et toquades: corps libre et fougueux, coeur qui ne battait que sur scène... Édouard garde en lui toutes les questions qu'il se pose, et retourne paisiblement à côté d'elle, sans rien demander. Ces deux protagonistes à la recherche du bonheur arrivent à de tristes conclusions...

### Commentaire

Dans ce livre quelque peu longuet, à l'atmosphère un peu lourde mais recherchée, cette histoire d'amour bouleversé, Françoise Sagan est restée fidèle aux typologies de l'actrice fameuse et de l'écrivain à succès. Aucun ne semble vouloir changer la trajectoire de sa vie. Ils ne désirent pas arrêter de souffrir, et vivent des amours quelque peu théatrales. On suit les fluctuations des humeurs de Béatrice, dont le caractère apparemment puissant s'avère parfois vulnérable. En comparaison, Édouard est moins captivant. L'autrice montra toujours autant de finesse psychologique : *«On ne se rappelle jamais quand quelqu'un ne vous aime plus, sa voix, avant, disant “Je t'aime”, on se rappelle sa voix disant “Il fait froid ce soir” ou “Ton chandail est trop long”. On ne se rappelle pas un visage bouleversé par le plaisir, on se rappelle un visage distrait, hésitant, sous la pluie. Comme si la mémoire était, tout autant que l'intelligence, délibérément insoumise aux mouvements du coeur.»* - *«Elle aurait dû savoir pourtant, comme il l'avait lui-même toujours su, qu'entre un homme et une femme qui s'aiment, la confiance, l'estime et la fidélité étaient aussi obligatoires et nécessaires que le plaisir physique.»*

---

## **“Le sang doré des Borgia”**

(1977)

### Scénario

On suit, aux XVe et XVIe siècles, dans l'Italie de la Renaissance, l'histoire de la célèbre famille des Borgia, le père, cardinal, futur pape sous le nom d'Alexandre VI, et ses cinq enfants, dont César et Lucrece, une étrange famille dominée par le goût de la luxure et la recherche éperdue du pouvoir et dont les armes préférées étaient la dague et le poison.

### Commentaire

Françoise Sagan se justifia dans “Télé 7 jours” : *«Pourquoi avoir choisi les Borgia? Parce qu'ils étaient corrompus, féroces, avides, violents et esthètes? Ou parce qu'ils étaient jeunes, beaux, passionnés? En tout cas, ils ne cherchaient pas à donner le change. Il y a l'innocence de leur excès, la démesure de leur ambition, leur obéissance au sang tumultueux qui les habitait.»* Elle s'est beaucoup amusée à écrire le scénario et les dialogues, réussissant, malgré tous leurs crimes, à rendre les Borgia plutôt sympathiques.

Le film, un feuilleton de trois épisodes de 90 minutes chacun, fut réalisé pour la télévision par Alain Dhenault, avec Jean-Claude Bouillon (César Borgia), Julien Guiomar (Alexandre Borgia), Maureen

Kerwin (Lucrèce Borgia), Maurice Vaudoux (Micheletto), Georges Ser (Charles VIII), Gérard Berner (Machiavel), André Dumas (Louis XII), Hervé Bellon (Alphonse d'Aragon), Henri Serre (Léonard de Vinci), Elizabeth Margoni (Sancia), Carine Lafabrie (Charlotte), Françoise Giret (Laetitia) et la participation de 70 comédiens, 1800 figurants italiens ainsi que 610 chevaux, 112 décors et 32 robes pour la seule Lucrèce Borgia La première diffusion eut lieu de décembre 1977 à janvier 1978 sur Antenne 2.

---

### ***"Il fait beau jour et nuit"***

(1978)

#### Pièce de théâtre

Zelda a été internée en Suisse dans un asile d'aliénés. Mais, plus que sa folie apparente, on lui reproche surtout sa vie dépravée, ses plaisirs : l'alcool, la drogue, le jeu, les mauvaises fréquentations, la débandade. Elle-même confesse ses vices à Laurence, la jeune maîtresse de son mari : *«Par exemple, j'ai beaucoup aimé la cocaïne, j'ai beaucoup aimé les bancos de cent millions, j'ai beaucoup aimé les gouapes, dans les ruelles, j'ai beaucoup aimé les excitants : j'entends, les gens et les comprimés excitants»*.

#### Commentaire

Si Françoise Sagan s'inspira de Zelda Sayre, l'épouse de Frank Scott Fitzgerald, qui fut en effet atteinte d'une maladie mentale, hospitalisée dans des cliniques et des hôpitaux, elle tira de sa propre expérience de la drogue des répliques qui se sont imposées d'elles-mêmes. Ainsi, si Zelda déclare : *«Une guérison se fête»*, c'est que, pour la romancière, la fête était le moyen de reprendre pied au sortir d'une période difficile.

---

En 1979, Françoise Sagan présida le jury du festival de Cannes, qui voulait décerner la palme d'or au *"Tambour"* de Völker Schlöndorff. Mais le directeur du festival, tenant à conserver l'intérêt des Américains, imposa *"Apocalypse now"* de Francis Ford Coppola ; d'où une palme d'or ex-aequo aux deux films, mais aussi le mécontentement de la romancière qui quitta le festival et révéla à la presse ces pressions, qui firent sensation.

La même année, son glorieux cheval de course, Hasty flag, gagna le grand prix d'Auteuil.

À cette époque, Annick Geille, journaliste et écrivaine qui dirigeait l'édition française de "Playboy" où elle s'ingéniait à glisser subrepticement, entre les affriolantes photos de «pin-up», les textes des écrivains qu'elle aimait, toqua un soir au 25 de la rue d'Alésia, afin d'obtenir de Françoise Sagan qu'elle lui donnât une nouvelle inédite. L'autrice vivait alors avec son fils, Denis, sa tendre amie, Peggy Roche, le chien Werther et le chat Gros-Minou. Elle lui offrit beaucoup plus qu'un texte, elle lui ouvrit ses bras et la chambre d'amis, ainsi qu'une dépendance dans son manoir normand. Annick répondit désormais au sobriquet de «Minou». Sous le regard jaloux et circonspect de Peggy, la complicité se métamorphosa en relation brûlante. Françoise et Annick devinrent inséparables. Leur amour fut torride, ludique et bref. Car Françoise mit elle-même un terme à cette passion. «Sa cruauté était à l'image du reste : douce, sans tapage ni effusion de sang.» allait révéler Annick en 2008. Quand Bernard Frank vint au cœur de cet étonnant phalanstère, elle passa des bras de Françoise à ceux de Bernard. Elle ne quittait donc pas cette tribu lettrée et bohème à laquelle, flattée d'avoir été choisie, ignorant aussi qu'elle avait été un peu manipulée, elle fit don de sa jeunesse.

En 1980, Françoise Sagan se rendit au Japon pour une conférence.

Elle se lia d'amitié avec Jean-Paul Sartre qui l'appelait «l'espiègle Lili», disait préférer «parler de petites choses avec elle plutôt que de grandes avec Aron». Comme il était aveugle, déjeunant avec lui à "La closerie des lilas", elle lui coupait sa viande. Elle confia : *«Je le tenais par la main. Il me tenait par l'esprit.»*

Elle milita pour la victoire de François Mitterand, qui allait savoir par la suite ne pas être ingrat. Elle eut un conflit avec son éditeur, Flammarion, auquel elle réclamait des sommes faramineuses, qu'elle voulut faire molester par des fiers à bras, auquel elle fit un procès qu'elle perdit, l'expert qui éplucha les comptes sur quinze années ayant conclu qu'elle avait eu davantage que ce à quoi elle avait droit. Elle fut obligée de donner à l'éditeur un roman et un recueil de nouvelles. Ce roman fut :

---

### **"Le chien couchant"**

(1980)

#### Roman

Le soir, sa journée de comptable terminée, Guéret rentre chez lui par les rues tristes de cette ville du Nord, suivi par un drôle de chien bâtard qui lui emboîte le pas jusqu'à sa pension. Le jeune homme attend et redoute à la fois le moment de retrouver Mme Biron, sa logeuse, une femme de plus de cinquante ans, dure et hostile, au passé douteux, qui n'a pour lui qu'indifférence et mépris. Or, un jour, ayant découvert dans sa chambre les bijoux qui avaient été volés à un bijoutier qu'on venait d'assassiner sauvagement, elle prend son banal locataire pour ce qu'il n'est pas. Mais pourquoi Guéret accepte-t-il de passer pour un criminel? Pourquoi ce jeu sinistre? Que désire-t-il chez cette femme d'apparence assez peu séduisante, mais dont il est éperdument amoureux, alors qu'il est en âge d'être son fils? Jusqu'où cette comédie le mènera-t-elle? Le chien couchant, lui, semble le savoir, mais les chiens ne parlent pas.

#### Commentaire

En préambule, figure un petit texte de remerciement au romancier et nouvelliste français Jean Hougron «*pour son concours involontaire. C'est en effet dans son excellent recueil de nouvelles que j'ai trouvé le point de départ de cette histoire.*» Il avait en effet traité le sujet dans sa nouvelle "La vieille femme".

Françoise Sagan, à qui on a pu reprocher de se cantonner dans la peinture de riches oisifs, sans véritables soucis, seulement tracassés par de minces affaires de cœur, prouva par cette chronique des coronas du Nord, cette histoire d'un petit comptable, que son talent pouvait servir des sujets plus graves. Elle initia ainsi les habituées des «five o'clock teas» au pathétique des crassiers.

Mais l'intrigue est assez simplette en elle-même, les péripéties qui ne cessent d'intervenir n'étant causées que par les tortueux méandres des caractères des deux personnages principaux. Il ne faut pas négliger ce témoin qu'est le chien, qui arrive timidement quand la vie s'installe timidement dans le cœur de Guéret, s'intègre peu à peu au cœur de leur couple quand il va bien, reçoit sa part d'amour, comme si, attiré par le bonheur grâce à son instinct, il était venu quand il l'avait flairé, s'était éloigné quand il n'était plus là ; aussi, s'il est au début une quantité négligeable, son existence semble-t-elle finir par valoir celle d'un être humain.

Ce roman, qui n'est pas un des meilleurs livres de Françoise Sagan, fut dédié à Massimo Gargia.

---

Du fait de l'emprunt à Jean Hougron, Françoise Sagan fut accusée de plagiat et condamnée en avril 1981, la destruction du roman étant ordonnée. Mais, en juillet de la même année, la cour d'appel la lava de toute accusation, ce que la cour de cassation confirma en février 1983.

Et elle prit sa revanche quelques mois plus tard, en publiant son plus gros livre :

---

**“La femme fardée”**  
(1981)

Roman en deux tomes de 280 pages chacun

Sur le “*Narcissus*”, paquebot étincelant, au confort sans égal, a lieu, pendant quelques jours de septembre, une célèbre croisière musicale qui promène tous les ans, autour de la Méditerranée, avec ces escales de rêve (Capri, Syracuse, Carthage, Palma), une petite cohorte de privilégiés : Edma Bautet-Lebrêche et son époux, Armand, qui est un empereur du sucre ; Éric Lethuillier, odieux directeur d'un journal de gauche, et Clarisse, son épouse alcoolique qu'il martyrise, richissime héritière aussi malheureuse que fardée ; Simon Béjard, un producteur de cinéma semi-raté et caricatural, accompagné d'une starlette stupide, Olga Lamouroux ; un banquier ennuyeux et sa femme prête à lever les passions ; Julien Peyra, un commissaire-priseur plein de charme et romantique, escroc au grand cœur, tricheur et faussaire à ses heures ; Andréas Fayard, un fragile gigolo amoureux. Ils sont divertis par la plus grande diva de l'époque, l'hystérique Doria Doriacci, et par un pianiste au zénith de sa gloire, Hans-Helmut Kreuze. Les dirige un chef d'orchestre aussi grossier que fameux. Il ne faut pas oublier le capitaine Ellédocq, son second, Charley Bollinger, et un steward homosexuel.

Peu à peu, le calme se brouille, les masques tombent, les couples évoluent, le drame affleure. Dans ce décor de paradis, une douzaine d'hommes et de femmes glissent dans une aventure âpre, pleine de passion, de rire et de haine, de désirs déçus et de tendresse comblée. Ils partaient pour dix jours d'insouciance. Ils iront jusqu'au bout d'eux-mêmes... les uns vers la défaite ou même la mort, les autres vers un nouvel amour, deux amoureux voulant le bonheur, puisqu'«*ils haïssaient le malheur tous deux. Elle par expérience, lui, par instinct.*»

Commentaire

Le roman fut dédié à Jean-Jacques Pauvert, «*grâce à qui l'histoire de ce livre est une histoire heureuse*». L'épigraphe est empruntée à Chateaubriand : «*Quelle importance pourrions-nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? Elle disparaît quand celui qui est aimé devient puissant. L'amour? Il est trompé, fugitif ou coupable. La renommée? Vous la partagez avec la médiocrité ou le crime. La fortune? Pourrait-on compter comme un bien cette frivolité? Restent ces jours dits heureux qui coulent ignorés dans l'obscurité des soins domestiques, et qui ne laissent à l'homme ni l'envie de perdre ni de recommencer la vie.*» Du biographe de Sade à celui de Rancé, Françoise Sagan s'abrita sous des bannières qui ne sont disparates qu'en apparence : de la férocité à une pitié quelque peu ironique, les lisières sont tenues.

Ce roman somptueux, tout en restant strictement fidèle aux thèmes et au style qui ont fait la gloire de Françoise Sagan, présentant un monde luxueux livré à un programme loufoque, des snobs ou des parasites amoraux et cyniques, mis en scène sur un ton sarcastique, apporta une nouvelle dimension à sa création. Sur ce paquebot, huis clos en mer qui fait penser au sanatorium de “*La montagne magique*”, elle concentra toute sa comédie humaine, cisela les portraits de mondains désenchantés bien plus malades que les personnages de Thomas Mann car l'argent les a infectés, la vanité les ronge et la jalousie les dévore. Elle les vit comme «*une étrange légion d'insectes sortis, dorés, d'un monde souterrain et légèrement répugnant*» car elle s'y connaissait en entomologie, et, avec talent, les épingla au mur.

Une fois les acteurs en place, le vaudeville maritime ou la tragi-comédie pouvait commencer, d'abord drôle, puis poignante, pathétique. Déroulant avec une fausse gaieté l'entrelacement complexe des intrigues de cœur de ses personnages, la romancière prit son temps et, contrairement aux autres romans où elle n'ouvrait qu'une seule entrée dans la conscience du personnage, elle multiplia ici les points de vue. Dès lors la richesse des interactions et de l'analyse psychologique sont plus denses, plus complexes.

Elle dénonçait l'escroquerie aux sentiments, rien n'étant plus détestable à ses yeux que ces êtres qui promettent de vous aimer, de vous rendre heureux et qui vous méprisent et vous rendent malheureux

: «*Là est le vol, le préjudice, le crime, l'attentat à la personne humaine*». Ces attentats à la personne humaine sont nombreux dans le roman.

La «petite musique» était devenue une symphonie triste et douce, et l'air du grand large donnait à son écriture un souffle qui faisait voguer le livre jusqu'à la cinq centième page sans un seul temps mort.

Ce roman polyphonique, un des meilleurs qu'elle ait écrits, eut un grand succès.

En 1990, il fut adapté au cinéma par José Pinheiro qui fit tourner André Dussolier (Julien Peyrat), Laura Morante (Clarisse Lethuillier), Jeanne Moreau (la Doria), Jacqueline Maillan (Edma Bautet-Lebrêche), Daniel Mesguich (Éric Lethuillier), Anthony Delon (Andreas Fayard), Jean-Marc Thibault (Simon Béjard), Jacques Fabbri (Elledocq), Philippe Khorsand (Charley), Désirée Nosbusch (Olga Lamouroux). Le scénario fut cosigné par cinq auteurs, ce qui neutralisa la force du récit, le rendant moins personnel. Mais ce film doux-amer se voit avec plaisir.

---

---

### **"Musiques de scène"**

(1981)

#### Recueil de nouvelles

---

---

Tous les ennuis financiers de Françoise Sagan commencèrent quand elle quitta l'éditeur Flammarion qui retira tous ses livres de la vente, allant jusqu'à casser les plaques d'impression.

François Mitterand, devenu président de la république, se plut à la recevoir, à la faire voyager. Il avait lu tous ses livres et l'admirait. Ils avaient une relation très tendre, mais pas amoureuse. Cette amitié contribua à brouiller un peu plus l'image de l'écrivaine auprès du public.

En 1982, alors qu'elle cherchait un nouvel éditeur, Annick Geille lui fit rencontrer Françoise Verny, éditrice depuis peu chez Gallimard, maison qu'elle choisit alors.

Elle était en pleine dépression quand elle écrivit :

---

---

### **"Un orage immobile"**

(1983)

#### Roman

Un vieil homme, Nicolas, qui s'approche de la mort, sans qu'une main vienne soulager la solitude et l'amertume des derniers jours, se souvient de ce qui s'est passé à Angoulême, au printemps de 1832. Il avait alors trente ans, son étude de notaire était florissante et il aimait passionnément une femme qui s'appelait Flora. Fille d'émigrés de vieille noblesse, soudain veuve et orpheline, elle avait quitté l'Angleterre pour rouvrir Margelasse, le château de famille à demi abandonné. Elle était despotique et fastueuse, inaccessible et sensuelle. Un notaire de province, s'engageant dans cet impossible amour, dans la progressive montée des orages provoqués par Flora, jusqu'à un drame plein de bruit, de fureur et de passion, pouvait y perdre la raison.

#### Commentaire

Ce roman un peu singulier dans l'oeuvre de Françoise Sagan éclate de romantisme et se teinte de mélancolie. Avec une aisance souveraine et beaucoup de malice, la romancière conduisit, à sa manière inimitable, une intrigue élégante et cruelle, empreinte de sensualité. Elle évoqua une bourgeoisie un peu désabusée, les plaisirs de la fête et l'illusion fugace du bonheur.

---

---

Gallimard demanda à Françoise Sagan de faire ce qu'elle n'avait jamais fait, ce qu'elle détestait faire : parler d'elle. Elle refusa d'abord, puis se plia à l'exercice dans :

---

***“Avec mon meilleur souvenir”***

(1984)

Recueil de textes autobiographiques

Parlant d'elle (mais trouvant vulgaire de le faire), Françoise Sagan parle des autres, en particulier, de Carson McCullers, Tennessee Williams, Orson Welles, Billie Holiday, avec lesquels elle se lia lors de ses séjours américains, qu'elle admirait et dont elle brosse de mémorables portraits.

Elle fait une formidable description de Rudolph Noureev.

Elle raconte comment, adolescente, à la lecture des *‘Illuminations’* de Rimbaud, elle découvrit la littérature : *« Quelqu'un avait écrit cela, quelqu'un avait eu le génie, le bonheur d'écrire cela, cela qui était la beauté sur la terre, qui était la preuve par 9, la démonstration finale de ce que je soupçonnais depuis mon premier livre non illustré, à savoir que la littérature peut tout. »*

Surtout, elle évoque, avec beaucoup de force et de pudeur, les derniers mois de Jean-Paul Sartre ; s'adressant à lui., elle disait : *« Vous avez aimé, écrit, partagé, donné tout ce que aviez à donner et qui était l'important, en même temps que vous refusiez tout ce que l'on vous offrait et qui était l'importance. »*

Elle consacre un chapitre à Saint-Tropez, un de ses amours de jeunesse, symbole de liberté, de copains, de virées joyeuses : *« Nous sommes à la mi-juin, je suis assise sur la terrasse de l'Hôtel de La Ponche à Saint-Tropez, à six heures du soir, au seuil de l'été. »* De Gassin, elle dit : *« Petit village exquis et réprobateur qui, du haut de ses deux cents mètres de coteaux, contemple depuis trente ans les excès de sa folle sœur, Saint-Tropez. »*

On trouve aussi des textes sur le jeu et sur la vitesse.

Commentaire

Le livre, où Françoise Sagan s'est racontée sans fard, sans complaisance, eut du succès. Mais, dans *“Derrière l'épaule”* (1998), elle se vexa devant la réaction du public : *« Il n'y avait pas la moindre imagination dans ce livre, seulement de la mémoire. N'importe qui peut faire preuve de mémoire. L'imagination, elle, est indépendante et peut être rebelle. »*

---

Dans ces années-là, on trouva un jour Françoise Sagan évanouie. Le whisky, qu'elle but d'abord pour se donner du « pep », lui fut désormais interdit. Ce qui aurait fait qu'elle se tourna alors vers la drogue. Elle publia :

---

***“De guerre lasse”***

(1985)

En mai 1942, Charles Sambrat dirige tranquillement son usine de cuirs et peaux dans le Dauphiné, et meuble ses loisirs d'aventures faciles, tandis que Jérôme, son ami, son complice, son contraire, est membre de la Résistance, lutte contre les nazis, organise des filières d'évasion vers la zone libre. Un jour, il arrive à l'improviste chez Charles, en compagnie d'Alice, une femme belle et dévorée d'angoisse à laquelle il a fait franchir la ligne de démarcation. Charles héberge les fugitifs, mais veut conquérir Alice qui a fait naître chez lui un amour total. Il lui fait découvrir les charmes et la tranquillité de sa région. Mais elle cache visiblement quelque chose, comme l'attestent certains troubles. Épouse d'un important médecin juif vivant à Vienne, en Autriche, elle a été marquée par le suicide de son mari lors de la montée du nazisme et n'a dû son salut qu'à l'aide de Jérôme, alors attaché culturel de

l'ambassade de France. Mais, de l'amitié amoureuse entre lui et elle, ne subsiste bientôt plus rien. Comme elle doit effectuer une mission à Paris à la place de Jérôme, Charles l'accompagne, sauve sa vie et, après une affreuse humiliation dans les locaux de la Gestapo, devient son amant. Au retour, Jérôme comprend que tout est fini ; il se querelle avec Alice, la gifle et part. Charles doit arracher Alice à la jalousie et à la fureur de son ami. Les dénonciations, l'insécurité s'installent en zone libre. Charles ne peut sauver l'un de ses employés, d'origine juive, des mains de la Gestapo. Le soir même, Alice apprend que Jérôme vient d'être arrêté à Lyon. Elle part en laissant à Charles un mot qui ne lui parviendra pas. Sans nouvelles d'Alice, Charles s'engage dans la Résistance.

### Commentaire

Dans la tragédie de la guerre, malgré les péripéties et les dangers continuels, il y a place pour l'inconstance dans les relations amoureuses. Françoise Sagan mit à l'amour un A majuscule tout en sachant que le «H» de l'Histoire détermine tout. Les portraits des trois personnages sont inoubliables.

En 1987, le roman fut adapté au cinéma par Robert Enrico, avec Nathalie Baye, Christophe Malavoy, Pierre Arditi.

---

### ***“La maison de Raquel Vega : fiction d’après le tableau de Fernando Botero ”*** (1985)

### Nouvelle

Dans cette œuvre tout à fait différente de ce qu'elle faisait habituellement, Françoise Sagan imagina, comme l'indique le titre, une fiction à partir d'un tableau du peintre colombien Fernando Botero intitulé *“La maison de Raquel Vega”*. Il représente une salle de bordel décorée de lampions, où sont alignés de face des femmes et des hommes plus ou moins grotesques. Deux des femmes sont monumentales (l'une porte une robe du soir derrière laquelle se cache à moitié un enfant [Botero?] ; l'autre, la figure centrale, a une robe plus courte) et d'autres plus petites (l'une est assise ; une autre tient le bras d'un des hommes ; la troisième, située en arrière, doit être la maquerelle). Il y a trois hommes : l'un, portant un chapeau melon, a la cravate dénouée ; un autre, en arrière, boit au goulot d'une bouteille ; le troisième, au centre, tient la femme à la robe courte qu'une de ses mains retrousse au-dessus de la jarretière, l'autre étant posée sur un sein, et il est si occupé ainsi que, derrière lui, la maquerelle peut plonger sa main dans sa poche.

Là-dessus, la romancière imagina que la scène avait été découverte par le peintre, auquel elle donne la parole, alors qu'il était enfant, qu'il s'était rendu au bordel de Madame Vega où il aurait pris une photo à partir de laquelle il aurait peint son tableau. Il rêve de devenir *«le mari bien-aimé de Raquel Vega»*.

### Commentaire

En épigraphe, on lit : «Le spectateur surpris doit aller à la peinture comme pour entrer en conversation avec les figures qu'elle représente.» Cela définit bien l'entreprise à laquelle Françoise Sagan s'est livrée.

Le texte, qui est animé d'un esprit féministe, exprime clairement une fantaisie masculine où possession est prise d'un corps féminin passif. D'autre part, la romancière relie implicitement créativité et sexualité.

Le style, qui est enfantin, s'accorde au style du peintre qui, surtout marqué par la rondeur des personnages, l'agrandissement de certains, la réduction d'autres, rend un regard enfantin.

Le texte fut de nouveau publié en 1992 par La Différence dans la collection “Tableaux vivants”.

---

Le 31 janvier 1985, Françoise Sagan passa au tribunal pour une affaire de stupéfiants. Elle réclama le droit de s'autodétruire, mais fut condamnée à une amende, à des mois de prison avec sursis. Les intellectuels prenaient sa défense, mais une partie de la France la condamnait, son capital de sympathie étant fortement entamé.

Massimo Gargia, la retrouvant alors, nota : «Elle était déjà fatiguée à quarante ans, n'avait plus la force de sortir. Elle ne supportait plus les boîtes de nuit, les mondanités. Elle n'aimait pas ce milieu de la "jet-set", au fond. Comme Bardot, elle préférait vivre dans la simplicité.»

Cette année-là, elle reçut le prix de la fondation Prince Pierre de Monaco pour l'ensemble de son œuvre.

En automne, elle accompagna le président François Mitterrand dans un voyage officiel en Colombie. Elle eut alors, à plus de 2500 mètres d'altitude, la plèvre déchirée, tomba dans le coma, fut hospitalisée à Bogota, rapatriée en avion. Jack Lang parla de mal d'altitude, mais les médias évoquèrent une «overdose».

Elle rencontra Andreï Sakharov.

Elle fit don de ses droits polonais à Solidarnosc.

Elle publia :

---

### ***‘Sarah Bernhardt, le rire incassable’***

(1987)

#### Biographie

Cette tragédienne française (1844-1923), après un passage à la Comédie-Française, fonda sa propre compagnie, fit des tournées dans le monde entier, joua à l'Odéon puis dans des théâtres de boulevard. Ses interprétations de *‘Phèdre’* (1874), de *‘La dame aux camélias’* et de *‘L'aiglon’* (1900) sont demeurées fameuses. Elle parut dans plusieurs films (*‘La Tosca’*, 1906 ; *‘Adrienne Lecouvreur’*, 1913 ; *‘La voyante’*, 1923).

#### Commentaire

Dans cette biographie très personnelle, Françoise Sagan écrivait : *«Ce que j'aime en elle, c'est cet humour qu'elle a gardé jusqu'au bout. Elle a eu une vie gaie et heureuse et elle n'a pas été punie parce qu'elle avait plein d'amants.»* Souhaitait-elle, secrètement, qu'on en dise autant d'elle?

---

### ***‘Un sang d'aquarelle’***

(1987)

#### Roman

Dans Paris occupé, le cinéaste Constantin Von Meck tourne un film, un petit film sans valeur politique. Talentueuse célébrité du Hollywood des années 30, il travaille pour la firme nazie U.F.A., et a pour protecteur Goebbels. Mais il ne se pose pas de question : la collaboration? le nazisme? les déportations?... rien ne compte plus pour lui que rire, tourner des films, séduire et aimer. Aimer sa femme, la vénéneuse grande star américaine Wanda Blossen, et aimer aussi Romano, un jeune garçon d'origine tzigane. Le séduisant Constantin est une espèce de tourbillon de vie dans un Paris réduit aux mondanités de circonstances que génère l'Occupation. Il le reconnaît lui-même, il aime les menteurs, *«la nuit surtout et le jour aussi»* Aveugle volontaire, sans courage politique ni conscience sociale, il se soucie peu d'avoir dans les veines *«un sang d'aquarelle»*. Jusqu'au jour où l'horreur le rattrape et où il ouvre les yeux. Révolté par une scène de torture, il tente de sauver deux techniciens juifs, s'insurge contre les brutalités policières, affronte finalement son destin, au terme d'une existence placée sous le double signe de la comédie et de la tragédie.

## Commentaire

Le personnage de Constantin, poudré de l'insouciance la plus déplacée, d'inconséquence, de libertinage, de futilité, est d'abord un rien agaçant. Mais il gagne en épaisseur au fur et à mesure que son histoire d'amour avec Romano devient un élément clef de l'intrigue. Françoise Sagan sut rendre saisissante la rencontre de Constantin et de Romano : «*Constantin vit l'oeil troublé et atone à force de douleur se fixer sur lui, le reconnaître et il crut y voir, il y vit l'éclat revenir et l'expression de ce qui était l'amour, un grand amour, un impérissable amour, un regard où se mêlaient la supplication et la gratitude, l'autorité et la tendresse, et où étincelait quelque chose que Constantin avait toute sa vie rêvé de voir un jour dans l'oeil de quelqu'un.*»

---

---

### **“L’excès contraire”**

(1987)

#### Pièce de théâtre

Sous l'Empire, Frédéric, un jeune soldat pleutre cherche à se marier à tout prix pour éviter un duel. Il épouse Hanaë, une vieille fille endurcie à la vie paysanne, à la chasse, et ignorante des choses de l'amour. À la suite de sa première expérience, elle tombe dans «*l'excès contraire*», oublie la chasse et rattrape le temps perdu, épuisant son époux et tous les hommes qu'elle peut croiser. Ainsi, rencontrant Konrad et apprenant qu'il est puceau, elle décide de le sauver de cette situation qu'elle trouve dramatique. S'en suivent des situations extrêmement drôles.

## Commentaire

La pièce a été créée au Théâtre des Bouffes-Parisiens le 11 septembre 1987, dans une mise en scène de Michel Blanc et des décors d'Alexandre Trauner, avec Dominique Lavanant (Hanaë), Martin Lamotte (Konrad), Bruno Madinier (Frédéric).

---

---

### **"Au marbre : chroniques retrouvées, 1952-1962"**

(1988)

#### Recueil d'articles

À ceux de Françoise Sagan étaient joints ceux de François Nourissier et de Guy Dupré.

---

---

En 1988, le journaliste Jean-Claude Lamy, à qui elle avait accepté de se confier longuement, en n'omettant rien des épisodes tumultueux de sa vie, et qui, pendant trois ans, enquêta, provoqua des témoignages de la part de ses proches et de tous ceux qui pouvaient éclairer une existence renommée mais méconnue, publia «*Françoise Sagan, une légende*».

Jérôme Garcin lui demanda d'écrire sa notice nécrologique pour son «*Dictionnaire des écrivains contemporains de langue française*» où chacun jouait à composer son article ; elle lui envoya ce texte : «*Sagan, Françoise. Fit son apparition en 1954 avec un mince roman qui fut un scandale mondial. Sa disparition, après une vie et une oeuvre également agréables et bâclées, ne fut un scandale que pour elle-même.*»

Cette année-là, elle fut de nouveau interpellée pour usage de stupéfiants.

La journaliste et écrivaine Laure Adler travailla avec elle sur :

---

---

**‘La laisse’**  
(1989)

Roman de 230 pages

Vincent fut un pianiste raté qui vivait aux crochets de son épouse, Laurence. «*On s'est choisi pour époux un jeune musicien. De talent, certes, mais sans génie. Sans ambition surtout. [...] On le nourrit, on l'habille, on le toilette. [...] On le tient en laisse, quoi. Même si la laisse est de soie. [...] Mais un jour, de ces arpèges sort un tube.*» En effet, il compose sur le tard une petite musique pour un film, qui le jette soudain dans la célébrité et la fortune. Après sept ans de mariage, il revit, s'ébroue, tire sur la laisse. Mais elle ne l'accepte pas, enserme Victor dans des chantages bancaires, des équations sentimentales à trois inconnues. Il la quitte. Désespérée, elle se tue en se jetant par la fenêtre.

Commentaire

Dans ce roman virtuose, moqueur, émouvant et caustique, Françoise Sagan revint à ses intrigues parisiennes.

Comme Victor joue aux courses de chevaux, elle, que cela passionnait aussi, en fit des descriptions aussi lyriques que détaillées : «*J'entendis, avant de le voir, le peloton qui arrivait à nous dans son fracas furieux, accentué par le cliquetis des étriers et des mors, le crissement des cuirs et les jurons sourds des jockeys pliés sur leurs selles ; j'ouvris les yeux alors et je vis, flottant comme un étendard au-dessus des corps allongés, luisants de sueur, musclés, si nus, des chevaux, le tourbillon bariolé des casaques.*»

---

En 1990, Françoise Sagan fut encore, pour sa consommation de drogue, condamnée à une peine de prison avec sursis.

Pendant le festival de Cannes, elle et ses amis furent logés somptueusement dans un bateau italien. Mais, comme elle s'était cassée une jambe, elle dut rester dans sa cabine où, dans le but de les distraire et de les faire rire, elle écrivit :

---

**‘Les faux-fuyants’**  
(1991)

Roman

Dans la débâcle de juin 1940, quatre Parisiens riches, sophistiqués et désinvoltes, deux grandes bourgeoises, Diane Lessing et Luce Ader, et deux hommes, le snob Bruno Delors, amant de Luce et tenant de l'extrême droite, et Loïc Lhermitte, diplomate homosexuel, fuient sur les routes à bord d'une luxueuse limousine, à destination de Biarritz. Bloqués en pleine campagne, dans la Beauce, où d'autres réfugiés ont l'air d'être en vacances, ils sont soudain survolés par un Stuka qui les mitraille, tuant le chauffeur et rendant inutilisable la voiture. Survient un paysan, Maurice Henri, qui, dans sa charrette, les conduit à sa ferme. Mais, un autre avion les attaquant, il est blessé, et le cheval s'emballe. Ils parviennent tout de même à la ferme où ils sont décontenancés par une fermière très laconique, la mère de Maurice, Arlette, par un bâtiment très rustique, par des nourritures très simples, par des toilettes rudimentaires, par des médicaments archaïques. Ils reprendraient vite leurs propos frivoles, mais il leur faut descendre le cadavre dans la cave. Luce s'inquiétant du blessé, celui-ci se montre entreprenant, et une relation se noue.

Le lendemain, la fermière reçoit la visite du propriétaire qui exige le paiement des fermages. Se manifeste «*le pépé*» qui a perdu toutes ses dents et pousse des cris animaux. La voiture est tirée au village que découvrent les Parisiens. Mais le garagiste constate : «*Le moulin pisse de partout*», et elle ne peut pas être réparée. Bruno, pour qui le village est «*le trou de cul du monde*», s'offusque de voir

Luce faire la vaisselle, et Maurice se promet de lui casser la gueule. Comme il faut faire les moissons, traire les vaches, il préfère s'esquiver. A lieu l'enterrement du chauffeur, le trou ayant été creusé par Loïc. Mais quelle prière dire? de quelle religion était-il? quel était son nom de famille?

Sur la route, victime d'une insolation, Bruno titube et finalement s'abat. Quand il est réveillé, il divague totalement, se croyant au Bois et demandant un taxi. Un simple d'esprit, appelé "J'irai point" et qui a déjà subi les assauts du vicaire, lui montre son affection et le trouve consentant. Mais il est ramené à la ferme.

Tandis que Loïc conduit le tracteur et roule sa première cigarette, Luce et Diane apprennent à traire. Loïc surprend, dans le foin, les ébats de Luce et de Maurice, de nouveau alerte en dépit de ses béquilles.

Le lendemain, viennent à la ferme des parents de la fermière pour faire la moisson où Loïc se fait un plaisir de conduire la machine. Diane fait enlever son éternel foulard à Arlette, la fermière, qui déploie sa magnifique chevelure et découvre la coquetterie. Puis c'est le grand repas en plein air pendant lequel Bruno, se réveillant, est de nouveau pris dans ses bras par "J'irai point". Est évoquée la mort du cochon qui aura lieu en octobre : «*Il faudra revenir !*»

Mais survient le propriétaire avec des acheteurs éventuels. La fermière doit faire part de ses ennuis financiers. Les trois bourgeois s'attaquent au propriétaire en faisant étalage de leurs parentés et de leurs relations : Monsieur le comte les invite au château, mais ils négocient un délai pour les fermiers. On se retrouve donc entre gens bien, la conversation oscillant entre propos politiques, badinages et préoccupations financières qu'interrompt à peine la déclaration du maréchal Pétain à la radio : «*Je fais à la France le don de ma personne*». Tandis que Bruno a demandé à la châtelaine une visite des lieux, les autres renouent avec le plaisir du jeu. Les femmes, pensant à prendre une douche, entendent à quels ébats se livrent Bruno et la châtelaine. Loïc, laissé seul avec le comte, ne tarde pas à le plumer. Or, Diane connaissant le secret de ses escapades à Paris, ils exercent sur lui un chantage, et il cède aux Henri la ferme, aux Parisiens, sa Peugeot.

Ils peuvent donc partir, la fermière mouillant de ses larmes son titre de propriété, Maurice regrettant le départ de Luce qui déclare : «*Jamais je ne me suis sentie aussi proche de quelqu'un. Mais ma vie est à Paris*». Tandis qu'à côté de la radio, le vieux ne cesse de pousser ses cris, résonne l'appel du général de Gaulle qu'il est le seul à entendre, ayant soudain perdu son gâtisme. Et la voiture quitte la ferme.

Sur la route, tandis que conduit Bruno, qui s'est révélé pour ce qu'il est : un gigolo, Diane envisage «*le retour à la civilisation*», mais Loïc regrette la ferme car, au Quai d'Orsay, il prépare les guerres. Des Allemands leur font signe de s'arrêter et, comme ils passent outre, tirent sur la voiture et l'immobilisent. «*Où vous croyez-vous?*» demande Diane. «*Mais chez nous, chère madame, chez nous.*» répond le très distingué officier allemand.

### Commentaire

Ce roman, qui n'est surtout pas un roman de guerre, mais qui faisait de la tragédie de la guerre et de l'exode une comédie, dans une tradition déjà illustrée par les films "*La grande vadrouille*" (1956) et "*La traversée de Paris*" (1956), irrésistible de verve brillante et de gaieté, fut assurément le plus drôle que Françoise Sagan ait écrit. Elle sortit ses personnages de leur milieu ouaté pour les plonger dans la France profonde. Enfilant des situations un peu trop boulevardières et «*téléphonées*», le déroulement de l'action étant quelque peu conventionnel, elle usa d'une ficelle classique du genre comique, en enfermant ses personnages dans un environnement dont ils ne soupçonnaient peut-être même pas l'existence, ces bourgeois parisiens profondément empreints de snobisme étant contraints de côtoyer la rusticité d'une ferme et les travaux de paysans. De ce véritable choc de civilisations entre Parisiens décadents et campagnards qui leur paraissent d'abord être des «*sauvages*», découle d'abord l'incompréhension : ils s'observent, se refusent, puis s'interrogent. Puis les Parisiens prennent conscience des différences de lexique et de la traduction nécessaire : Diane doit remplacer «*spleen*» par «*cafard*» pour être comprise, tandis qu'Arlette commente l'attrait des bourgeois pour le châtelain par cet adage : «*Changement d'herbage réjouit les veaux*». Les Parisiens, acceptant leur nouvelle condition, y trouvent un certain plaisir, et même enfin s'y découvrent. Leur attitude était guindée au

début, mais, leurs défenses personnelles s'effondrant, ils s'aperçoivent qu'ils se sont fourvoyés toute leur vie, qu'ils se sont emprisonnés dans un statut social.

Luce découvre le plaisir avec le jeune paysan, Maurice, qui la prend violemment, sans discours, ce qui a le don de la combler pleinement et ne l'empêche pas de tomber amoureuse de cet étalon un peu rude. Diane, bourgeoise d'un certain âge, nantie d'un cynisme accentué de quelques pointes de mépris, en vient à respecter la fermière, à avoir une relation amicale avec elle, à offrir ses services à la cuisine. Le dandy parisien qu'est Loïc se passionne pour les travaux de la ferme, ne se sent jamais aussi heureux que lorsqu'il manoeuvre le tracteur. Seul Bruno, victime d'une sottise inébranlable, reste campé sur ses positions, ne se retrouvant à l'aise qu'avec la châtelaine.

L'ironie politique est marquée par les deux déclarations : celle de Pétain et celle de De Gaulle.

En 2000, le roman fut adapté au cinéma par Pierre Boutron, sur un scénario de celui-ci et de Tonino Benacquista, avec Catherine Jacob, Arielle Dombasle, Nicolas Vaude, Laurent Spielvogel, François Perrot, Jean Guerrin et Nada Stancar.

---

En 1991, André Guelfi, l'un des protagonistes de l'affaire Elf, demanda à Françoise Sagan de jouer les femmes d'influence, de profiter de ses accointances avec le pouvoir, d'intervenir auprès de François Mitterrand pour favoriser l'activité de la compagnie pétrolière en Ouzbékistan. Comme elle était endettée jusqu'au cou, elle accepta, contre la promesse d'une commission de 5,5 millions de francs. Selon Marc Francelet, qui servit d'intermédiaire, seule une partie de la somme aurait été versée, sous forme de travaux dans son manoir normand, qu'elle omit de déclarer aux services fiscaux car elle avait un petit côté coquin et aimait les filouteries. Mais, dans cette histoire, on se servit d'elle pour blanchir de l'argent, et, si les travaux furent facturés quatre millions de francs, il y en avait à peine pour le tiers.

Sa consommation de cocaïne entraînait la ronde nocturne des «dealers» et autres voyous du milieu qui lui procuraient ses quatre grammes quotidiens (ce qui coûtait la bagatelle de 15 000 euros par mois), les «overdoses», les comas à répétition, l'incessant ballet de SOS-Médecins. Autour d'elle, tout était contaminé; d'ailleurs, son fox-terrier Banco succomba après avoir «sniffé» les mouchoirs de sa maîtresse ! Elle subit même une perquisition par la brigade mondaine qui avait découvert le scandale d'un réseau de drogue de «la haute» : elle fut trouvée en possession de 600 grammes d'héroïne ! Devant désormais se soumettre à un contrôle en fournissant de son urine à un laboratoire, pour donner le change, elle obligeait sa secrétaire à donner de la sienne.

Elle publia :

---

### **"Répliques"**

(1992)

#### Entretiens

Françoise Sagan, attachante et vraie, lucide et sincère, exprime ses opinions sur l'amour, l'amitié, l'intelligence (la définissant ainsi : «*Avec de l'imagination, on se met à la place des autres, et alors on les comprend, donc on les respecte. L'intelligence, c'est, d'abord, comprendre au sens latin du terme.*»), l'argent, l'écriture, les êtres et la vie («*À partir d'un certain âge, on n'a pour les gens que les sentiments qui vous arrangent, qui ne prennent que la place qu'on peut leur donner. C'est une question d'horaire. [...] On choisit les gens en fonction de la place qui reste.*»)

À un journaliste qui lui demanda : «Comment s'explique le phénomène Sagan?», elle répondit : «*Il s'agit avant tout d'un phénomène sociologique. Le fait d'avoir écrit une histoire où le corps était perçu comme un élément naturel de notre société a, curieusement, fait scandale. Cela m'a beaucoup étonnée à l'époque, car mon intention n'était pas du tout perverse.*»

---

**‘Et toute ma sympathie’**  
(1993)

Recueil de treize textes de 213 pages

Françoise Sagan nous livre, avec toute sa sympathie, les impressions que lui ont laissées Ava Gardner («*Elle était plus belle que ses rivales, plus amoureuse et plus désinvolte aussi. Et elle était plus seule que toutes.*»), Greta Garbo, Federico Fellini, Catherine Deneuve, Mikhaïl Gorbatchev.

Elle donne aussi :

- des essais : sur ‘*Le rire*’ ; sur la passion des chevaux ;
- des hommages au «sentiment de nature», où elle fait un petit pied-de-nez amusé à certains écologistes parisiens ; à Cajarc, le village natal ;
- un poème sur les maisons louées ;
- une lettre d’amour où la narratrice fait ses adieux à celui qui ne l’aime plus ;
- une parodie des grands débats télévisés intitulée ‘*Les débatteurs*’.

Commentaire

Le titre est inspiré de la bourde que la romancière fit lors de son premier voyage aux États-Unis, quand elle dédicacha ses livres avec la mention «*with all my sympathies*», faux-ami anglais qui, en français, se traduirait par «avec toutes mes condoléances».

Ces treize textes constituent un recueil moins homogène, plus iconoclaste que le premier (‘*Avec mon meilleur souvenir*’, 1984). On est frappé par la qualité du regard de Françoise Sagan. Mais, quand elle parle de Fellini, on en apprend plus sur elle que sur Fellini ; c’est à prendre ou à laisser ; mais, si on est preneur, si on joue le jeu, son Fellini se met à vivre, à bouger, à respirer, plus vrai que le vrai, plus grand que le grand, et du coup, s’imprime en mémoire aussi sûrement que ses personnages de romans. Sa Garbo aux «*chagrins muets*» devient à jamais l’«*animal hautain et mystérieux*» qu’elle évoque, «*un animal prisonnier que l’alcool délivrait souvent*». Et la plus que parfaite Catherine Deneuve devient miraculeusement plus fragile, avec «*cette lueur mate qui parfois surgit du châtain de ses yeux, s’affole et laisse deviner une fêlure dans toute cette blondeur*».

Qu’importe, que ces évocations, ces portraits soient ou non rigoureusement fidèles ou véridiques. Elle affirma d’ailleurs : «*La vérité n’est nécessaire que pour les faibles ou les prudes*».

---

En quelques années, Françoise Sagan perdit son frère, Robert Westhof (victime de son alcoolisme, il aurait pu être l’un de ses personnages, par son charme et par son désespoir), sa mère, Peggy Roche, Jacques Chazot. Elle ne s’en remit pas. Parlant de la mort, elle confia : «*Je peux vous rassurer : derrière, il n’y a rien. C’est le noir, le néant total. Voir souvent la mort de si près lui enlève, croyez-moi, beaucoup de prestige.*»

Elle eut une nouvelle compagne, Ingrid Mechoulam, l’épouse d’un vieux millionnaire, qui allait la soutenir pendant douze ans, l’hébergeant chez elle, avenue Foch, la soignant, l’emmenant à l’hôpital, tout en lui donnant de l’alcool et de la cocaïne. Mais elle la coupa du monde.

En 1993, Guy Schoeller rassembla ses romans en un gros volume de 1400 pages de la collection “Bouquins” qu’il avait créée.

Elle publia :

---

**“Un chagrin de passage”**  
(1994)

Roman

Matthieu Cazanel, quarante ans, architecte, marié, sans enfant, mais doté d'une jeune maîtresse, aimé des femmes d'une façon générale et aimant la vie qui le lui rend bien, apprend un matin qu'il a un cancer des poumons. Il fume depuis toujours, et son médecin ne lui donne plus que quelques mois à vivre. Cela l'oblige à passer en revue son existence vide, où tout a été faux : son mariage, ses amours, sa profession, ses amitiés ; à l'assumer finalement, non sans résignation. Il décide de consacrer sa journée à revoir ses amis et ses femmes : Sonia, sa maîtresse, Hélène, son épouse, Mathilde, son ancienne maîtresse et la seule femme qu'il ait aimée. Mais la pensée de la mort plane en permanence. *«C'est qu'après ce premier jour nu, net et bizarre, qu'il vivait aujourd'hui, on ne devait pas se retrouver aisément nez à nez avec sa propre mort. Les premières attaques de la souffrance, peut-être, devaient vous renseigner sur la suite avec assez de précision pour qu'on la refuse. Ce jour-là, il fallait avoir tout sous la main, et ne pas user sa détermination à tenter de convaincre un docteur ou un pharmacien, voire un armurier, de vous dépanner.»* Est-ce l'effet de la maladie? l'angoisse de la mort? l'insipidité de la vie en comparaison avec son état d'esprit? Toujours est-il qu'il est déçu. Ses amis, ses amantes ne savent pas entendre sa douleur ni le soutenir comme il aimerait l'être. Mais sait-il vraiment ce dont il a besoin? Cette journée où finalement personne ne pense à l'autre mais cherche une trace de soi chez l'autre, un regard, un débris de mémoire, est pour lui bien plus éprouvante que sa consultation médicale. Et puis, alors qu'il s'abandonne à son destin, son médecin lui téléphone pour lui dire que le diagnostic était erroné.

Commentaire

Il s'agit certes d'une fausse tragédie, mais ce cruel cauchemar inspire à Françoise Sagan de splendides accents de moraliste : *«C'était une époque dure pour ses passagers, où à force de tout voir et de tout entendre - y compris ce qu'il ne fallait pas - personne ne savait plus rien exprimer, sinon, par moments, un appétit effréné et ennuyeux pour l'argent, ou un goût lymphatique et parfois mortel pour l'évasion - le plaisir lui-même étant devenu un danger diabolique.»* Ce livre grave et dénudé révélait que son monde doré et futile cachait l'angoisse, le drame, l'absence de tendresse chez les gens en général, une nostalgie de l'amour bien amère.

---

En 1995, Françoise Sagan fut, à nouveau pour sa consommation de drogue, condamnée à une peine de prison avec sursis.

À l'arrivée de Jacques Chirac au pouvoir, un contrôle fiscal fut déclenché.

Elle publia :

---

**“Le miroir égaré”**  
(1997)

Roman de 230 pages

À Paris, un couple de presque cinquantenaires, la journaliste Sybil Delsey et l'éditeur François Rosset, sont des amants heureux que (semble-t-il) rien ne peut séparer, ni personne. Ils s'aiment jusqu'à faire l'amour face à un miroir, dans le ventre d'un théâtre parisien, car ils ont reçu en héritage, d'un auteur tchèque qui est mort, une pièce, “L'averse”, qu'ils ont traduite, adaptée et qu'ils veulent monter. Ils sont venus la porter, tremblant d'amour et de trac, à la propriétaire de ce théâtre baigné dans *«une lumière de maison de passe»*, Mouna Vogel, veuve alcoolique d'un riche industriel allemand, ancienne actrice. Cette femme âgée d'une cinquantaine d'années mais dont le coeur fragile

bat encore fort jette sur François les feux de son dernier éclat. Il succombe et elle le met dans son lit, dans une garçonnière de milliardaire. Il corrige sa mauvaise conscience par un fataliste «*Avec vingt ans de plus dans chaque rôle, voilà que nous jouons "le Diable au corps"*». Le pire, c'est qu'elle réécrit la pièce, qui est tchékhovienne, pour en faire une farce à la Feydeau. Aussi Sybil et François rompent-ils.

### Commentaire

Si l'on finit par oublier que les héros sont plus proches de Cocteau académicien que de Radiguet, c'est grâce à l'art de la romancière, qui réveille chez eux, d'une main experte, des sentiments oubliés, des désirs négligés, et leur offre même des plaisirs inédits. L'air de rien, avec une minutie de chirurgien, elle déshabille les âmes de leur gangue d'idées reçues, de leurs oripeaux ordinaires, pour en révéler la nudité. Ne reste plus, alors, qu'une huile essentielle de sentiments.

---

Les livres de Françoise Sagan se vendant moins, ses revenus diminuaient. Mais l'argent qu'elle gagnait lui brûlait les doigts. Elle fut imprévoyante, négligea de payer ses impôts.

En 1998, elle se cassa le fémur et subit alors plusieurs opérations.

Gallimard lui demanda de dresser un bilan de son oeuvre et de sa carrière. Pour ce faire, elle dut relire tous ses romans, «*tâche accablante, amusante et parfois cruelle*». Cela donna :

---

### **"Derrière l'épaule"** (1998)

#### Recueil de textes autobiographiques

Françoise Sagan, qui commence en affirmant : «*Je n'ai jamais voulu écrire l'histoire de ma vie*», examine ses romans :

- Elle apprécie "*Bonjour tristesse*", un roman «*rapide, heureux et bien écrit*», un galop «*instinctif et roué*» ; elle dit qu'on peut le lire «*sans ennui et sans déchéance*» ; elle déclare : «*La gloire [...] je l'ai rencontrée à dix-huit ans en cent quatre-vingt-huit pages, c'était comme un coup de grisou.*»

- Elle s'indigne avec férocité devant "*Dans un mois, dans un an*", un «*petit roman inoffensif, maigrichon, comme un enfant prématuré, avec le même air cotonneux*», le texte lui paraissant caractérisé par le manque de soin, «*bourré de phrases de moraliste [...] Où donc allais-je chercher ce ton de vieille femme cynique? Je me le demande encore. Mais ces maximes définitives, cette fausse audace mêlée de sagesse me réjouissent énormément : je croirais volontiers que plus sa vie est tumultueuse, plus un auteur est sentencieux.*»

- Elle trouve «*si personnel*» "*Des bleus à l'âme*".

- "*Un peu de soleil dans l'eau froide*" est à ses yeux «*le plus passionné, le plus passionnant de mes livres*».

- "*Le garde du coeur*" lui paraît «*distrayant*».

- Elle condamne "*Un profil perdu*" en se demandant : «*Comment peut-on écrire, pendant six mois sur des gens inintéressants?*»

- Elle se vexe devant la réaction du public qui a adoré "*Avec mon meilleur souvenir*" : «*Il n'y avait pas la moindre imagination dans ce livre, seulement de la mémoire. N'importe qui peut faire preuve de mémoire. L'imagination, elle, est indépendante et peut être rebelle.*»

- Elle adore "*La femme fardée*".

Révélant quelques anecdotes, elle évoque sa rencontre avec Bernard Frank, le chroniqueur du "Nouvel observateur" qu'elle connut dès l'année de "*Bonjour tristesse*", où il avait vingt-cinq ans : «*C'était un jeune homme hirsute. Il avait de gros sourcils, une belle voix, de belles mains, et se montrait sarcastique avec la petite Sagan que depuis il n'a pas quittée, à part quelques aventures sentimentales, et elle aussi. Il était lié avec Sartre, il était pour moi l'intellectuel même. Nous avons*

*cohabité au gré de nos maisons, de nos mariages divers, mais sans être séparés par autre chose que le temps qui passe. Bien sûr, son opinion sur ce sujet serait différente, il parlerait plutôt de sa longue patience, j'imagine, et de mes petits romans à la noix.»*

Elle exprime des réflexions sur :

- son mode de vie, disant de son manoir normand : *« Cette maison, je l'ai encore ; c'est la seule chose concrète qui m'appartienne sur cette terre (avec une Mercedes de dix-sept ans) ; et malgré les hypothèques innombrables qui l'ont encombrée et l'encombrent encore, j'espère bien mourir sans l'avoir perdue. »*

- la lecture et la création littéraire : *« La littérature est une longue et tempétueuse syncope. [...] Toutes les sucreries du loisir n'auront rien pu contre ça, ce cadeau sans prix, cette bonne conscience toujours offerte, ce désir toujours mouvant et la liberté qui en découle : le plaisir d'écrire. Je crois que j'aurais envié jusqu'à la haine la personne qui aurait eu "ça", "ça" à ma place. »* - *« J'ai toujours aimé la littérature. Elle m'a toujours aidée. C'est la seule réponse à la terre. Je n'ai jamais pensé que je lui rendais service. »* - *« Il y a longtemps que je ne crois plus au mérite ni à l'effort, en matière artistique du moins. Puis il y a toujours l'exemple éclatant de Stendahl écrivant "La Chartreuse de Parme" en trois semaines dans une ville italienne, exemple qui vous rabat le caquet... »* Elle exprime son amour pour le roman, pour la littérature et l'usage qu'on en fait, pour les personnages *« comme si j'avais eu toute ma vie besoin d'eux »*.

- le désir de postérité qui, pour elle, est *« un désir d'homme »*. Elle ne l'éprouvait pas et disait franchement : *« Mon succès ne me paraît pas à prolongation »*. Et la naissance de son fils avait suffisamment comblé ce désir abstrait d'avenir.

### Commentaire

C'est un exercice effroyable pour un auteur que de porter un jugement sur sa carrière et sur chacun de ses romans. Françoise Sagan s'y livra, et parla avec une sévérité sincère et humble de *« ces bluettes péniblement scandaleuses »*. Le lecteur a l'occasion de parcourir l'oeuvre en apprenant les circonstances qui l'ont générée.

Cette autobiographie partielle est complémentaire d'*« Un certain regard »*.

---

*« Derrière l'épaule »* fut le quarante-troisième et dernier livre de Françoise Sagan.

On allait cependant encore publier :

---

### ***« La petite robe noire »***

(posthume, 2008)

### Recueil d'articles

Ce sont des articles sur la mode, l'élégance, les couturiers, avec notamment un portrait d'Yves Saint Laurent et beaucoup de Peggy Roche.

Au fil des articles, Françoise Sagan vante l'élégance plutôt que la mode, rappelant qu'on peut être belle mais déguisée, ou insignifiante mais brusquement stylisée par une robe. Et que finalement, le jeu consiste à trouver comment être personnelle sans être bizarre, raffinée sans être apprêtée, confortable sans être négligée. Il s'agit de plaire et non pas d'épater, d'attirer et non de provoquer. *« On dit qu'une femme s'habille pour son entourage, les hommes, les copines. En fait, c'est pour soi qu'on s'habille. De manière à se trouver bien et prendre une attitude de conquête qui vous donne effectivement, l'impression d'être en forme. Mais il y a des jours où l'on se sent mal et quoi qu'on puisse se mettre, on s'habille d'une manière tout à fait gâchée. Il vaut mieux choisir un vieux chandail, une vieille jupe. Avec ces vieux complices, on sait qu'on passera plus ou moins inaperçu, mais que ce sera confortable. »* - *« On ne s'habille pas pour éblouir les autres femmes ou pour les embêter. On s'habille pour se déshabiller. Une robe n'a de sens que si un homme a envie de vous l'enlever, je dis*

*bien l'enlever pas l'arracher en hurlant d'horreur. Un homme ne vous aime pas pour une robe. Seulement, un jour, il vous réclamera aigrement "cette robe bleue tu sais" (aux orties depuis deux ans), qu'il n'avait pas semblé voir. Les hommes se souviennent des robes, mais leur mémoire est sélective. Évitez les barboteuses. Celles-là, ils les "voient" d'abord. et s'en souviennent ensuite.»*

---

**'Au cinéma'**  
(posthume, 2008)

Recueil d'articles

Ils parurent dans "L'égoïste", "L'express", "Vogue", "Senso", "Elle" ou "Le monde". Ce sont les souvenirs et les avis de Françoise Sagan sur le cinéma, qu'elle adorait. Elle en a parlé, régulièrement, fut critique cinéma à "L'express". Ses réalisateurs préférés étaient Bergman, Antonioni, Losey. Très tôt le cinéma, et plus spécialement le cinéma américain, s'intéressa à ses romans. Mais elle n'intervint jamais sur leurs adaptations. Elle fit elle-même deux petits films, flirtant avec la Nouvelle Vague. En 1979, elle fut présidente du jury de Cannes

Elle trace des portraits de personnalités telles que Duras, Fellini, Deneuve, Hossein, Bardot («*Soumise à son destin de flashes, de star et de bête curieuse, mais plus soumise encore à son instinct d'animal femelle parfaitement libre de son sang et de ses impulsions, telle était Brigitte Bardot. C'est alors qu'on tenta de lui imposer des devoirs. Ayant tous les droits païens : choisir, apprécier, aimer, quitter. On tenta de lui imposer des devoirs chrétiens : travailler, épouser, aimer son métier, élever, etc.. Elle ne s'y trompa pas, elle refusa. Elle prit les droits naturels de sa beauté, de sa nature, et refusa les faux devoirs avec une belle énergie de guéparde. On la dota d'hommes qu'elle rejeta un jour, de rôles qu'elle se borna à interpréter, de malaises qu'elle se refusa à ressentir ouvertement.*»)

Commentaire

Ces textes révèlent l'humour et le sens de la critique de Françoise Sagan.

---

**'Maisons louées'**  
(posthume, 2009)

Recueil d'articles

Ils furent publiés dans "L'égoïste", "L'express", "Elle", "Vogue", "Senso", "Le monde".

Françoise Sagan y évoque :

- les neuf jours à Cuba, au milieu des années 50, la rencontre avec Fidel Castro, l'admiration pour le «leader maximo» qui est si proche de son peuple, les conversations avec les Cubains : *«Il y a un côté prodigieusement énervant chez les Cubains, c'est le côté "nouveau libre". Ils sont nouveaux libres comme on est nouveau riche. Ce sont eux qui ont inventé la révolution, le monde a les yeux fixés sur eux, tout le monde les admire, et il n'y a que les salauds pour se permettre la plus légère objection. Ils semblent ignorer parfaitement (je parle du Cubain moyen) qu'ils sont à une heure de l'Amérique, qu'ils ont demandé l'aide des Russes et que ce peut être une raison de l'intérêt que leur porte la presse mondiale. Enfin, ils sont persuadés qu'à part la Russie, tous les peuples vivent sous une affreuse tyrannie et que nous-mêmes Français, prétons la main à un bourreau sanguinaire nommé De Gaulle. Des conversations de ce genre, si elles se prolongent vous mènent au bord de l'apoplexie.»*

- le séjour à Jérusalem ;

- Saint-Tropez, alors *«petite ville tranquille où l'inattendu est impossible»* ;

- Carjac où, loin de la folie provoquée par la sortie de son premier roman, elle était *«toujours la petite-fille de Mme Laubard, vous savez, celle qui écrit des livres. Au demeurant, pas grand-monde ne les lit et ma grand-mère est plus plainte qu'enviée.»*

## Commentaire

Les textes sont brefs, incisifs, et presque jubilatoires. Mais l'économie de mots n'empêche pas la profondeur d'analyse, l'étonnante clairvoyance qui viennent contredire la prétendue légèreté qu'on reprocha souvent à Françoise Sagan.

---

En 2002, lâchée par les socialistes qui répudiaient à travers elle la mitterandolâtrie, Françoise Sagan comparut devant le tribunal pour avoir dissimulé au fisc près de 5,5 millions de francs reçus d'André Guelfi dans le cadre de l'affaire Elf. Elle fut condamnée à un an d'emprisonnement avec sursis pour fraude fiscale, et dut rembourser, aggravés de pénalités, les revenus dissimulés. Elle, qui avait vécu dans l'insouciance, dut faire face à la réalité de la vie.

Les pouvoirs publics, respectant une forme d'égalité, ne voulant pas lui accorder de passe-droit, le ministre du budget se vantant de ne pas l'avoir aidée, confisquèrent les droits sur ses derniers livres, lui firent subir des saisies. Ainsi sa maison d'Équemauville, dont elle répétait que c'était son «*seul bien sur la terre*», dont elle assurait qu'«*elle vaut huit milliards de souvenirs*», qui était mangée par le lierre et les dettes, qui avait été vingt fois hypothéquée, fut mise à l'encan, en plein air ; mais Ingrid Mechoulam la racheta in extremis. Jean Grouet, à la fois agent et éditeur, tenta d'endiguer ses problèmes financiers.

Mais elle, qui, dans quasiment toute son œuvre, avait dit du mal des riches, eut à la fin ce qu'elle voulait : elle fut ruinée, sans le sou, privée de chèque, ayant à peine de quoi s'acheter ses cigarettes. Elle dut vendre ses bijoux et les plus beaux cadeaux qu'elle avait reçus dans sa vie. Clocharde de luxe qui prévoyait de finir à l'hospice, elle vivait de la charité de ses derniers amis, sans lesquels elle aurait été une S.D.F.. Se sentant coincée, éprouvant une colère profonde contre cette injustice, elle s'enferma dans un désenchantement élégant. Et elle n'arrivait plus à écrire, ayant entamé deux livres qu'elle ne pouvait terminer car elle n'avait pas le cœur à l'ouvrage.

Des écrivains publièrent une pétition dénonçant cet acharnement et réclamant que sa dette fut effacée par les agents de l'administration fiscale. Cela ne manqua pas de provoquer dans les médias des réactions pour le moins contrastées de contribuables révoltés à l'idée qu'un écrivain, au motif de son seul statut de créateur, puisse bénéficier d'un privilège si exorbitant qu'il le faisait échapper à la loi du commun.

Cette année-là, elle donna à Guillaume Durand sa dernière grande entrevue télévisée : on y découvrit une femme fragile, usée, cassée, brûlée, au visage ravagé, plus bégayante encore qu'à l'accoutumée, ce qui faisait vaciller l'aura d'éternelle jeunesse qui jusqu'alors nimait son personnage. Mais elle portait un regard d'une lucidité effarante sur son passé, son œuvre, son entourage, avait conservé comme un viatique sa fantaisie, son humour, son mépris définitif des honneurs et de l'argent.

Comme elle déclinait physiquement, elle devint très difficile d'accès, n'ouvrant plus sa porte, même à François Mitterand, restant en pyjama à lire au lit les grandes romancières anglaises, sa célèbre cigarette Kool à la main. Dans une lente agonie qui succédait à une vie excessive, son corps flancha, on la trimballait sans cesse d'hôpitaux en centres de rééducation. À la fin, personnage diaphane, elle ne pesait plus que 35 kilos.

Au printemps 2004, le ministre de la culture, Renaud Donnedieu de Vabres, alerté par sa situation, envoya un émissaire en Normandie pour essayer de trouver une solution. Elle devait le revoir à l'automne. Pourtant, elle reçut encore du papier bleu une semaine encore avant sa mort qui survint, le 24 septembre. À l'hôpital de Honfleur, où elle était depuis plusieurs jours, elle succomba à une embolie pulmonaire.

Lui fut alors rendu un hommage unanime, par la presse comme par les grands personnages qui se bousculèrent, tout à coup, pour saluer la disparue, la légère, l'insouciance, la gracieuse, la délicieuse écrivaine que chacun feignit de regretter, la romancière au «*charme subtil*» (Chirac) et au «*sourire mélancolique et pourtant joyeux*» (Raffarin), alors qu'ils l'avaient laissé s'enliser dans la désolation, la ruine.

Elle fut inhumée dans le petit cimetière du hameau de Seuzac, où se trouve le caveau de sa famille, à quelques kilomètres de son village natal de Cajarc. Avaient pu pénétrer dans l'enceinte son fils, Denis Westhoff, sa sœur, Suzanne, une cinquantaine de personnes, de proches amis (Juliette Gréco, Pierre Bergé, Bernard Frank) et des habitants du hameau. Elle repose désormais auprès de Peggy Roche.

En 2005, Geneviève Moll publia *“Madame Sagan”*, qui fut la première grande biographie consacrée à Françoise Sagan depuis sa disparition, qui était documentée, notamment sur ses derniers moments, par des rencontres inédites.

En juin 2007 sortit *“Sagan, une vie de tous les dangers”*, un film d'André Halimi, qui est une réhabilitation sensible, intelligente et respectueuse.

En 2008, parut une biographie de Marie-Dominique Lelièvre, *“Sagan à toute allure”*. Menant une enquête littéraire à suspense, elle eut accès à des archives confidentielles. Elle rencontra les amis intimes de Sagan, Florence Malraux et Bernard Frank, mais aussi ses secrétaires, sa dernière compagne, son fils, sa banquière, ses médecins, ses éditeurs, sa gouvernante. Elle visita ses maisons, feuilleta ses livres, consulta ses manuscrits et sa garde-robe, écouta ses disques et même dormit dans son lit... Elle écrivit une biographie étonnamment vivante, un kaléidoscope foisonnant de documents secrets, de coups de théâtre, d'émotions, de révélations, osa, avec une précision d'huissière, évaluer le prix de folies ruineuses, chiffrer le déficit, fit voir l'envers, parfois sordide, d'un décor en trompe-l'œil, brossa le portrait en clair-obscur d'une femme fragile et attachante, dont elle révéla la bisexualité, dont elle montra qu'à travers ses livres se dégage une vérité qui dérange tous ceux qui ne veulent voir en elle qu'extravagance et frivolité : Françoise Sagan fut dominée par le sentiment de la solitude et par les efforts qu'elle fit pour s'en évader.

En juin 2008 sortit le téléfilm en deux parties de Diane Kurys, *“Sagan”*, le rôle étant interprété par Sylvie Testud à qui sa ressemblance physique, sa sensibilité nerveuse, son jeu complètement habité et convaincant (elle se montra capable de reproduire à la perfection les gestes, le débit saccadé, et de laisser transparaître l'immense détresse intérieure), permirent de relever le défi, de donner une prestation magistrale. Elle était entourée de Pierre Palmade (Jacques Chazot), Lionel Abelanski (Bernard Franck), Denis Podalydès (Guy Schoeller), Jeanne Balibar (Peggy Roche), Arielle Dombasle (Astrid, en fait Ingrid Mechoulam). On y suivit par le menu les amours tumultueuses, les mariages et divorces, la maternité mal assumée, la maison normande remportée au casino, les accidents, la passion du jeu, les condamnations, la chute dans l'alcool et la drogue, la ruine. Mais, dans ce scénario feuilletonesque foisonnant, qui aligne à la hâte les événements marquants de la vie, dans une approche plutôt conventionnelle qui trahit l'origine télévisuelle du film, où les dialogues font mouche, où les réparties sont savoureuses, l'inspiration ne fut jamais évoquée, l'œuvre fut évacuée, une voix off essayant de combler cette lacune mais en vain.

En 2008 encore, dans *“Un amour de Sagan”*, Annick Geille conta son aventure avec la romancière et avec Bernard Frank.

---

---

### La femme

Elle était gracile, vive, nerveuse, gardant une taille de guêpe anorexique et, longtemps, une étonnante jeunesse.

Sous ses cheveux blonds à la mèche revêche (coiffure dont elle ne changea jamais car, selon elle, il n'y avait pas moyen), elle avait un visage de musaraigne, un air d'oiseau ébouriffé, un rire gamin. Son regard était très aigu, et elle donnait l'impression de tout percevoir, de ne rien laisser échapper. Mais elle montra de la grâce, eut toujours, des débuts à la dégringolade des dernières années, beaucoup d'allure. Elle fit de *«l'élégance absolue»* un art de vivre

Sa nervosité lui faisait passer régulièrement sa main en essuie-glace devant des yeux clignotants, se gratter souvent la nuque (ce qui n'était pas un tic, mais un retour sur soi, pour se rassembler, rester en contact avec son corps), se cabrer sans cesse comme un petit cheval, fumer compulsivement cigarette sur cigarette.

Comme elle était hyper intelligente, elle pensait très vite, possédait un sens de la réplique exceptionnel, un art de la formule. On a beaucoup dit, parfois avec mépris ou avec dédain que le meilleur de Françoise Sagan était dans ses interviews. Elle y fut toujours admirable à la fois de pétillance et de simplicité. Parmi les exemples de bons mots, glanés dans ses entretiens à la presse, on peut citer :

- *«Les cadeaux du ciel? Le talent pour écrire, des parents charmants, une bonne santé, trouver toujours une place pour se garer.»*

- *«La gauche dont je me réclame souhaite que tout le monde roule en Jaguar.»*

- *«Je n'ai jamais eu envie de perdre ma vie... J'ai eu peur de continuer à vivre.»*

- *«S'il y a une calamité dont il faut se méfier aujourd'hui, à part la remontée du nazisme, c'est la télévision.»*

- *«Mon enfance fut si longue que je ne suis pas sûre d'en être sortie.»*

- *«Pas d'âge pour apprendre à vivre, on fait ça toute sa vie.»*

Répondant au «questionnaire de Proust», elle s'attribua comme principal trait de caractère : *«Un certain humour, peut-être»*, y vit aussi son principal défaut et déclara apprécier le plus chez ses amis *«la même chose»*. Cet humour fin pouvait être féroce, et elle avait le goût de la dérision et de l'autodérision.

Mais, la voix rauque de trop d'excès, elle parlait en phrases ponctuées de points de suspension. Son débit saccadé ne cessa de s'accélérer au point que, dans sa conversation précipitée et hachée au point d'être incompréhensible, les mots se recouvraient. Elle ratait deux-trois syllabes, mais s'en fichait, ne s'appesantissait jamais dans sa bafouillante gaucherie. D'ailleurs, elle ne répondait pas aux autres, elle prenait la parole comme si elle engageait la conversation elle-même.

Vraie et libre, au point d'avoir longtemps fait ce dont elle avait envie, incarnation de la légèreté, de la mobilité, de l'indépendance, elle répondit toujours à ses impulsions, misant tout sur un coup de tête ou sur un coup de dé. Comme l'adrénaline lui servait de moteur et qu'elle était capable de vivre à cent à l'heure, elle chercha les émotions fortes et vécut d'excès, y compris dans le travail.

Elle, qui avait été gâtée par ses parents dans son enfance, réussit à faire ce qui lui plaisait : vivre en écrivant, sa vraie grande passion étant celle de l'écriture. Elle acquit ainsi le succès, l'argent, l'amour. Aussi ne voyait-elle pas pourquoi, ni à qui rembourser. Elle n'avait pas honte d'elle-même, ne s'excusait pas de son complet triomphe, alors que tant d'autres s'excusaient de leur demi-succès. Elle ne respecta jamais vraiment les limites, les règles, affirma sa liberté : *«Le péchi-prêcha de la femme libre, sûre d'elle sept heures par jour dans son petit bureau, responsable, m'ennuie profondément. J'aime rêver, ne rien faire, voir le temps passer, sans jamais avoir la sensation d'être à vide, de s'ennuyer : la liberté c'est ça. [...] Je crois qu'on ne peut perdre son temps qu'en pensant à le gagner. [...] Quand je regarde filer les nuages ou que je fais des bêtises, qui pour moi n'en sont pas, je ne perds pas mon temps, car je le vois passer. [...] Un autre grand luxe aujourd'hui, c'est la solitude. On ne l'a jamais: bureau-famille, famille-bureau. [...] La société vole le temps. La seule chose que chacun possède pour en faire ce qu'il veut. La société s'en moque, elle n'a aucun respect pour les individus. Tout se passe comme si chacun sacrifiait dix ou quinze années de sa vie sur l'autel de l'économie.»* . Elle scandalisa pour cette fidélité à la liberté qu'elle payait très cher sur le tard.

Elle était devenue un personnage, était l'amie de grands de ce monde, mais s'en amusa, s'en moqua (*«J'ai porté ma légende comme une voilette.»- «La réussite? L'impression d'avoir un masque un peu collant sur la tête.»*), car la notoriété n'était pas l'essentiel pour elle. Aussi, refusant la pose et les postures, était-elle, avec les gens qu'elle rencontrait, profondément aimable, simple, directe, attachante, modeste et même d'une grande humilité, se mettant à égalité avec eux même s'ils n'étaient rien, semblant s'excuser de sa gloire, ayant un tel souci de ne blesser personne qu'elle déployait des trésors d'hypocrisie pour faire croire au moindre raseur que son commerce était divin.

Capricieuse, si elle eut des amitiés fidèles, elle eut des amours multiples, se permit des frasques amoureuses, également menées tambour battant et qui défrayèrent la chronique. Elle était, paraît-il, très portée sur le sexe, très active, avait beaucoup d'imagination, allait dans des hôtels de passe, toutes les expériences l'amusant. Elle collectionnait amants et maîtresses. Elle eut très tôt des amants de passage, se lia avec une certaine constance à quelques hommes (mais, avec Bernard Frank, son quasi-frère, qui souvent vécut avec elle avant d'être marié, puis qui se réfugiait chez elle, quand il ne savait pas où aller, rien ne s'est jamais passé : ils s'adoraient, formaient une sorte de couple à la Scott et Zelda Fitzgerald, mais n'étaient pas le genre l'un de l'autre), comme à de nombreuses femmes (elle eut des liaisons éphémères avec Juliette Gréco, Ava Gardner, une des plus belles femmes du monde dont elle fit la conquête par la force de l'esprit, ou Annick Geille, vécut longtemps avec Peggy Roche). Avec elles, elle s'amusa à être une sorte de don Juan saphique manipulateur et pervers. Mais elle n'aborda pas la question des rapports féminins dans ses romans, contrairement à Colette, car, pour elle, c'était honteux.

Elle écrivit : *«L'amour? C'est comme l'argent : il se dépense. Et plus tard, il se pense.»*, mais aussi : *«Aimer, ce n'est pas seulement "aimer bien", c'est surtout comprendre.»* - *«L'amour, c'est, s'il vous arrive quoi que ce soit, de se dire : Tiens, je vais lui raconter. Tiens, j'aurais dû l'emmener avec moi.»* Aussi put-elle avouer sa faiblesse (*«Les quelques fois où j'ai eu un petit peu peur, c'est quand l'homme que j'aimais riait avec une autre femme. Il peut lui faire du pied, de la jambe, je m'en fiche, mais rire...»*), mais déclarer aussi avec cynisme : *«Sans mensonges, il n'y aurait pas de vie de couple. Pas de vie en société. Il n'y aurait rien.»* - *«Une femme qui a un amant est un ange. Une femme qui a deux amants est un monstre. Une femme qui a trois amants est une femme.»* - *«Quand un homme ne vous aime pas assez, on reste des heures à attendre le téléphone ; quand il vous aime trop, on est obligé de se cacher chez Lipp.»* - *«Pour pouvoir tromper un homme, il faut en être vraiment aimée.»* - *«Je ne vois pas pourquoi les gens s'obstinent quand l'amour est parti.»* car, se permettant de badiner avec le plaisir, jouant de duplicité, se masquant, restant fuyante, elle pouvait être infidèle. Elle fut, pour les femmes, l'icône de la liberté sexuelle et eut de ce fait une grande influence sur la société française des années 60, étant souvent photographiée dans "Paris-Match".

Elle qui, répondant au «questionnaire de Proust», affirma avoir le plus d'indulgence pour *«les excès»*, alla toujours jusqu'au bout de ses passions, fut même séduite par le désir de brûler sa vie.

En ce qui concerne l'argent, elle suivit toujours le conseil que lui donna son père quand *«Bonjour tristesse»* lui rapporta un pactole : *«Dépense tout»*. Et elle, qui fut l'écrivain français qui, depuis la guerre, gagna le plus d'argent (elle était la seule, avec André Malraux, à percevoir 20% de droits sur ses livres), ne lui attacha aucune importance, montra une grande inconséquence, dilapida ses à-valoir et ses droits d'auteur avec une sorte d'ébriété, fut maladivement dépensière. Elle déclara : *«Pour moi, garder de l'argent, ça n'a pas de sens»* et citait ce proverbe anglais : *«L'argent? C'est un très bon valet, un très mauvais maître.»* Flammarion confia son budget à une banquière qui réglait tous les frais, payait ses impôts, et ne lui laissait que son argent de poche. Les ennuis financiers de la romancière commencèrent le jour où elle quitta cet éditeur. On lui redonna alors un chéquier. Mais il fallut que son argent soit à nouveau géré par une banquière, de chez Rothschild cette fois, qui encaissait l'argent, payait le personnel, réglait le loyer des appartements, etc. Lorsque l'écrivaine avait besoin de liquidités, un coursier venait lui apporter son «argent de poche».

Elle, qui avait appris à conduire très tôt, qui aimait le faire pieds nus, qui ne craignait pas l'ivresse des excès de vitesse, dont la notice du "Who's Who", à la rubrique «sports», indiquait : «automobile», «claqua» d'abord son «fric» en s'offrant des voitures de sport, des voitures de luxe, des décapotables, qui symbolisèrent son mode de vie et contribuèrent à fixer la légende : Jaguar X/440, Mercedes, Aston Martin, Maserati, Gordini, Ferrari 250 GT, bolides avec lesquels elle se lança dans de folles équipées. Son fils révéla : *«Ma mère conduisait vite mais bien, un peu à la manière d'un ambulancier, sans à-coups. Elle a failli courir une épreuve de mille miles en Italie. Son ami Enzo Ferrari l'y poussait. Mais la course a été annulée cette année-là.»*

Fascinée par la mystérieuse loi du hasard, l'impassibilité vitale du joueur, qui doit dissimuler ses sentiments, aimant *«défier la chance, pour mettre en question son équilibre financier, sa vie, son*

destin», avouant : *«J'ai une vision très romanesque de ma ruine éventuelle»*, elle fut aussi une joueuse impénitente. Incapable de se maîtriser à proximité des casinos, elle les fréquenta assidument pour jouer à la roulette ou au chemin de fer et aux cartes, «flambant» ses avances contre l'Aga Khan, qui devint ainsi son ami. Elle considéra le jeu comme une drogue, mais ne se livra à nul «mea culpa». Cependant, pour vaincre son addiction, elle se fit interdire de casino pendant cinq ans. Mais, ne pouvant s'empêcher de fréquenter les tapis verts, elle passa alors en Angleterre, au Crockford's club de Londres. Elle put jouer au poker des nuits entières. Elle fit encore courir sur les hippodromes de ses chevaux, pour lesquels elle avait une grande passion puisqu'elle faisait de l'équitation dans le Lot, chez sa tante, même si ce sport lui avait valu une fracture du coude.

Vice qu'elle ne cacha jamais, ni dans ses livres souvenirs, ni au cours des interviews accordées aux journalistes, elle s'adonna aux alcools les plus forts (whisky, gin, vodka), se plongea dans des nuits de beuverie qui provoquèrent des gueules de bois et même des crises de delirium tremens. À la question posée par Éric Neuhoff : «L'alcool?» elle répondit sans détour : *«Quand je fais la fête, je bois ce qui me tombe sous la main»*, mais ajouta : *«Ce n'est pas régulier, quand même»*.

Elle fut conduite à la drogue d'abord par la morphine que lui injectèrent les médecins, et devint une invétérée toxicomane, qui recourut à toute une panoplie : amphétamines, anxiolytiques, cocaïne, héroïne. Ce fut ainsi que celle qui incarnait la femme libre de l'après-guerre devint dépendante, non sans défi : *«Je ne me drogue plus, mais si j'ai envie d'accepter un verre de whisky ou une ligne de coke, j'en ai le droit, non? Comme d'avalier de la soude caustique, si l'envie m'en prend.»*. Cette prise assumée de stupéfiants entraîna des cures de désintoxication, des trafics (elle fréquenta des «dealers», devint intime avec la veuve d'un gangster), une surveillance médicale et policière, des arrestations et des condamnations.

Elle, qui déclara : *«Ce n'est pas parce que je suis une intellectuelle que je dois vivre comme un croûton»*, entraînée dans le tourbillon du siècle, cultivant l'insouciance sans être superficielle ni futile, mena longtemps la vie légère et bohème de la jeunesse dorée de l'époque dont elle était le parangon et qu'elle avait su si bien faire entrer en littérature, eut longtemps le goût d'une vie fastueuse, un immense train de vie. Elle fut une noctambule, un vrai papillon attiré par la lumière et la fête, d'abord parce qu'elle était insomniaque. Elle aima la fête, fut une sempiternelle fêtarde, qui organisa des nuits folles, des «fiestas» souvent colorisées par "Paris-Match". Son fils raconta : «Je me souviens, dans l'appartement de la rue Guynemer, face au Luxembourg, de réceptions avec cent cinquante personnes. Je croisais Orson Welles, Ava Gardner ou Georges Pompidou, qui venait régulièrement. Des maîtres d'hôtel servaient champagne et caviar. Ma mère avait horreur de la solitude.» Elle invitait chez elle un mélange de gratin, de jolies filles, de cousins, quelques Rothschild, la fille de Malraux et le fils de Paul Valéry, Bernard Frank et Bernard-Henri Lévy, le jeune Frédéric Beigbeder et le toujours jeune Julien Clerc. Elle aimait danser, allait, plus tard, regretter *«les moments où l'on dansait à deux»*.

Très généreuse, elle tint table ouverte (avec les meilleurs vins et du caviar) et maison ouverte pour la «bande à Sagan», qui groupait de vrais amis qui constituèrent sa garde rapprochée toute sa vie, comme Florence Malraux ou Bernard Frank (ils avaient le même âge, les mêmes origines bourgeoises, le même amour des livres, mais surtout étaient juifs car il semble qu'elle était, depuis sa découverte de la Shoah, taraudée par la culpabilité, et que la lucidité, face aux horreurs du monde, aux mensonges des adultes, les rapprochait), Jacques Chazot, Peggy Roche. Elle indiqua à Éric Neuhoff : *«Ça a existé. Ce sont mes amis. Je vois toujours ceux qui sont encore vivants. C'est très important, les amis, c'est le sel de la terre»*. Elle voulait que ses amis soient heureux et, réputée pour sa gentillesse, distribua son argent à ses copains, offrit bijoux, vêtements... jusqu'à ses propres manuscrits (son fils n'en a récupéré qu'un seul, un inédit illisible). Mais elle fut entourée aussi de parasites qui, chacun se prétendant son meilleur ami, vécurent à ses crochets, lui demandèrent constamment de l'aide, profitèrent d'elle, la «carottèrent», car elle était foncièrement candide, d'une naïveté invraisemblable. De sa bonne brésilienne, elle disait : *«Elle me vole, mais elle me fait rire.»* et elle ne la congédia que quand elle ne la fit plus rire ! Elle, qui ne possédait rien à part ses voitures et sa maison de Normandie, proclamait, à propos des biens matériels : *«J'aime perdre.»* et, si elle fut ruinée, délaissée par ses amis, elle put affirmer : *«Il m'est arrivé d'aimer la cruauté de cette histoire»*.

Et on peut se demander si elle ne voulut pas, en se livrant à une telle prodigalité, masquer le gâchis, l'amertume d'une société qui se détruit elle-même. En effet, elle déclara : *«Ce qui m'a toujours séduite, c'est de brûler ma vie, de boire, de m'étourdir. Et si ça me plaît, à moi, ce jeu dérisoire et gratuit à notre époque mesquine, sordide et cruelle, mais qui, par un hasard prodigieux dont je la félicite vivement, m'a donné les moyens de lui échapper. Ah ! Ah !»*

En effet, «le charmant petit monstre» qui défraya la chronique mondaine par les excès auxquels il se livra avec un non-conformisme outrancier, qui adopta un style de vie des plus décalés, tant sur le plan de l'avoir que de l'être, eut une existence toute en contradictions et qui ne lui fut pas toujours aussi légère que ce que son image a pu faire croire, même si elle affirma avec crânerie : *«À part quelques accidents de voiture, quelques chagrins d'amour dont je me serais bien passée, j'ai eu une vie très heureuse.»* - *«Malgré l'amour et la maladie, j'ai été heureuse.»*

Elle n'avait pas, dans l'intimité, ce côté solaire qu'on a tant décrit. En privé, derrière le strass d'une vie mondaine clinquante faite de réceptions et de virées au casino, elle semblait ressentir une grande détresse. Elle était en réalité une petite fille perdue, pas sûre d'elle (dans une de ses réponses au «questionnaire de Proust», elle avoua détester par-dessus tout, *«l'assurance, la cruauté, la prétention»*), une femme fragile et tendre, qu'on avait envie de protéger. Elle confia à Massimo Gargia avoir continué à se droguer à cause du succès : comme elle était timide à ses débuts, la curiosité de la presse l'écrasait et l'alcool et la drogue lui donnaient du courage. Elle put dire aussi : *«Avant, je buvais pour connaître les gens. Maintenant, je bois pour les oublier.»* Sa carrière fut soumise à cet enchaînement : sans «best-sellers», pas d'argent ; sans argent, pas de drogue ; sans drogue, pas moyen d'oublier la peur de vivre. D'où le vacarme des débuts, le chagrin de la fin, et entre les deux l'inlassable travail d'une vie requise par la littérature.

Elle craignait la solitude (*«La vie n'est qu'une affaire de solitude»*), dont elle dit : *«La solitude, c'est cette conscience d'un soi immuable, assez perdu et incommunicable à la fois. Presque biologique, en somme.»* Trouvant la solitude insupportable, plus que de la drogue, elle ne put jamais se passer de compagnie, se créa un petit monde peuplé d'amis, s'adonna à la fête pour se protéger. Florence Malraux expliqua sa fuite en avant par cette incapacité à rester seule. Son goût de la vitesse, de la mer, du soleil, du jeu, de l'alcool, de la drogue, tout ce qui représentait pour elle la fête, n'était qu'un masque frivole qui couvrait mal sa peur de la solitude, sa mélancolie, son spleen car ses moeurs faciles ne lui apportèrent pas le bonheur. Elle ne cherchait dans l'excès rien d'autre qu'une manière élégante de ne jamais donner l'impression de s'ennuyer et de ne pas sombrer dans les délices d'un calme désespoir. Toutefois, si elle était restée enfant par son besoin d'être constamment entourée, même parfois par des gigolos, sa maturité et son esprit brillant lui ont souvent fait rechercher la compagnie d'hommes plus âgés. C'est ainsi qu'elle a eu des conversations privilégiées avec Sartre et Mitterrand, entre autres.

Mais elle connut la solitude, parlant dans *«Des bleus à l'âme»* du *«corps nu, efflanqué, tremblotant de notre solitude. Le voilà lâché, le mot clef : solitude»*. En effet, même si elle était très entourée, soumise à son destin de star et de bête curieuse, elle se sentait très isolée. Toute sa vie, elle vit s'accrocher à elle des gens qui ne l'aimaient pas, partir des gens qu'elle aimait, et monter en elle cette angoisse de mourir seule sans une épaule pour s'appuyer. Elle éprouva souvent une telle solitude qu'elle subit des dépressions nerveuses et fit même une tentative de suicide en s'ouvrant les poignets avec un rasoir. D'ailleurs, plusieurs de ses amis, désespérés, mirent fin à leurs jours, et il arriva également que ses personnages ne supportent pas l'existence.

En même temps, si elle s'entourait de ses amis, par crainte de la solitude, quand elle s'ennuyait trop (répondant au «questionnaire de Proust», elle révéla que, pour elle, le comble de la misère était : *«La maladie, la mort d'autrui, s'ennuyer avec soi.»*), c'est-à-dire souvent, il lui arrivait d'abandonner ses invités pour bouquiner car elle leur préférerait la compagnie des livres. Les écrits lui servaient de refuge. Quand elle habita à Rome avec Massimo Gargia, elle passait des heures à lire devant le Colisée.

Le faste, le bruit et la fureur de sa vie, le fait qu'elle s'intoxiquait à tout ce qu'elle touchait (écriture, alcool, tabac, cocaïne, jeu), témoignent d'une angoisse. Elle eut la passion de se perdre, de se

détruire autant par liberté que par désespoir, par l'ampleur d'un désarroi sans pareil. Mais, si sa philosophie était désespérée, elle n'était pas plaintive.

Elle restera dans l'Histoire comme un mythe (qui l'encombrait) dont la notoriété dépassa les frontières de l'Hexagone, comme un personnage qui pourrait emplir une bible du romanesque, sur lequel on entendit tout un ramassis de rumeurs, ragots, légendes, malveillances, et qui est sans doute plus important que ses livres. Son personnage accidenté, drogué, reçu partout quoique maladivement solitaire, traîné en justice, ruiné, sa vie flamboyante, firent malheureusement de l'ombre à son oeuvre.

### L'écrivaine

S'étant rendue compte qu'elle n'avait pas de beauté, Françoise Sagan trouva une compensation dans la littérature, fut taradée par le besoin d'écrire : *«Écrire est la seule vérification que j'ai de moi-même»*. Mais elle avoua aussi : *«Je ne sais pourquoi on écrit ni pour qui.»*

Écrivaine prolifique et touche-à-tout, elle donna surtout des romans, une trentaine, avec une grande régularité (un tous les dix-huit mois), mais aussi neuf pièces de théâtre, des nouvelles, des scénarios, des biographies et autobiographies, des chansons, de nombreux articles pour des journaux et des magazines, prouvant qu'elle pouvait, quand le sujet s'y prêtait et, surtout, quand l'argent manquait, se faire portraitiste ou polémiste, voire observatrice de la scène politique ou des travers sociaux. Elle eut le génie des titres.

Si elle se décrivit comme *«un patachon travailleur»*, elle affirma son *«plaisir d'écrire»* : *«La littérature est une longue et tempétueuse syncope. [...] Toutes les sucreries du loisir n'auront rien pu contre ça, ce cadeau sans prix, cette bonne conscience toujours offerte, ce désir toujours mouvant et la liberté qui en découle : le plaisir d'écrire. Je crois que j'aurais envié jusqu'à la haine la personne qui aurait eu "ça", "ça" à ma place.»* - *«Écrire, c'est comme avoir un rendez-d'amour dangereux.»* - *«J'ai toujours aimé la littérature. Elle m'a toujours aidée. C'est la seule réponse à la terre. Je n'ai jamais pensé que je lui rendais service.»* En 1969, elle confia à Jean-Jacques Brochier : *«Écrire, c'est le double plaisir de raconter et de se raconter une histoire. Et c'est aussi le plaisir d'écrire, qui est inexplicable : brusquement, on trouve un adjectif et un substantif qui vont merveilleusement ensemble, on ne sait pas pourquoi, deux mots superbes, une idée qui est absolument en biais par rapport à ce qu'on voulait faire, mais qui est la bonne. C'est comme marcher dans un pays inconnu et ravissant. Ravissant mais parfois humiliant, quand on n'arrive pas à écrire ce qu'on veut. Là c'est la petite mort, on a honte de soi, on a honte de ce qu'on écrit, on est minable.»*

Si, libérée d'emblée de l'obsession du succès par celui de *«Bonjour tristesse»*, elle avait besoin d'être «fouettée» par un éditeur pour s'y mettre, celle que Bernard Frank appela la «mademoiselle Chanel de la littérature» était alors très rigoureuse (elle ne le fut que dans l'écriture !), s'imposait des horaires et s'isolait loin des invités et du téléphone. Pas du tout paresseuse, elle travaillait tous les jours, ou plutôt toutes les nuits, de minuit à 8 heures du matin, ce qui fit que, ne la voyant pas écrire sur ses cahiers Clairefontaine, elle fut réputée oisive. Mais, à la fin, quand elle fut acculée par les dettes, elle écrivit des romans, «sur le pilote automatique».

Donnant une impression de grande incertitude, d'humilité (*«J'ai toujours l'impression d'aller à un échec relatif. C'est à la fois fichu et gagné, désespérant et excitant.»*), elle indiqua : *«Surtout pas de plan, j'aime par dessus tout improviser, avec l'impression de tenir les fils du récit et de les faire bouger à ma guise. Puis, je travaille sur ce texte.»* (*«Un certain regard»*). Elle réécrivait donc beaucoup, redemandait des relectures et corrigeait encore au moment où le texte partait à l'impression. Il n'était donc pas le fruit du deuxième ou du troisième jets mais d'un «work in progress». Elle confessa : *«Il est vrai que j'ai écrit plein de livres bâclés. Pourtant, il m'est arrivé de refaire onze fois les cinquante premières pages d'un roman.»*

Aux intrigues, qui lui importaient moins que le climat, elle préféra les personnages, ses femmes ressemblant à Meryl Streep, son idole (*«Elle pourrait jouer tous les rôles de tous mes livres et de toutes mes pièces. Elle peut tout faire sans jamais sombrer dans la vulgarité. C'est une actrice incroyable.»*), et les hommes, à Fabrice del Dongo, son regret. Elle fut une romancière

d'atmosphères, ses oeuvres décrivant principalement un univers de richesse, d'oisiveté et de luxe, celui du Tout-Paris, des gens du monde huppés et snobs, qui vivent dans les beaux quartiers, dont l'existence est ponctuée de visites à des cafés, des clubs nocturnes (en particulier les caves du Quartier Latin), de réceptions, de dîners, de fêtes, où une jeunesse mythomane et anarchique vit l'instant, entourée d'un halo de scandale. Elle fut en cela bien proustienne, ne s'en remettant pas, elle aussi, à la sociologie pour peindre les tremblements de coeur ni à un progressisme de circonstance pour fustiger le mal. Cela pourrait s'appeler l'inconscience de classe, et on pourrait lui reprocher de négliger «la question sociale». Mais, inaccessible aux idéologies, «dégagée» sans même y penser, elle se cantonna dans la peinture de riches oisifs, sans véritables soucis, seulement tracassés par de minces affaires de coeur. Cependant, n'est-ce pas là une tradition du roman psychologique, sinon une nécessité, car comment avoir de telles préoccupations si on a de vraies occupations, si on travaille huit heures par jour, trois cents jours par année?

En fait, cet univers était celui qu'elle connaissait, et elle déclara : «*Mettre des héros exceptionnels dans un contexte exceptionnel me semble d'une facilité navrante, une manière de s'abriter derrière des décors au lieu de rester en scène.*» Pourtant, cet univers ne fut qu'un décor privilégié pour des histoires d'une simplicité constante, qui se limitent aux figures du couple ou du trio (si l'on met à part "*La femme fardée*", ses romans furent peu peuplés), qui montrent des naufrages sentimentaux évoqué à mi-voix, en mêlant le goût de l'analyse et le charme de l'inachevé. L'économie des moyens n'était pas le résultat d'une ascèse délibérée, mais de limites naturelles que l'écrivaine sut ne jamais dépasser. Mais elle avait une acuité, un don de l'observation qui lui permettaient de sonder les êtres, les âmes, de décoder la comédie mondaine, celle-là même à laquelle elle participait tout en étant pleinement consciente de son caractère dérisoire, futile.

Surtout dans ses premières oeuvres, qui furent fines, grinçantes et légères, les héros et héroïnes, dans lesquels la romancière se glissa avec une aisance remarquable, une complicité touchante et juste, leur prêtant ses penchants et ses vices (la vitesse, les nuits de beuverie à Saint-Tropez et à Paris, le jeu, les chevaux, l'alcool et même la drogue), sont enjoués, spirituels, et mêlent dans cette «dolce vita» naturel et sensualité andante, tranquille et déchirante. Ils, et surtout elles (ses plus beaux personnages sont des femmes), se rencontrent, s'amusent, s'aiment, se désaiment, mentent, trahissent, transgressent, trichent, s'ennuient, souffrent, se quittent, se retrouvent seuls, puis oublient l'amertume et la tristesse, et repartent à la chasse au bonheur.

Elle traitant longtemps, avec une apparente légèreté, d'aucuns diraient désinvolture, des sujets entre marivaudage et désœuvrement, pourtant empreints d'une gravité venue du fond des choses : la fragilité des liens amoureux, l'ennui dans l'élégance, la vie facile, teintée de sensualité et de cynisme, d'indifférence et d'oisiveté, d'une bourgeoisie désabusée qu'elle ne cessa d'épingler sans pouvoir se passer de son luxe, qu'elle montra empêtrée dans ses histoires d'amour, dans ses états d'âme lors de soirées arrosées et mélancoliques au fond des boîtes de nuit, sortant les yeux vitreux par les petits matins froids pour des fuites en avant en voitures de sport décapotables, élément significatif dans son oeuvre en tant qu'instrument de plaisir ou de mort... Ayant la cruauté des fragiles, elle adorait raconter les nuits carnivores des couples, les banderilles au coeur, les pavanés pour violoncelle. La solitude et son corollaire, la langueur, furent toujours sa grande affaire. Mais l'humour et la drôlerie étaient toujours présents dans ses analyses du coeur humain. Et elle sut rendre son angoisse élégante par courtoisie pour ses lecteurs, par chic désespoir ou pour tromper l'ennui peut-être.

Le succès de ces romans n'est peut-être pas aussi inexplicable qu'on l'a prétendu : il y eut sans doute la stupéfaction du public à voir s'exprimer avec justesse et sincérité une jeune femme qui éludait les tentations aimables du «roman féminin» ; il y eut aussi une curiosité naïvement scandalisée qui cherchait dans ces romans l'image d'une jeunesse amoralisée. Ils faisaient entendre une voix qui ne haussait guère le ton, pleine de tendresse et d'amertume. On était très près des romans de Nimier, mais la désinvolture y était plus gracieuse, et la tristesse plus douce.

Puis, au cours des ans, se marqua une évolution, le récit prenant une nouvelle ampleur, perdant son mélange d'innocence et de perversité qui avait tant frappé dans "*Bonjour tristesse*", pour devenir le roman, plus traditionnellement féminin, de la passion impossible dans la société de consommation, des échecs de l'existence réelle, comme celui de l'incommunication, de l'impossibilité de l'amour, de

la fausseté de toutes les conventions et de la disparition de tous les paradis, y compris ceux, artificiels, que l'autrice fréquenta.

Immoraliste dans sa vie, elle était moraliste dans ses livres, portant sur l'amour et la vie un regard qui n'était jamais tout à fait sévère, jamais totalement superficiel, parsemant ses textes, dans la tradition du roman psychologique, de maximes, dont voici un florilège :

- au sujet de la société : *«C'était une époque dure pour ses passagers, où à force de tout voir et de tout entendre - y compris ce qu'il ne fallait pas - personne ne savait plus rien exprimer, sinon, par moments, un appétit effréné et ennuyeux pour l'argent, ou un goût lymphatique et parfois mortel pour l'évasion - le plaisir lui-même étant devenu un danger diabolique.»* ("Un chagrin de passage").

- au sujet des femmes : *«Vous croyez vraiment que les femmes tiennent à être comprises? Elles s'en moquent, mon petit. Les femmes veulent être tenues, vous m'entendez, tenues, et elles tombent sur des benêts qui sont tout juste bons à leur faire des discours et, au mieux, l'amour.»* ("Château en Suède")

- au sujet des amis : *«Contrairement à ce qui se dit, ce n'est pas pendant la jeunesse qu'on les rencontre, mais plus tard, quand l'ambition de plaire est remplacée par l'ambition de partager»* ("Un piano dans l'herbe").

- au sujet de l'amour : *«L'amour [...] ce n'est pas une suite de sensations indépendantes les unes des autres [...] C'est autre chose [...] Il y a la tendresse constante, la douceur, le manque...»* ("Bonjour tristesse") - *«Quand une femme a un mari qui lui plaît et que par quelque perversion cérébrale elle prend un amant, il faut que ce dernier soit gai, car autrement ce n'est plus le mari qui est ridicule.»* ("Château en Suède") *«Pour qu'un homme et une femme s'aiment vraiment, il ne suffisait pas qu'ils se soient fait plaisir, qu'ils se soient fait rire, il fallait aussi qu'ils se soient fait souffrir.»* ("La chamade") - *«Il savait qu'en amour il y en a toujours un qui finit par faire souffrir l'autre et que quelquefois, rarement, cette situation est réversible.»* - *«Il vérifiait en une seconde, grâce à cette blessure, la vérité de son amour.»* ("Un peu de soleil dans l'eau froide") - *«C'est bien là le pire des ruptures : non seulement on se quitte mais on se quitte pour des raisons différentes. Après avoir été si heureux, si emmêlés, si proches que rien n'est vrai sauf l'un par l'autre, on se retrouve égarés, hagards, cherchant dans le désert des pistes qui ne se recoupent plus.»* ("Un profil perdu") - *«On ne se rappelle jamais quand quelqu'un ne vous aime plus, sa voix, avant, disant "Je t'aime", on se rappelle sa voix disant "Il fait froid ce soir" ou "Ton chandail est trop long". On ne se rappelle pas un visage bouleversé par le plaisir, on se rappelle un visage distrait, hésitant, sous la pluie. Comme si la mémoire était, tout autant que l'intelligence, délibérément insoumise aux mouvements du coeur.»* ("Le lit défait") - *«Elle aurait dû savoir pourtant, comme il l'avait lui-même toujours su, qu'entre un homme et une femme qui s'aiment, la confiance, l'estime et la fidélité étaient aussi obligatoires et nécessaires que le plaisir physique.»* ("Le lit défait") - *«À partir d'un certain âge, on n'a pour les gens que les sentiments qui vous arrangent, qui ne prennent que la place qu'on peut leur donner. C'est une question d'horaire. [...] On choisit les gens en fonction de la place qui reste.»* ("Répliques")

- au sujet de la passion : *«La passion se nourrit de tout, y compris les signes les plus contraires à ses désirs.»* ("La chamade") - *«Il faut être libre de tout pour être libre de soi. Et il ne faut rien supporter, jamais... que la passion ! Parce que, justement, elle, n'est pas rassurante.»* ("Le cheval évanoui").

- au sujet de la solitude : *«Il y a des moments de bonheur parfait, quelquefois dans la solitude dont le souvenir, plus que celui de n'importe qui d'extérieur, peut, en cas de crise, vous sauver du désespoir. Car on sait qu'on a été heureux, seul et sans raison. On sait que c'est possible. Et le bonheur – qui vous semble si lié à quelqu'un lorsqu'on est malheureux par lui, si irrévocablement, organiquement presque, dépendant de lui – vous réapparaît comme une chose lisse, ronde, intacte et à jamais libre, à votre merci (lointaine, bien sûr, mais forcément possible). Et ce souvenir est plus réconfortant que celui d'un bonheur partagé avant, avec quelqu'un d'autre, car ce quelqu'un d'autre, ne l'aimant plus, vous apparaît comme une erreur et ce souvenir heureux basé sur rien.»* ("La chamade") - *«Quand on a mal, on est toujours seul.»* ("Toxique")

- au sujet de la vérité : *«La vérité n'est nécessaire que pour les faibles ou les prudes»* ("Et toute ma sympathie")

Pour certains critiques, ses histoires d'amour désuètes saupoudrées de réalisme et d'un humour particulier, délicieux et intellectuel, qui résument les états d'âme d'une génération généreuse, s'inscrivent dans la tradition romantique, ses romans ayant été les plus stendhaliens de la fin du XXe siècle avec ceux des «hussards» avec lesquels elle partagea le même goût de l'analyse, le même cynisme adroit, la même affectation d'indifférence, la même désinvolture. Alors qu'au dix-neuvième siècle, on exprimait son angoisse par de solennelles déclarations, de lancinants soupirs, des cris aigus, toute une mise en scène, elle préféra raconter des histoires simples, discrètement, en sourdine ; atténuer les tragédies ; rendre la mélancolie mélodieuse, le désespoir tranquille ; exprimer le mal du siècle avec une douceur amère, à la frontière de la résignation et sans le moindre sentiment de culpabilité.

Pour d'autres critiques, dans ces contes pour adultes, elle illustra avec sagacité l'existentialisme sartrien, aurait même été la dernière existentialiste. Dès ses débuts, elle renonça à l'idéalisation du moi, célébra toujours avant tout la liberté, le choix d'une vie au jour le jour, la volonté de jouir du plaisir dans l'instant, et ne chercha pas non plus d'absolution pour les fautes de sa génération, comme le voulait la morale chrétienne qui baignait alors la culture occidentale. Le mal, suggéra-t-elle, n'est jamais dans les corps ; mieux vaut le débusquer dans la peur, la vanité, la jalousie. Et elle affirma son athéisme : *«Je ne suis pas croyante»* - *«Je ne crois pas à la vie éternelle»* - *«La terre seule me rassure, quelle que soit la part de boue qu'elle contient»* (*"Le garde du cœur"*) – disant au sujet de la mort : *«Je peux vous rassurer : derrière, il n'y a rien. C'est le noir, le néant total. Voir souvent la mort de si près lui enlève, croyez-moi, beaucoup de prestige.»*

Mais, si elle a souvent évoqué *"L'âge de raison"* de Sartre ou *"L'invitée"* de Simone de Beauvoir comme les romans qui ont eu sur elle le plus d'influence, ses meilleures pages rappelleraient plutôt Scott Fitzgerald. Chez elle comme chez lui, «toute vie est un processus de démolition», l'alcool et la richesse déploient leur magie, mais font régner le gâchis et précipitent les désastres. Dans les deux œuvres, on trouve la même mélancolie mélodieuse, le même désespoir tranquille, et la grâce d'une écriture qui fait penser à un air de «blues» assourdi. La frivolité des personnages masque une vision fondamentalement pessimiste de l'existence.

On a beaucoup parlé de sa «petite musique» tout de suite reconnaissable, car elle eut une voix unique (elle aimait chez un écrivain la voix : *«Certains écrivains ont une voix, qu'on entend dès la première ligne, comme la voix de quelqu'un. C'est ce qui compte pour moi. La voix, ou le ton, si vous préférez.»*), mélange de nonchalance et de vivacité, de drôlerie et de mélancolie, un phrasé velouté bien à elle, une prose ferme, bien timbrée, très suave, une écriture claire et détaillée mais subtile, au souffle rapide et à la fraîcheur pas toujours innocente, un style sensuel, à la fois ciselé et désinvolté, un souffle qui mime et épouse toujours parfaitement l'évolution de la pensée. Néoclassique audacieuse, elle fut profondément ancrée dans la langue française.

On trouve tantôt des phrases courtes qui respirent bien, tantôt d'immenses périodes aux lentes circonvolutions, qui progressent par vagues anaphoriques, un segment de phrase précisant puis amplifiant le précédent. L'ensemble est toujours orchestré par une profonde exigence phonique et rythmique ; elle confia : *«J'équilibre les phrases, j'élimine les adverbes, je vérifie le rythme. Il ne faut pas qu'il manque une syllabe, un pied, quelque part. Écrire est aussi un travail d'artisan. Dans une phrase de roman, le nombre de "pieds" n'est pas fixé, mais on sent très bien si la phrase est boiteuse en la tapant ou en la prononçant à haute voix.»* (*"Un certain regard"*) - *«Écrire bien n'est pas à la portée de tout le monde. Les gens n'ont pas de passion pour les mots ; aussi, ce qu'ils écrivent est souvent franchement ennuyeux, mauvais ou plat. [...] Il est toujours un peu facile, comme le prétend le Nouveau roman, de demander au lecteur le talent que l'auteur n'a pas mis. La vraie littérature c'est quand même celle du talent de l'auteur ! Le lecteur doit être subjugué, séduit, pris par quelqu'un dont c'est le plaisir et la force de capturer à l'aide des mots qui sont ceux de tout le monde, mais que l'écrivain n'emploie pas comme n'importe qui.»* Elle fit un usage irréprochable de l'imparfait qui lisse le temps enfui. Elle aimait redoubler les termes : *«un bruit de gifle et de baiser»*, *«une odeur corrompue et enfantine»*, le temps *«secoue les marronniers et les coeurs»*. Elle se plut aux répétitions langoureuses : *«C'était une heure triste, dans un mois triste, dans un paysage triste»* - *«un week-end*

*charmant, chez des amis charmants, avec son amant charmant*». Elle eut le goût des adjectifs qu'elle aligna comme une collectionneuse de perles.

Aimant être lue, discutée, corrigée, considérant les critiques comme nécessaires, vitales, elle eut encore l'élégance de ne jamais se prendre trop au sérieux, disant : «*Je ne sais si j'occupe une place dans la littérature, mais j'occupe une place dans l'édition.*», n'éprouvant pas le désir de postérité qui, pour elle, est «*un désir d'homme*», ne se souciant pas de sa longévité d'outre-tombe : «*Mon succès ne me paraît pas à prolongation*». (*'Derrière l'épaule'*). Elle minimisa toujours son œuvre de façon désinvolte, reconnaissant : «*Proust avait du génie, je n'ai que du talent.*» Et elle pensait que le talent est une grâce qui peut se perdre, s'abîmer. Plaçant au-dessus d'elle, comme un modèle inatteignable, *'Les mots'* de Sartre, elle était convaincue de n'avoir écrit que des «*bluettes péniblement scandaleuses*» (*'Derrière l'épaule'*), était poursuivie par le doute sur la valeur de ses œuvres.

Peut-être ce talent-là a-t-il empêché cette enfant terrible de la littérature d'écrire un vrai chef-d'oeuvre, de devenir un «grand» écrivain (mais qu'est-ce exactement?), de remporter un grand prix littéraire malgré (ou à cause de?) le succès de ses œuvres, d'être accueillie dans ce panthéon littéraire qu'est la bibliothèque de la Pléiade (ce qui se comprendrait si n'y avait pas été admis Simenon !). Mais il est sûr qu'elle fut l'un des rares phénomènes littéraires de la fin du XXe siècle en France. De plus, certains de ses livres ont été traduits en quinze langues (dont le chinois et le coréen) et, vendus à des millions d'exemplaires, générèrent longtemps des sommes colossales, aux quatre coins du monde. Elle fut aussi l'un des seuls écrivains français autorisés en U.R.S.S. pendant la guerre froide. Mais, après vingt ans de succès mondial, où elle marqua le monde de la littérature de manière indélébile, elle connut vingt ans de souffrances et d'oubli en librairie. Pourtant, en 2000, elle fut la seule femme à figurer parmi les écrivains du siècle choisis par les Français dans un sondage du journal "Le monde".

Cette oeuvre légère, nonchalante et cruelle, distillant un subtil mélange d'émotion et d'humour, est sans doute fragile mais reste toujours actuelle.

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)